Master Negative
Storage Number

OCI00073.18

Galien.

Histoire des nobles prouesses et vaillances

A Troyes

[17--]

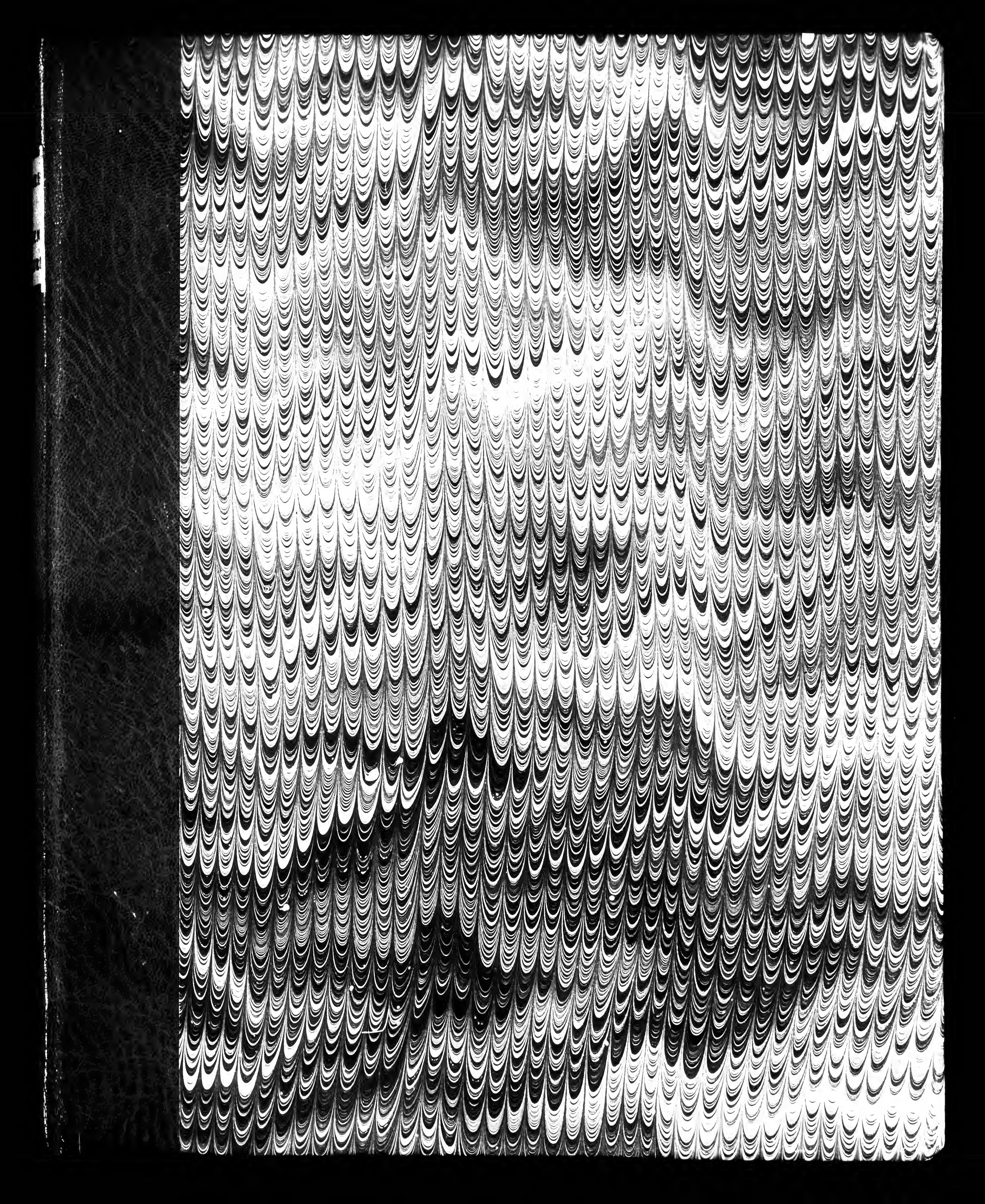
BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number: OCI00073.18

Control
Number: BBU-8725
OCLC Number : 28047182
Call Number : W 382.4145 G133
Author : Galien.
Title : Histoire des nobles prouesses et vaillances de Gallien restauré : fils du noble Olivier, le marquis & de la belle Jacqueline, fille du roi Hugon, empereur de Constentinople.
Imprint : A Troyes : Chez Jean Garnier, [17--]
Format : 124 p. : ill. ; 25 cm. (4to)
Subject : Chapbooks, French.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 10:1
Date filming began: 12/16/94
Camera Operator: RT



HISTOIRE
DES NOBLES
PROUESSES
ET VAILLANCES
DE
GALLIEN
RESTAURÉ

FILS du Noble Olivier, le Marquis, *& de la belle Jaqueline,*
Fille du Roi Hugon, Empereur de Constentinople.



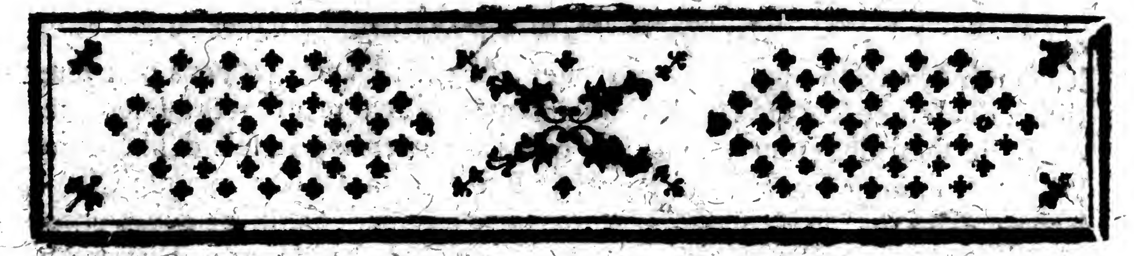
A TROYES,
Chez Jean GARNIER, Imprimeur-Libraire, rue du Temple.

Avec Permission.

PROLOGUE.



Pour éviter oisiveté, & pour mettre plusieurs mélancolies hors de vos cœurs gens mondains abandonnés & livrés à plusieurs folies par faute d'instruction, & n'avoir aucun passe-tems après vos réflexions, considérez que le tems passé vous vous êtes occupés à plusieurs jeux & divers ébatemens, à cause que vous n'aviez pas abondance de livres par quoi vous pourrez voir en ce présent livre appellé Gallien Restauré, lequel fut fils du Comte Olivier, marquis qui par ces belles prouesses & merveilleux faits d'armes a réduit toute la sainte foi chrétienne; pour vous en parler plus amplement, je vous dirai la pure vérité, car autrefois en a été fait un roman auquel n'y avoit pas le quart des faits de Gallien. Cependant j'ai tant fait que j'ai trouvé toutes les vraies chroniques Françaises, lesquelles étoient à saint Denis en France, & en ai composé ce beau livre selon le vrai sens que j'en ai trouvé. Ledit roman est appellé Gallien Restauré à cause qu'il restaura toute la chrétienté après la mort des douze pairs de France, & fut celui Gallien engendré de Jaqueline, fille du Roi Hugon, Empereur de Constantinople, comme plus amplement pourrez voir. Pourquoi si vous trouvez quelques fautes à la translation, veuillez excuser le translateur, parce qu'il n'y a personne qui soit exempt d'en faire. J'ai translaté ce roman de rimes en prose, afin que plusieurs y prennent plaisir, & à cause que les entendemens sont de diverses opinions & fantaisies.



HISTOIRE DE GALLIEN RESTAURÉ.

CHAPITRE PREMIER.

Après que l'Empereur Charlemagne eut défait beaucoup de Turcs & de Payens, & mis aussi plusieurs royaumes en sa puissance, se mit en chemin pour aller visiter le St. sépulcre de notre seigneur Jesus-Christ en Jérusalem.

APRÈS que l'Empereur Charlemagne eut conquis plusieurs Cités, villes & royaumes, & qu'il se vit en paix, en reconnoissance des grandes graces que notre seigneur lui avoit fait, fit vœu d'aller visiter le saint sépulcre en Jérusalem, environ la fête de l'ascension, Charlemagne tint cour pleinière à Paris, à laquelle étoit Roland neveu de Charlemagne, Olivier le marquis & plusieurs grands seigneurs & barons, comme Allemands, Flamans, Grisons, Biernois, Limosins & plusieurs autres nations étrangères, lesquelles seroient longues à raconter, & là fut en grand festin.

Charlemagne dit à haute voix devant tous les assistans qui étoient assemblés en sa présence : vous savez qu'avons la merci du sauveur du monde, conquis à force d'armes jusques de la Lepre noiron, & maints pays & places avons fait plusieurs grandes destructions. Outre plus, vous savez qu'il n'est houmme sur terre plus puissant que moi, ni qui a tant d'amis. La Reine qui étoit là présente, oyant les paroles de Charlemagne, commença à dire : sire Empereur, entendez ma parole ; vous dites que vous êtes le plus puissant & le plus riche qui soit au monde, sachez qu'il y a un Roi, lequel est plus puissant sans comparaison. Quand Charlemagne entendit par-

ler la reine, en son cœur fut courroucé, & dit : Dame, je vous prie que disiez quel est ce Roi qui est plus puistant que moi, car je promets à Dieu que quand je serai de retour du voyage que j'ai entrepris, je suis délibéré de l'aller visiter pour savoir sa puissance. La Reine voyant le courroux de Charlemagne, lui dit : sire, je vous prie que ne preniez à déplaisir ce que je vous ai dit, mais sachez que j'ai toujours oui parler du Roi Hugon, Empereur de Constantinople, le plus puissant qui soit en tout le monde. Et après ces paroles dites, Charlemagne appella son neveu Roland, le comte Olivier, & tous les autres pairs de France, & leur dit : seigneurs, je vous recommande mon pays, car j'ai résolu d'aller visiter le saint sépulcre de notre seigneur Jesus-Christ. Et pourtant s'il y a aucuns de vous qui veuillent faire le voyage avec moi, il me fera plaisir, & je le récompenserai. Roland & Olivier oyant la volonté de Charlemagne, lui dirent : sire, nous ne vous quitterons pas, & tous les autres pairs dirent de même, dont il les remercia ; il fit préparer son équipage, & aussi chacun des douze pairs se prépara, lesquels prirent congé des dames & demoiselles. Pensez que maintes pleurs & lamentations furent faites, lesquelles seroient longs à raconter. Après le congé pris, ils se mirent en chemin ; & tant exploitèrent par leurs journées qu'ils passèrent tout le pays de Hongrie, & le Mont d'Apremont, qui est très-fort passage, & tant firent qu'ils arrivèrent à Jérusalem.

Charlemagne & les douze pairs de France étant en Jérusalem, connurent que notre seigneur les avoit bien gardés vu les passages, lesquels ils avoient passé sans avoir aucune contradition. Ils furent droit au temple, où étoit le saint sépulcre de notre-seigneur, & croyant entrer dans le temple, trouvèrent les portes fermées de gros & merveilleux verroux de fer. Charlemagne voyant qu'ils ne pouvoient entrer dedans, adressa sa parole vers la mère de Jésus-Christ, en disant, glorieuse mère du sauveur du monde, vous savez que j'ai laissé le pays de France, d'Allemagne, de Flandres, & plusieurs autres contrées pour venir visiter le lieu où fut posé le précieux corps de votre doux enfant Jésus, je vous prie qu'il vous plaise de me faire la grace que dedans ce temple je puisse entrer avec tous mes gens, afin que nous puissions honorer ce précieux sépulcre. Et incontinent que Charlemagne eut achevé son oraison, les portes de l'église s'ouvrirent sans que nul y mît les mains. Lui connoissant le beau miracle entra dévotement, lui & tous ses gens dans le temple, & trouvèrent douze chaises fort précieuses, & au milieu des douze chaises il y en avoit une qui faisoit la treizième, qui en beauté passoit toutes les aures, c'étoit celle où Jésus-Christ s'assit, lorsqu'il ressuscita de mort à vie. Chacun des douze pairs, après qu'il eut honoré ce saint lieu, se mirent en cha-

cune des douze chaises, & le Roi s'assit en celle qui étoit au milieu. Puis tous ensemble remercièrent notre seigneur Jésus-Christ de la grace qu'il leur avoit faite d'être venus en ce saint lieu. En ce temple entra un chrétien, lequel demeuroit en Jérusalem, ce chrétien regardoit très-volontiers Charlemagne, & ainsi comme il l'admiroit, il vit sortir de son visage une clareté reluisante, laquelle ressembloit à un rayon de soleil, & lui sembloit que ladite clareté illuminoit tout le temple. Ce chrétien voyant cette belle clareté qui sortoit de la bouche de ce noble Empereur Charlemagne, plus il s'appliquoit à le considérer. Lors comme il l'admiroit fut aucunement épouvanté, car il lui sembloit qu'il fut transporté de son entendement, il sortit vîtement hors du temple, & courant vers le patriarche de Jérusalem pour lui dire ce qu'il avoit vu au temple, de laquelle chose le patriarche fut fort étonné, & fit appeller tous les gens d'église, & les fit vêtir très honorablement d'ornemens très riches, puis se mirent tous dévotement en procession, approchant vers ledit temple où étoient le noble Empereur Charlemagne & les douze pairs de France.

Charlemagne voyant l'honnêteté du patriarche, & voyant aussi venir la belle procession, se leva de sa chaise où il étoit assis, & en s'humiliant vint au-devant, accompagné des douze pairs. Quand le patriarche vit la grande humilité du noble Empereur Charlemagne, il le prit par la main & le leva amiablement. Comme il regardoit Charlemagne il vit une clareté qui étoit en maniere de raye de soleil, qui sortoit de sa bouche: Charlemagne leva les yeux vers le ciel, remerciant notre seigneur de la grace qu'il lui avoit donnée d'être venu en ce saint lieu. Après que le patriarche eut vu cette clareté, & qu'il eut relevé le noble Empereur Charlemagne, il lui demanda ce qu'il cherchoit & d'où il étoit, & quels gens il menoit avec lui à quoi répondit Charlemagne qu'il étoit Roi de France, & qu'il avoit avec lui son neveu Roland, le comte Olivier & plusieurs autres barons, & qu'ils étoient venus en ce pays pour honorer le saint sépulcre où fut posé le corps de Jésus-Christ. Quand le patriarche l'entendit ainsi parler, très-honorablement le reçut & les régala environ l'espace de quinze jours, dedans Jérusalem, puis Charlemagne fit requête au patriarche qu'il lui plût de lui donner des sainte reliques, & qu'en l'honneur d'icelles il feroit fonder de belles églises & monastères s'il pouvoit retourner en France. A quoi le patriarche répondit que très-volontiers le feroit, car bien savoit que s'il ne lui donnoit pas de bon gré, que par force en prendroit, & qu'il n'y avoit Roi, ni duc en tout le monde à qui il en voulût donner, sinon à lui, dont l'Empereur Charlemagne le remercia grandement du don qu'il lui avoit offert.

CHAPITRE II.

Comme le patriarche après qu'il eut reçu Charlemagne & les douze pairs de France, lui donna plusieurs saintes reliques, qui furent mises en un petit coffre très-honorablement; & comme Charlemagne prit congé du patriarche.

APrès que le noble Empereur Charlemagne se fut reposé & rafraîchi environ l'espace de quinze jours avec le patriarche, il lui dit amiablement qu'il lui plût lui donner des saintes reliques : A quoi le patriarche consentit, car plusieurs fois avoit oui parler de lui & des douze pairs, & qu'ils étoient gens qui mettoient peine d'exhaucer la foi catholique. Pourquoi considérant le bien qui étoit en eux, les mena au temple où étoient les saintes reliques & donna á Charlemagne du saint suaire & de la chemise de notre seigneur, avec le plat où il mangea du poisson, la ceinture de la vierge & de son précieux lait, du bras de saint Simon, & du glorieux ami de Dieu saint Ladre, & plusieurs autres belles & précieuses reliques, lesquelles furent posées très-honorablement en un petit coffre dont Charlemagne le remercia grandement, puis prit congé de lui & se mit en chemin pour s'en retourner en France. Avant son département le patriarche dit à Charlemagne : Très-noble Empereur, vous savez que long-tems vous avez prétendu d'exhalter & augmenter la sainte foi catholique, je vous prie que vous soyez sur vos gardes, car les payens sont malicieux. Outre plus vous êtes hors de votre pays, & ne connoissez pas les passages comme il faut. Si ainsi étoit qu'ils vous fissent mal, j'en serois fâché. Charlemagne voyant le bon amour du patriarche, il le remercia, lui disant qu'il plaisoit au sauveur du monde, qu'il lui plût faire cette grace de retourner sans danger, que sitôt qu'il y seroit, jamais ne cesseroit qu'il ne les eût mis à mort ou qu'ils renonceroient à leur loi & tiendroient la foi de Jésus-Christ, desquelles paroles le patriarche fut joyeux.

Charlemagne se mit en chemin, & plus ne séjourna en Jérusalem. Le patriarche lui donna sa benédiction, & à Dieu le recommanda, qu'il le voulût garder de tous dangers.

Charlemagne trouva plusieurs fleuve sà passer, mais notre seigneur & les saintes reliques qu'il portoit, montroient telle vertu & puissance, que lui & sa suite pouvoient passer sans danger sans avoir navires ni galères : en tous lieux où ils passoient étoient les aveugles illuminés, les bossus & contrefaits, en belle stature & fit plusieurs beaux miracles qu'il seroit trop long de raconter.

CHAPITRE III.

Comme Charlemagne & les douze pairs de France furent aſſaillis dans un bois, lequel contenoit deux journées à paſſer, par un Turc nommé Bremont, lequel avoit bien vingt mille Turcs avec lui.

CHarlemagne exploitoit pays au plus bref qu'il pouvoit, & tant chevaucha qu'il arriva en un bois, lequel duroit environ deux journées ë paſſer. Dans ce bois s'étoit embuſqué un Turc nommé Bremont, qui étoit le plus puiſſant qui fut en Cour payenne. Il avoit bien avec lui vingt mille Turcs, & étoient embuſqués dans le bois pour tâcher de défaire Charlemagne & les douze pairs. Et comme Charlemagne fut environ la moitié du bois, il regarda un peu à quartier & apperçut leſdits Turcs dont il fut fort étonné, il commença à parler à Roland ſon neveu & lui dit : Mon neveu, regardez que de Turcs voilà devant nous : Helas ! maintenant je vois que la nobleſſe de France ſera miſe à mort. Roland voyant le deuil de ſon oncle, fut courroucé en ſon cœur & lui dit : mon oncle, ne vous déconfortez de rien, cartant que je tiendrai mon Durandal en main, & que mon compagnon Olivier ne ſera mis à mort; je ne craindrai les payens fuſſent-ils encore cent fois autant. Quand le duc Naimes de Bavière entendit ainſi parler Roland, il dit à Charlemagne : Sire Empereur, ſi vous croyez votre neveu, je crois qu'aujourd'hui nous mourrons tous, car il faut qu'il ait le diable au corps; mais je conſeille que nous devrions prier le ſauveur qu'il lui plaiſe donner puiſſance aux ſaintes reliques que nous portons, que ces maudits infidèles ne nous puiſſent nuire : lequel conſeil fut fait, & tous ſe mirent en prières & oraiſons; Quand Roland entendit le conſeil, il dit, ainſi, priez tant que vous voudrez, car je ne veux prier que Durandal mon épée qu'elle faſſe tel meurtre de ces mécréans, qu'on en parle à jamais. Les payens penſant à déconfire les douze pairs, croyant approcher, mais notre ſeigneur montra un beau miracle, car quand ils voulurent tirer leurs épées ils devinrent comme pierres & rochers. Quand Roland qui étoit tout prêt de frapper ſur eux, vit que ce n'étoit que pierres & rochers, il penſa qu'il étoit enchanté dont il fut étonné, & en ſe tournant vit Charlemagne & le Baron, leſquels étoient tous dévotement à genoux devant les ſaintes reliques en prières & oraiſons. Alors le noble duc Roland apperçut que Jéſus-Chriſt le ſauveur du monde avoit fait ce beau miracle, dont humblement ſe mit en prières & oraiſons, remerciant notre ſeigneur de bon cœur.

CHAPITRE IV.

Comme Charlemagne & les douze pairs de France, après le miracle fait, sortirent du bois & descendirent en un pré où ils trouvèrent un pavillon qui étoit au Roi Hugon.

CHarlemagne & les douze pairs de France, après ce beau miracle fait, marchèrent tant qu'ils sortirent du bois & vinrent dedans un pré où étoit un pavillon tout peint de couleurs très riches, au-dessus il y avoit une pomme d'or grosse & massive, sur laquelle étoit attachée une escarboucle qui étoit fort précieuse, car depuis elle rendoit une clareté éblouissante. Dans ce pavillon ne demeuroient que porchers & vachers, lesquels avoient grande quantité de pourceaux & vaches à garder, ce beau pavillon étoit au Roi Hugon, Empereur de Constantinople, l'un des plus riches & puissans qui fût au monde.

Ce Roi Hugon n'aimoit pas le déduit de la chasse, des chiens ni des oiseaux, mais mieux aimoit un bon porcher ou vacher, quand avoient de gras bœufs & gras pourceaux, qu'il ne faisoit toute autre plaisance. Ses porchers & vachers avoient plus grande audace en sa Cour que n'avoient les Gentilshommes. Il étoit aimé de ses sujets.

Il faisoit tenir bonne justice; il alloit labourer les terres à la charrue, car il étoit instruit dès sa jeunesse à ce faire; il tenoit son pays en bonne paix, & à cause de sa grande richesse, toutes & quantes fois qu'il vouloit il avoit du monde à grand nombre; il étoit doux à chacun. Or vous laisserai à parler du Roi Hugon, & retournerai à parler de Charlemagne & des douze pairs de France qui étoient hors de ce bois, & regardoient ce beau pavillon.

Le noble Charlemagne & les douze pairs de France étant hors de ce bois arrivèrent en un pré, auquel avoit un beau pavillon comme dessus avez oui. Charlemagne le regarda volontiers, à cause de la beauté qui étoit audit pavillon. Après qu'il l'eut long-tems regardé il le montra à Roland & aux autres pairs, disant: Seigneurs, voici une grande richesse, mais je promets à Dieu que si c'est aux payens, ce sera à nous sans nulle contradiction. A quoi répondirent les barons, qu'en France porteroient tout ce tresor. Incontinent Charlemagne quitta son cheval & se mit en chemin droit vers ledit pavillon & demanda à qui il étoit. Alors sortit un des porchers & vint à la porte dudit pavillon & apperçut Charlemagne, lequel lui demanda quels gens ils étoient, à qui étoit ce riche pavillon. Le porcher lui dit qu'il étoit au Roi Hugon Empereur de Constantinople, & que dedans étoient les porchers qui avoient porcs à millier à garder, & quand

ce venoit

ce venoit au mois d'Août ils avoient chacun cent septiers de froment. Quand Charlemagne entendit parler le porcher il fut fort étonné, & incontinent l'interrogea du domaine du Roi Hugon, lequel lui dit volontiers. Après ces paroles dites, Charlemagne lui demanda s'il le pourroit loger cette nuit en ce pavillon, car la nuit approchoit. Le porcher lui dit qu'il le logeroit volontiers & tout son bagage, & fussent-ils cent fois autant ils auroient pain, vin & viandes de toutes sortes à son plaisir. Quand Charlemagne l'entendit ainsi parler il le remercia, puis mit pied à terre & aussi les douze pairs. Le porcher les reçut honnêtement, car il avoit assez de biens audit pavillon : quand Roland vit ceci il dit à Charlemagne, certes, mon oncle, s'il étoit su en France que nous eussions logé en la maison d'un porcher, il nous pourroit être reproché. Quand Charlemagne eut écouté Roland, il lui dit : mon neveu, n'en parlerez plus, car la maison d'un riche porcher vaut bien celle d'un pauvre chevalier. Incontinent le porcher pria Oger le Danois qu'il voulût être le maître d'hôtel, on prépara les tables, pain, vin & viandes de plusieurs sortes furent apportés, puis chacun prit sa réfection bien honnorablement. Et quand Roland vit qu'Oger servoit, il commença à rie en disant aux autres barons : Seigneurs, Dieu a fait aujourd'hui un beau miracle ; Oger a été maître d'hôtel de la maison d'un porcher, & tous les pairs se prirent à rire ; ils furent bien servi, Charlemagne ainsi que les douze pairs. Après le repas chacun remercia notre seigneur de la bonne fortune qui leur étoit venue, puis le porcher dit à Charlemagne, sire, je vous prie qu'il vous plaise me dire de quelle contrée vous êtes, car vous semblez tous être de noble lignage.

Vous êtes tous beaux hommes, puissans & de belle corpulence, quand Charlemagne entendit le porcher & qu'il avoit grande volonte de savoir le pays & contree d'où ils étoient & qu'il lui demandoit de si bon & ardent desir, d'un zèle d'amour lui dit : mon ami, croyez fermement que nous sommes tous Français, & m'appelle Charldmagne, je tiens en ma sujetion la troisième partie du monde & celui que vous voyez est mon neveu Roland, l'un des forts & puissans qui soit en tout le monde, & les autres que vous voyez sont pairs de France, tous grands princes & seigneurs. Quand le porcher entendit parler ainsi Charlemagne, en son cœur fut fort étonné, puis doucement dit à Charlemagne qu'il ne lui déplût s'il n'avoit été bien servi comme lui appartenoit. Les lits furent préparés, chacun alla prendre son repos jusqu'au lendemain qu'il fût jour, puis Charlemagne monta à cheval, & prit congé du porcher qui l'avoit très-honorablement reçu, puis se mit en chemin.

CHAPITRE V.

Comme Charlemagne & les douze pairs de France trouvèrent le pavillon du vacher, lequel étoit au Roi Hugon.

CHarlemagne & les douze pairs de France firent si grande diligence, qu'ils trouvèrent un autre pavillon, où étoit le vacher, lequel avoit gras bœufs & vaches qui étoient au Roi Hugon; car ce Roi mettoit toute son affection à avoir grande provision de bétail pour l'entretien de son domaine. Quand Charlemagne vit ce beau pavillon il approcha près, puis appella ceux qui étoient dedans, lesquels sortirent vîtement pour savoir ce que c'étoit, & incontinent demandèrent à Charlemagne ce qu'il cherchoit & demandoit. A quoi il répondit qu'il cherchoit le Roi Hugon, lequel avoit tant oui priser & honorer, & aussi qu'il demandoit s'il pourroit être logé, lui & toute sa compagnie cette nuit. Quand le maître des vachers entendit que Charlemagne cherchoit le Roi Hugon & qu'il demandoit logis pour la nuit il lui dit : Seigneur qui que vous soyez, vous semblez être gens de grande noblesse, & pour cause que vous cherchez mon maître le Roi Hugon, lequel est le plus riche Roi qui soit en tout le monde; céans vous serez logés fussiez-vous dix mille, mettez, s'il vous plaît tous pied à terre, car serez servis tous de bon pain, bon vin & bonne viande : Charlemagne entendant les paroles du vacher, & sans nul délai mit pied à terre, & le vacher lui vint tenir l'étrier, dont Roland commença fort à rire; puis tous les pairs descendirent de leurs chevaux, lesquels furent mis à l'ecurie & bien pansés. Charlemagne & tous ses gens furent servis en coupes d'or & d'argent qui lui furent apportées pour le servir honorablement. Le vacher vint servir Charlemagne, & lui presenta deux gras chapons devant lui appareillés ainsi qu'il appartenoit.

Quand Roland vit le vacher qui servoit ainsi Charlemagne, il commença à dire : Dieu a fait aujourd'hui grande grace à mon oncle d'avoir tant vécu qu'un vacher l'ait servi; de la quelle parole Charlemagne & les douze pairs commencèrent à rire. Quand chacun eut pris sa réfection ils furent se coucher. Le lendemain se levèrent, montèrent à cheval, puis se mirent en chemin. Auprès d'un bocage ont trouvé un berger qui gardoit grande quantité de moutons, & avoit avec lui quarante garçons lesquels étoient dans un riche pavillon. Et quand les douze pairs eurent tout vu, Roland dit à Charlemagne : si le Roi Hugon étoit aussi bien fourni de toutes armes de guerre, comme heaumes, écus, lances & autres bâtons comme il a de bétail, ainsi que vous voyez, tous les princes du monde ne le

pourroient grever d'un bouton, pour ce je vous prie, marchons tant que nous le trouvions. Certes, dit Charlemagne, j'ai grand desir de le voir, & ce disant, piqua son cheval & vint au berger, auquel il demanda s'il le logeroit en son pavillon : le berger lui dit qu'oui, très-volontiers pour l'amour du Roi Hugon, & aussi que vous me semblez être de noble maison. Quand Roland vit que Charlemagne interrogeoit le berger, il dit à haute voix, jamais nous ne retourerons en France, que mon oncle Charlemagne ne sache comme sont gadés les vaches, pourdeaux & moutons. Lorsque Charlemagne & les douze pairs furent descendus de cheval, sans longuement attendre la table fut mise, & honnêtement furent servis. Quand Roland vit que le berger servoit Charlemagne, il se prit à rire, disant : Seigneurs, il n'est homme qui à grand peine pût servir mon oncle ni jouir de lui, mais ces vachers, porchers & bergers en font à leur plaisir, je crois certainement qu'il veut apprendre leur métier, & tous commencèrent à rire; après que chacun eut soupé, le sommeil les prit, ils se couchèrent & reposèrent toute la nuit, le matin se disposèrent à partir du pavillon, & cheminèrent en descendant une montagne en laquelle ils trouvèrent un jeune messager qui marchoit vîtement. Charlemagne desirant savoir qui il étoit, piqua son cheval, quand il fut près lui dit : messager, Dieu vous garde, dites-moi, s'il vous plaît qui vous êtes ? Sire, dit le messager, je suis au Roi Hugon, voici à ma ceinture une boîte d'or où je porte les lettres quand je fais quelque message pour lui. Charlemagne fut joyeux d'ouir telles nouvelles, il dit au messager, dites-moi où est le Roi Hugon, car je desire le voir : Le messager dit à Charlemagne : Sire, il est en une vallée pardeça Constantin, où il mène la charue, laquelle est toute d'or & d'argent, & émaillée de pierreries, qui est une chose très-riche, car je crois que jamais homme ne vît chose de si grandes richesses, puis se mit à partir, le messager dit à Charlemagne que le Roi Hugon avoit été instruit dès sa jeunesse à conduire la charrue. Lors Charlemagne dit aux pairs de France, jamais je n'ai entendu dire qu'un Roi fût chartier, j'en ai grand deuil, je vous le certifie. Bien pensifs, Charlemagne & les douze pairs, tellement qu'ils trouvèrent le Roi Hugon qui menoit la charrue aux champs, laquelle étoit d'or & d'argent, les bœufs qui la menoient avoient des colliers battus de fin or & couverts de perles. Quand Roland vit la richesse, il dit à Olivier, allons-y tôt, je vous en supplie, si cette charrue étoit en France, je vous jure ma foi que je la romperois & en ferois battre monnoie pour en avoir de l'argent, afin que nous allassions en Espagne conquérir les mécréans & convertir le peuple à la foi que nous professons, car quelque richesse qu'on ait, si on ne la fait valoir elle est perdue.

CHAPITRE VI.

Comme après que Charlemagne eut trouvé le Roi Hugon, il fut honorablement reçu & séjourna en son riche palais.

CE Roi Hugon menoit la charrue aux champs, laquelle étoit ornée très richement; il avoit à son chapeau une perle, laquelle rendoit grande clareté parce que le soleil flamboit dessus; cette perle étoit si grande qu'elle lui couvroit la tête, & avoit un beau mulet richement harnaché. Sit-tôt que Charlemagne & les pairs le virent en tel état ils le saluèrent, & quand le Roi Hugon les vit, il s'inclina vers eux; après toutes les salutations faites, le Roi Hugon demanda à Charlemagne qui il étoit & d'où il venoit.

A quoi Charlemagne répondit: Je suis Charlemagne Roi de France, n'y a homme au monde, soit Roi ou Empereur qui ne me redoute. Nous venons du saint sépulcre où Jésus-Christ fut mis, nous ne cherchons que des hôtes pour nous loger; quand le Roi Hugon eut entendu Charlemagne, il dit doux ami ne vous souciez, car aujourd'hui je vous logerai royalement. Alors Roland dit à Olivier, je voudrois tenir cette charrue, & monta sur un mulet richement orné, puis mena Charlemagne & les douze pairs en son palais, lequel étoit si riche, qu'il n'est langue qui puisse raconter la beauté ni la richesse de ce château; car les murs étoient d'albâtre & les pilliers d'ivoire, à l'entour du dit château, il y avoit bien cinq cens tours, & pour sa grande beauté, il fut de Constantin appellé Constantinople: quand les douze pairs virent cette richesse ils furent bien étonnés; lors Roland se prit à dire je voudrois que nous tinsions à Paris cette charrue & ce charretier, je vous promets que je ferois forger de bons florins. Charlemagne & les douze paires montèrent au château auquel le Roi Hugon les reçut honorablement. Le Roi Hugon avoit deux enfans mâles & une fille, les plus beaux qu'on puisse voir, l'un des enfans avoit nom Thibers, & l'autre Henri, la fille avoit nom Jacqueline, comme il est trouvé dans l'histoire. Les enfans vinrent au devant des Français, Charlemagne & le Roi Hugon entrèrent au palais, & les barons après, & quand ils furent dedans, Charlemagne s'assit sur un marbre, & auprès de lui le Roi Hugon, sa femme & sa fille Jacqueline. Quand Olivier vit cette belle fille auprès de lui, il ne pouvoit se lasser d'en admirer la beauté, & fut bien amoureux d'elle. Le Roi Hugon fit honnêtement servir à table Charlemagne & les douze pairs. Mais Olivier ne mangeoit point, & étoit tout pensif & rêveur, parquoi Roland lui demanda s'il étoit courroucé contre quelqu'un. Olivier, répondit non, je vous dirai vérité,

sachez que quand je vois la fille du Roi Hugon, je suis ravi de son amour, car elle est si belle, si aimable, si gracieuse, que j'ai beaucoup d'amitié pour elle; Roland se mit à rire, disant, vous êtes un vrai pélerin qui venez du sépulcre, & cependant vous vous attachez au sexe. Quand ils eurent pris leur réfection, le Roi Hugon fit préparer treize lits en une chambre & leur fit mettre à tous des sandales; au milieu de la chambre il y avoit un lit fort solemnel, lequel étoit préparé pour Charlemagne; quand ils furent tous couchés, Charlemagne ne pouvoit dormir, il appella les douze pairs & leur dit: Seigneurs, je vous prie de dire quelques choses pour rire, car je ne puis dormir, alors Roland répondit: sire, c'est à vous à commencer quelques discours joyeux.

En cette salle il y avoit un pillier de marbre qui étoit creux, & dedans il y avoit un homme qui écoutoit ce que les Français diroient pour le raconter au Roi Hugon. Charlemagne commença à parler le premier & dit: Nous venons du saint sépulcre où nous avons vu la couronne & les cloux de notre seigneur; le Roi Hugon est très-riche & redouté, nous sommes en sa Cour où nous avons été honnêtement reçus, jamais ne sera heure que je ne lui sache bon gré, il a le plus riche palais qui soit en toute la chrétienté; mais il n'y a homme en sa Cour que s'il n'avoit vêtu son haubert, & qu'il n'eut le chef armé de deux heaumes de fin acier, je le couperois d'un coup de mon épée. Quand l'espion l'ouit ainsi parler, il dit en lui-même: Ah! Charles, on a bien dit au Roi Hugon que vous aviez un hardi courage, & que nul ne vous fit jamais guerre que vous ne vainquissiez, mais le Roi Hugon fit grande folie de vous loger. Après que Charlemagne eut parlé, il dit à Roland qu'il parlât, & Roland dit: je prendrai au matin mon cor & en donnerai de si grande force, que je ferai tomber toute la cité en un tas, & si le Roi Hugon venoit au-devant, je lui brûlerois la barbe; quand l'espion l'entendit il eut grande peur & dit en lui-même: hélas! si Roland fait ce qu'il dit, il me faudra mourir; maudite soit l'heure quil fut né de mère, quand par lui la cité tombera.

Après que Roland eut parlé, Olivier dit: seigneurs, je ne me vante pas, mais si je tenois en ce lit la belle Jacqueline, fille du Roi Hugon, je la caresserois quinze fois. L'espion pensa en son cœur qu'Olivier étoit homme pour enlever la fille du Roi, quelque pélerinage qu'il eût fait. Après qu'Olivier eut achevé son propos, Oger se prit à dire: Seigneurs, je vous promets que demain je romperai ce gros pillier qui est en cette salle & ferai branler toute cette maison; quand l'espion qui étoit dans ledit pillier entendit Oger, il se prit à pleurer, disant: Hélas! vrai Dieu, que dois-je faire? je crois que tous les diables m'ont mis en ce pillier; si je pouvois échapper, pour tout l'or du monde je n'y reviendrois plus. Si-tôt

qu'Oger eut fini de parler, Bernard commença à dire, demain matin si je veux j'abbattrai ce palais, & quand je le verrai tomber, je ferai un beau saut, que que sans mal avoir je partirai de céans. Quand il eut entendu cela, il se prit à dire, en lui-même : Hélas! vrai Dieu, me faut-il mourir misérablement ? si les Français se peuvent endormir je sortirai de ce pillier, & m'en irai si loin qu'ils ne me tiendront pas. Après que Bernard eut parlé, Emery dit, & moi demain matin je leverai d'une main cette grosse pierre quiest en la cour, & par dépit je la jeterai contre le mur du palais de si grande force que j'en abbatrai cent toises. L'espion qui trembloit de peur, dit, à Dieu ne plaise que jaye la puissance d'endomager un tel palais, qui est si fort & si plein de richesses, certes, auroit grand métier d'hôtes qui vous logeroit plus d'une nuit. Et lorsqu'Emery eut fini son propos, Gannes se mit à parler & dit : demain, quand nous serons au palais & que le Roi Hugon boira & mangera, jelui donnerai tel coup sur le col que je lui romperai la gorge. Quand l'espion entendit Gannes si fièrement parler il se prit à dire tout bas : Oh que tu est traître de courage, tu es homme pour faire un jour quelque grand outrage, je n'ai point encore oui dire aux autres si cruelle parole, mon Dieu, je suis bien malheureux d'être né ; & je crois certainement que par toi seront faits maux innombrables. Incontinent que Gannes eut proposé son dit : Naimes commença à parler & dit : Si le Roi Hugon me donnoit trois hauberts menus, incontinent que je les aurois vêtus, quoique je sois vieux & rompu, je sauterai quinze toises plus haut que les murs qui sont autour du palais, puis me coucherai sur la terre, & m'étendrai & retournerai si fort que les trois hauberts se romperont comme la paille est rompue aux pieds. Quand l'espion eut oui Naimes ainsi parler, il dit en lui-même : helas! or vois-je bien que le palais du Roi Hugon est perdu quand il a logé tels gens, mais par tous les diables d'enfer, qui eut pensé que ce vieillard auroit tant de force, vu qu'il a bien six-vingt-ans, je crois que sur la terre il n'y a gens pareils à ceux-ci, ni qui sachent faire de si terribles choses qu'ils disent qu'ils feront. Après que Naimes eut fini, l'archevêque Turpin commença à parler, disant : Je vuiderai demain toute l'eau ce cette rivière qui passe contre le palais, je la ferai venir dedans Constantin, & n'y aura homme, soit Nobles, bourgeois marchands, dames, demoiselles ni autres gens qu'en leurs maisons je ne fasse flotter en l'eau. L'espion se prit à dire : O Dieu! qui êtes mort en l'arbre de la croix ! ne veuillez permettre qu'un tel outrage soit fait. Mauvais conseil eut le Roi Hugon quand il amena tels gens loger en son palais, qui maintenant lui veulent faire tant dommage. Quand l'archevêque Turpin eut achevé son propos ; Gérard de Modidier se prit à dire : Si le Roi Hugon me donnoit trois chevaux & qu'il les mit en un

sentier pas loin l'un de l'autre, & que mon corps fût armé de trois harnois aussi pesans que trois forts & puissans chevaliers portant hauberts en guerre, je sauterai du premier jusqu'au tiers sans toucher au second, & du grand saut que je ferai dessus ce cheval, je lui romperai les os fût-il le plus puissant qui soit en tout le pays du Roi Hugon. Quand l'espion eut entendu parler Gérard de Mondidier, il fut si pensif & émerveillé d'avoir oui telles paroles, qu'il dit en son cœur, glorieux Dieu, le Roi Hugon n'a pas besoin d'avoir un tel page ; jamais je n'ai oui parler d'homme qui fut plus léger que celui-ci. Après que Gérard de Mondidier eut tout dit, Richard de Normandie commença en cette manière : Si le Roi Hugon prenoit six hommes les plus forts & puissans de toute la cité, & les fasse armer à son plaisir & volonté en telle façon qu'il voudra, puis après, qu'il mette un grand cuvier sur la terre, & qu'il soit plein de plomb bouillant, & puis que je sois tout nud, & que les six hommes tout armés soient tous six troussés sur mon cou, je sauterai dans le cuvier, & sortirai dehors, si bien que les six hommes seront étonnés, & auront le cœur crevé dans le corps de la chûte que je ferai sans que le plomb m'ait échaudé. L'espion fit cette esclamation : Je crois, mon Dieu, que ces gens-ci sont composés d'acier. Après, Garain se prit à parler, disant, devant qu'il soit demain matin je metterai toutes les pierres du palais dans la forêt, desorte qu'il ne demeure cerfs, sangliers, ni autres bêtes sauvages que je ne mette à mort. L'espion dit tout bas : Que puisse mourir de mille mort celui qui vous montra le chemin de céans. Ensuite Béranger parla & dit : Que le Roi Hugon prenne demain six espèces d'acier les meilleurs qu'il pourra trouver, puis les fiche à demi en terre, & serai tout nud avec mes braves, je sauterai dessus les pointes de telle façon que je les romperai sans me blesser. Alors Roland & Oger lui dirent : Nous ne vous donnerons pas nos épées pour les gâter & rompre.

CHAPITRE VII.

Comme les douze pairs s'endormirent après qu'ils eurent parlé, & comme l'espion sortit du pillier & raconta au Roi Hugon, les conférences que les pairs avoient faites, & comme il fut en grand danger.

APrès que les pairs eurent fini de parler, le sommeil les prit & s'endormirent, puis l'espion sortit du pillier creux qui étoit en la salle, si secrétement que nul ne l'ouit, & raconta au Roi Hugon les conférences qui avoient été faites par les pairs de France, tellement qu'il en fut fort courroucé en son cœur, & les eût tous fait mourir si ce n'eut été que Dieu aimoit Charlemagne, pour ses beaux faits & vertus dont il étoit rempli,

mais nonobstant il dit qu'il les feroit tous pendre s'ils n'accomplissoient leurs desseins, avant qu'il fut demain matin. Quand il fut jour, le Roi Hugon vint en la chambre de de Charlemagne, disant : Roi de France, qui êtes si hardi de vous vanter de rompre mon palais, sachez que j'en suis courroucé. Je vous jure Dieu que si vous n'exécutez ce que vous avez dit, je vous ferai trancher la tête à tous. Quand Charlemagne l'entendit si fièrement parler ; il le regarda, parquoi Hugon eut grand'peur, puis se retourna, disant tout bas : Vierge Marie, quel pélerin est-ce ici ? maudite soit l'heure que je l'ai vu, car je suis presque mort du regard qu'il m'a fait, j'en ai le cœur si ému que de six mois je n'en serai rétabli. En la Cour du Roi Hugon il y avoit un riche baron qui avoit servi Charlemagne, lequel avoit nom Isabas de Bourdeau, il fut banni de France pour une faute qu'il avoit faite, le Roi Hugon le vouloit faire sénéchal de sa maison. Et quand il vit le Roi si courroucé il lui demanda ce qu'il avoit, il lui répondit, j'ai le cœur rempli de courroux & de tristesse de ce que les Français se sont vantés, ils disent qu'ils metteront mon palais par terre, enléveront ma fille & me feront plusieurs autres maux. Sire, dit Isabas, je connois bien Charlemagne, & sais que jusqu'à Bonatus il n'y a homme si fort, & Roland, car lui seul déferoit bien mille chevaliers & tous les autres sont de même ; mais pour les mettre à mort, je n'ai point de meilleur conseil à vous donner, sinon que vous fassiez sonner par toute la cité, qu'incontinent la publication faite, petits & grands soient armés, puis les aller prendre au pied levé. Le Roi Hugon dit qu'il feroit fait, & s'il les pouvoit tenir qu'il les feroit tous occire. Il y avoit à la Cour du Roi Hugon un jeune garçon qui étoit banni du château de Laon en picardie, aussi-tôt qu'il entendit la trahison, il se prit à dire tout bas, Si on m'a banni de France, ce n'est que par mon mal-fait, jamais je ne haïrai ceux de ma nation, ceres je les avertirai, afin que chacun pense à soi, pour ce dit-on communément, jamais bon cœur ne peut mentir.

CHAPITRE VIII.

Comme le Roi Hugon eût fait tuer les pairs de France, si ce n'eût été un jeune homme qui le servoit, & s'ét it assemblé environ trente mille contre treize, lesquels furent presque tués pas les pairs

ENviron l'heure que le Roi Hugon fit armer tous ses gens pour mettre à mort les douze pairs de France, un jeune homme vint parler au Roi Charlemagne, & lui raconta toute la trahison que le Roi Hugon lui vouloit faire & lui dit : Sachez que je suis natif de la ville de Laon en Picardie, en laquelle il y avoit un chanoine qui me vouloit maltraiter, mais

mais j'eus le malheur de le tuer, parquoi je suis banni du royaume de France & suis venu en ce pays, quoi qu'on m'ait chassé & banni de ce royaume, toutefois je ne pourrois endurer ni souffrir que votre majesté royale fût trahie. Sachez, sire, que pour les paroles que vous dîtes hier après souper, le Roi Hugon vous fera tous mourir ; allez vous-en de céans si vous voulez échapper. Alors Charlemagne lui promit de le faire rappeller de son bannissement & lui pardonna. Le jeune homme s'en alla, puis Charlemagne appella ses chevaliers & leur dit : Sachez, seigneurs, que tous les habitans de la ville nous veulent faire mourir pour les paroles que nous avons dites, il faut vaillamment nous défendre, afin que nous puissions nous en retourner en France. Roland dit devant tous : Je sais bien que les bourgeois viennent sur nous, mais je vous promets que de Durandal mon épée, vous me verrez bien frapper, & en telle façon les escarmoucherai, que je ferai rougir de sang tout le palais ; & plus il en viendra, & plus j'en ferai mourir. Olivier dit tout haut, de Hauteclaire mon épée, j'en tuerai plus de mille. Alors le duc Naimes dit, je ne m'en fuirai pas quoique je sois vieux ; mais je frapperai tant que mon épée en retentira, nonobstant si je puis, je ferai tant par mon parler que nous partirons de céans ; chacun dit cequ'il pensoit. Pendant qu'ils devisoient, le Roi Hugon qui étoit courroucé assembla ses gens, tellement qu'il s'en trouva plus de trente mille, contre les pairs de France qui n'étoient que douze, & Charlemagne faisoit le treizième. Le Roi Hugon alla vers le palais, y mena ses gens en criant, où sont ces faux & outrageux ? Quand Roland les entendit, il se leva, disant : Soyons aujourd'hui vaillans. Alors le duc Naimes dit à Roland : par le Dieu glorieux, vous êtes trop ardent. A quoi Roland répondit : à tout perdre, il n'y a qu'un coup périlleux. En disant cela il saillit sur leurs ennemis, Charlemagne le suivoit, & se mirent à tuer & à tailler en pièces les habitans de Constantinople. Charlemagne avoit Joyeuse son épée, de laquelle il coupoit & tranchoit tout. Roland qui étoit de l'autre côté, qui faisoit grandes merveilles, en bref, tous se portèrent si vaillamment, que jamais gens ne furent si bien secoués, car il en mourut plus de deux mille, & si ce n'eût été que le Roi avoit fait publier que tous ceux qui fuiroient seroient pendus, ils se fussent tous sauvés du commencement de l'assaut, car ils disoient que les Français étoient des diables venus d'enfer, tant ils avoient de vaillance. Quand le Roi Hugon se vit ainsi battu, il renforça ses gens, croyant mettre à mort les douze pairs. Il y avoit un bourgeois qui conseilloit au Roi Hugon d'appointer avec Charlemagne, & qu'il devoit considérer que treize hommes en avoient mis à mort plus de deux mille, &

que le sang des morts couroit à grands ruisseaux ; je crois, dit-il, que nous avons tort, car autrement treize hommes ne sauroient faire telle résistance, nonobstant ils sont très-adroits de l'épée, & nous mettroient tous à mort ; car nous n'avons pas accoutumé de faire la guerre contre les Français, pour ce parlons à eux. Le Roi Hugon fit sonner la retraite, puis alla vers Charlemagne & lui dit : Roi Français, Dieu vous donne salut, vous savez que je vous ai logé en mon palais, & quand vous fûtes couché, vous fîtes vos entretiens de moi. sire, dit Charlemagne, ne vous courroucez pas, car c'est notre coutume entre nous Français de nous ébattre pour passer le tems. Le Roi Hugon plus fâché que devant, dit à Charlemagne : Je vous jure ma foi, que vous n'aurez paix avec moi si vous n'accomplissez vos desseins, sinon je vous ferai trancher la tête à tous. Quand Charlemagne entendit cette parole, le visage lui rougit de colère, & dit fièrement à Hugon : sire, nous n'avons rien dit par malice, & je vous jure que nous n'avons dit cela que pour nous divertir ; mais puisque vous en parlez si avant, les paroles seront accomplies. Alors Roland dit : jevous promets que je ne faillai point : Olivier dit, je vous jure que je ferai le mien ou on me donnera la belle Jacqueline, & au cas que j'y manque, que l'on me coupe la tête. Chacun dit qu'il accompliroit ce qu'il avoit avancé. Après cela les gens du Roi Hugon se retirèrent, & Charles se retira en une chambre avec les douze pairs, lesquels prirent conseil les uns aux autres comme ils pourroient venir à bout des paroles qu'ils avoient dites. Roland dit à Charlemagne : mon oncle, comment nous seroit-il possible d'accomplir ce que nous avons dit : & si nous ne le faisons, nous sommes en danger de mort ? Charlemagne dit : ne vous souciez, Dieu nous aidera, car céans & en autres lieux il ne nous a point abandonné. Après, ils furent tous entendre la messe. Charles se mit en prière, invoquant notre-seigneur qu'il lui voulût donner secours ; incontinent que sa prière fut faite, un ange du ciel lui apparut, & lui dit : Charles, sois assuré, car Dieu te mande par moi que les paroles dites seront accomplies ; mais qu'il ne t'arrive jamais de dire telles paroles. Lorsque Charles entendit la voix de l'ange, il se mit à pleurer tendrement, & rendit grace à notre seigneur ; puis vint aux douze pairs, disant : Nobles barons, prenez réjouissance, car Dieu m'a fait savoir que nos paroles seroient accomplies. Quand les barons entendirent ces nouvelles, ils remercièrent dévotement notre seigneur & sa bénite mère.

CHAPITRE IX.

Comme les paroles qu'avoient dites les douze pairs furent accomplees, & comme Olivier coucha avec la belle Jacqueline, fille du Roi Hugon, de laquellle fut engendré Gallien Restauré

LE Roi Hugon fort courroucé s'en vint à Charlemagne & aux douze pairs pour leur faire accomplir leurs paroles en disant : venez, Olivier, vous savez ce dont vous vous êtes vanté si vous teniez ma fille, allons, mettez à exécution ce que vous avez dit, ou autrement je vous ferai trancher la tête. Alors Olivier dit : si vous voulez que je l'accomplisse, donnez-moi votre fille & je tiendrai ma parole ; incontinent le Roi Hugon lui fit préparer un lit richement garni auquel couchèrent la belle Jacqueline & Olivier. Le matin la belle Jacqueline dit à Olivier : mon ami, je vous promets la foi que j'assurerai mon père de l'exécution de vos paroles : Le noble Olivier la remercia grandement. Quand ce vint au matin, le Roi demanda à sa fille Jacqueline, comment elle avoit passé la nuit : Certes, mon père, je vous assure que ce jeune Chevalier s'est acquitté de ses paroles de point en point ; le Roi se mit à rire. Après il dit qu'il vouloit qu'Emery fît ce qu'il avoit dit le soir, savoir, qu'il enverroit une pierre d'une main, laquelle étoit en la cour du palais, & qu'il en donneroit un tel coup contre le mur qu'il en abattroit trente toises. Cette pierre étoit si pésante que trente chevaux ne la pouvoient remuer de terre. Alors Emery se prit à dire : certes, je l'ai dit & le ferai, & en parlant il la prit par le milieu & la lança si fort contre le mur qu'il en abattit trente toises, (non par sa force, mais par la volonté de Dieu.) Quand le Roi Hugon vit cela il fut bien étonné, & dit : tous maçons doivent bien aimer un tel homme qui en un moment en a rompu autant qu'ils en pourroient faire en un an & demi, je crois que les diables l'ont fait venir en ce pays pour me faire dommage. Sire, dit-il au Roi Charlemagne, ce n'est pas là un fait Royal ; je vous ai logé honorablement en mon palais, & vous me rendez le mal pour le bien. Charlemagne lui répondit : je ne vous fais nul déplaisir, car vous voulez que nos paroles soient accomplies, & encore si vous jugez à propos elles seront toutes exécutées. Il répondit qu'oui. Incontinent Turpin dit : je le ferai, mais si vous ne voulez être noyés, sortez tous de la ville ; dans le moment Turpin monta dans un grenier du palais, puis seigna la rivière (par la vertu & puissance de Dieu,) & la fit sortir & courir par la ville, tellement qu'il n'y eut chambre ni autre lieu qui ne fût plein d'eau. Si vous eussiez vu le peuple de la ville crier à haute voix ; Vrai Dieu, veuillez nous aider,

car je crois que les Français sont venus à Constantin pour nous faire périr. Quand le Roi Hugon vit la cité pleine d'eau, il s'en vint à Charles, disant sire, je vous demande pardon en vous priant qu'il vous plaise que cette rivière retourne en son lieu, car tous les gens de Constantin sont presque noyes; de tous les hommes du monde vous êtes le plus puissant; je veux vous être soumis moi & tous mes gens. Quand Charlemagne l'entendit, il se prit à rire, & lui dit : Voulez-vous que l'on fasse encore ce que les autres ont dit, car ils sont tous ptêts de l' accomplir ? Certes, non, dit le Roi, car tant que je vivrai je n'oublierai de pareils faits, & dès maintenant je me soumets à votre service. Incontinent la couronne impériale fut mise sur le chef de Charlemagne. Alors le Roi Hugon lui fit hommage & tint son pays de lui, puis Charlemagne fut proclamé premier seigneur devant tous les habitans de Constantin. Ils séjournèrent huit jours au palais du Roi Hugon, puis s'en allèrent & prirent congé de la belle Jacqueline, laquelle marqua beaucoup de regret pour l'amour de son ami Olivier. Le neuvième jour Charlemagne & les douze pairs partirent & firent tant par leurs journées qu'en peu de tems ils arrivèrent en France, disant adieu au Roi Hugon : Mais quand la belle Jacqueline les vit venir montés à cheval, elle regardoit Olivier bien tendrement, disant, hélas! dites-moi, s'il vous plaît, vous ne me voulez point emmener avec vous, certes, je crois être grosse. Aussi-tôt Charlemagne & les douze pairs de France se mirent en chemin, & la belle Jacqueline se prit à pleurer & dit : comment Olivier mon ami; me laisserez-vous ? hélas! menez-moi en France, au moins si je suis grosse d'un beau fils, vous le ferez nourrir avec vos amis. Certes, dit Olivier, douce amie, je vous promets que je vais conduire ma compagnie jusques en France, & puis je reviendrai & vous épouserai s'il plaît à votre père. Olvier la quitta donc en jetant de grands soupirs, & depuis ne se virent, car Olivier mourut à Roncevaux par la trahison du traître Ganélon. Neuf mois après la belle Jacqueline accoucha d'un beau fils qui fut appellé Gallien, lequel en son tems fut vaillant, & extermina plusieurs payens.

CHAPITRE X

Comme le Roi Charlemagne tint conseil avec les Français pour aller en Espagne.

QUand l'Empereur Charlemagne fut arrivé en France, il ne se soucioit guère de chasser aux lièvres, cerfs, biches, ni sangliers, il fit faire beaucoup de harnois à forger, & forgèrent des instrumens de guerre. Après ces choses il assembla tous les nobles seigneurs & barons de France, Allemands, Picards, Champenois & plusieurs autres Nations, il les fit

venir à Paris en son palais royal, & lorsqu'ils furent tous assemblés, il leur dit : Seigneurs, il m'est venu un messager qui m'a averti que nos adversaires sont arrivés du côté d'espagne, lesquels font mourir tous les chrétiens. Vous, mes barons & mes chers amis, à cette cause je me veux conseiller avec vous. Sire, dirent les barons, nous irons où vous voudrez, mais vous avez tant fait la guerre que nos équipages sont tous brisés, nous n'avons hauberts ni écus qui ne soient rompus, tous nos chevaux sont morts. Quand Charlemagne entendit ainsi parler ses barons, il leur dit : ne vous mettez point en peine, il vous sera fourni tout ce qui vous sera nécessaire, & si vos chevaux sont morts, nous en gagnerons en Espagne. Après ces paroles dites, il fit préparer tout son bagage, & alla droit en Espagne. pour donner bataille aux payens. Incontinent qu'il fut en Espagne il dit par Roland & les autres pairs, que Ganelon iroit en ambassade vers le Roi Marsille, lequel faisoit beaucoup de mal aux chrétiens, comme vous le verrez ci-après.

CHAPITRE XI

Comme Ganelon fut envoyé en Saragosse en ambassade vers le Soudan Marsille, par le consentement de Roland, où il trahit les douze pairs de France, & vingt mille hommes.

IL fut conclu par le consentement de Roland & des pairs de France, que Ganelon iroit en ambassade vers le Roi Marsille qui étoit en Saragosse, & lui porta des lettres de Charlemagne, dont Ganelon fut courroucé contre Roland qui étoit cause qu'il y alloit : il jura qu'il s'en vengeroit. Quand le traître Ganélon fut arrivé vers le Roi Marsille en Saragosse, il monta en son palais qui étoit très beau & richement paré ; il dit au Roi : Sire, entendez ce que je vais vous dire, le Roi Charlemagne très-chrétien vous mande que vous quittiez votre Dieu Mahomet pour croire en Jésus Christ, & que vous vous rendiez à lui, ainsi que la ville de Saragosse & tout le pays des environs. Mais écoutez bien mon conseil, car je vous ferai sans faute Roi de France avant qu'il soit quatre mois, & si vous tiendrez toujours votre foi & détruirez Charlemagne & tous ses gens, & avec ce je vous promets ma foi, que je croirai en votre Dieu, moyennant que vous fassiez mon commandement. Quand le Roi Marsille l'ouit, il embrassa le traître Ganelon, & lui fit la plus grande chère du monde, il lui dit en riant : dites-moi donc bel ami, s'il vous plaît, comment dois-je faire ?

Alors Ganelon dit au Roi : Sire, je vous prie de garder le secret en toutes choses ; je hais à un tel point Roland neveu de Charlemagne, que je ne cherche que l'occasion de le faire mourir ; c'est pourquoi je suis tout prêt

car je crois que les Français sont venus à Constantin pour nous faire périr. Quand le Roi Hugon vit la cité pleine d'eau, il s'en vint à Charles, disant sire, je vous demande pardon en vous priant qu'il vous plaise que cette rivière retourne en son lieu, car tous les gens de Constantin sont presque noyes; de tous les hommes du monde vous êtes le plus puissant; je veux vous être soumis moi & tous mes gens. Quand Charlemagne l'entendit, il se prit à rire, & lui dit : Voulez-vous que l'on fasse encore ce que les autres ont dit, car ils sont tous ptêts de l' accomplir ? Certes, non, dit le Roi, car tant que je vivrai je n'oublierai de pareils faits, & dès maintenant je me soumets à votre service. Incontinent la couronne impériale fut mise sur le chef de Charlemagne. Alors le Roi Hugon lui fit hommage & tint son pays de lui, puis Charlemagne fut proclamé premier seigneur devant tous les habitans de Constantin. Ils séjournèrent huit jours au palais du Roi Hugon, puis s'en allèrent & prirent congé de la belle Jacqueline, laquelle marqua beaucoup de regret pour l'amour de son ami Olivier. Le neuvième jour Charlemagne & les douze pairs partirent & firent tant par leurs journées qu'en peu de tems ils arrivèrent en France, disant adieu au Roi Hugon : Mais quand la belle Jacqueline les vit venir montés à cheval, elle regardoit Olivier bien tendrement, disant, hélas! dites-moi, s'il vous plaît, vous ne me voulez point emmener avec vous, certes, je crois être grosse. Aussi-tôt Charlemagne & les douze pairs de France se mirent en chemin, & la belle Jacqueline se prit à pleurer & dit : comment Olivier mon ami, me laisserez-vous ? hélas! menez-moi en France, au moins si je suis grosse d'un beau fils, vous le ferez nourrir avec vos amis. Certes, dit Olivier, douce amie, je vous promets que je vais conduire ma compagnie jusques en France, & puis je reviendrai & vous épouserai s'il plaît à votre père. Olivier la quitta donc en jetant de grands soupirs, & depuis ne se virent, car Olivier mourut à Roncevaux par la trahison du traître Ganélon. Neuf mois après la belle Jacqueline accoucha d'un beau fils qui fut appellé Gallien, lequel en son tems fut vaillant, & extermina plusieurs payens.

CHAPITRE X

Comme le Roi Charlemagne tint conseil avec les Français pour aller en Espagne.

QUand l'Empereur Charlemagne fut arrivé en France, il ne se soucioit guère de chasser aux lièvres, cerfs, biches, ni sangliers, il fit faire beaucoup de harnois à forger, & forgèrent des instrumens de guerre. Après ces choses il assembla tous les nobles seigneurs & barons de France, Allemands, Picards, Champenois & plusieurs autres Nations, il les fit

venir à Paris en son palais royal, & lorsqu'ils furent tous assemblés, il leur dit : Seigneurs, il m'est venu un messager qui m'a averti que nos adversaires sont arrivés du côté d'espagne, lesquels font mourir tous les chrétiens. Vous, mes barons & mes chers amis, à cette cause je me veux conseiller avec vous. Sire, dirent les barons, nous irons où vous voudrez, mais vous avez tant fait la guerre que nos équipages sont tous brisés, nous n'avons hauberts ni écus qui ne soient rompus, tous nos chevaux sont morts. Quand Charlemagne entendit ainsi parler ses barons, il leur dit : ne vous mettez point en peine, il vous sera fourni tout ce qui vous sera nécessaire, & si vos chevaux sont morts, nous en gagnerons en Espagne. Après ces paroles dites, il fit préparer tout son bagage, & alla droit en Espagne. pour donner bataille aux payens. Incontinent qu'il fut en Espagne il dit par Roland & les autres pairs, que Ganelon iroit en ambassade vers le Roi Marsille, lequel faisoit beaucoup de mal aux chrétiens, comme vous le verrez ci-après.

CHAPITRE XI

Comme Ganelon fut envoyé en Saragosse en ambassade vers le Soudan Marsille, par le consentement de Roland, où il trahit les douze pairs de France, & vingt mille hommes.

IL fut conclu par le consentement de Roland & des pairs de France, que Ganelon iroit en ambassade vers le Roi Marsille qui étoit en Saragosse, & lui porta des lettres de Charlemagne, dont Ganelon fut courroucé contre Roland qui étoit cause qu'il y alloit : il jura qu'il s'en vengeroit. Quand le traître Ganelon fut arrivé vers le Roi Marsille en Saragosse, il monta en son palais qui étoit très beau & richement paré ; il dit au Roi : Sire, entendez ce que je vais vous dire, le Roi Charlemagne très-chrétien vous mande que vous quittiez votre Dieu Mahomet pour croire en Jésus Christ, & que vous vous rendiez à lui, ainsi que la ville de Saragosse & tout le pays des environs. Mais écoutez bien mon conseil, car je vous ferai sans faute Roi de France avant qu'il soit quatre mois, & si vous tiendrez toujours votre foi & détruirez Charlemagne & tous ses gens, & avec ce je vous promets ma foi, que je croirai en votre Dieu, moyennant que vous fassiez mon commandement. Quand le Roi Marsille l'ouit, il embrassa le traître Ganelon, & lui fit la plus grande chère du monde, il lui dit en riant : dites-moi donc bel ami, s'il vous plaît, comment dois-je faire?

Alors Ganelon dit au Roi : Sire, je vous prie de garder le secret en toutes choses ; je hais à un tel point Roland neveu de Charlemagne, que je ne cherche que l'occasion de le faire mourir ; c'est pourquoi je suis tout prêt

de quitter ma femme, mes enfans, & perdre toutes mes seigneuries, & même quitter ma religion pour demeurer avec vous, pourvu que je puisse venir à bout de faire mourir Roland, & si tu me veux aider, je ferai mourir plus de vingt mille chrétiens des plus vaillans qui soient en France, lesquels sont avec lui. Quand le Roi Marsille entendit ainsi parler Ganelon, il fut fort réjoui, car Roland étoit le plus grand ennemi qu'il eût, parce qu'il lui avoit coupé un bras devant la cité d'Anger, puis il dit à Ganelon, noble chevalier, dis-moi comment je pourrai avoir Roland ? Sire, dit Ganelon, vous devez savoir que Charlemagne m'aime fort & se fie beaucoup en moi, je lui dirai que vous êtes prêt de vous rendre à lui, & aussi la ville de Saragosse; que vous croirez en Dieu tout puissant, lui donnerez cent beaux palfrois, cent perles orientales, cent liévres, cent brasselets, & deux éperviers avec quatre cents chevaux richement ornés, & deux mille marcs d'or pour payer son armée. Et quand Charlemagne entendra ces propositions, il sera bien joyeux. Puis après lui dirai qu'il décampe, & qu'il laisse Roland & Olivier pour faire l'arrière-garde, afin de recevoir tous ces dons : Et sitôt qu'il sera passé outre les ponts avec son armée, vous ferez armer tous vos gens, & puis vous les ferez frapper sur Roland & sur les siens vers la minuit, car il ne pourra avoir nul secours, & je serai avec lui où je l'amuserai tant que je pourrai, afin qu'il ne puisse donner du secours aux chrétiens, & alors vous pourrez défaire Roland & les autres Français. Par Mahon, dit Marsille, je n'y manquerai pas, car mon frere Bellicant doit venir demain à mon secours & amenera avec lui cent mille Sarrasins, & quand ils seront arrivés, ils iront avec mes gens bien secrettement de nuit, afin qu'ils ne les apperçoivent point. Alors Ganelon lui dit : vous parlez sagement, mais quand vous viendrez attaquer Roland, il faut bien prendre vos mesures, car il a avec lui vingt mille bons combatans, les meilleurs du royame de France, & il a aussi avec lui dix pairs de France, lesquels sont de noble courage, c'est à savoir le comte Olivier, l'archevêque Turpin, le duc Naime, Béranger qui est mon proche parent, Estou le fils d'Œdon, Godefroi; Inon, Ivoir, Richard & Vincent ; Il est nécessaire qne votre armée soit bien disposée, & qu'il y ait de bons commnadans pour les conduire, car tous ceux que j'ai nommé seront devant & les premiers en bataille, c'est la fleur de la France, les meilleurs chevaliers & les plus redoutés de toute la chrétienté. Quand Marsille eut écouté Ganelon, il eut le cœur joyeux & jura par Mahon qu'il feroit mourir Roland & mettroit en peine & tourment les barons qui étoient avec lui. Après les paroles dites : Ganelon prit congé du Roi, puis s'en retourna à l'armée de Charlemagne avec plusieurs riches dons que Marsille lui avoit fait présent.

Lorsqu'il fut arrivé au camp de Charlemagne, comment il pensa s'incliner pour le saluer, le traître tomba évanoui par terre, dequoi les barons furent étonnés, après qu'il fut relevé, il dit à Charlemagne, que Marsille croiroit en Jésus-Christ, & qu'il devoit envoyer quantité d'or & d'argent, & lui rendroit les villes & cités qu'il lui avoit demandé, & que vers la saint Jean il viendroit à Paris avec mille hommes pour le servir, & qu'ensuite il se feroit baptiser. Quand Charles l'entendit ainsi parler, il vint embrasser le maudit Ganelon, pensant que ce qu'il disoit fût vrai. Tous les barons commencèrent à mener grande joie dans la tente du Roi Charlemagne, puis Ganelon dit: noble Roi, qu'il vous plaise de m'entendre, faites marcher vos harnois & bagages; & vous en allez coucher à trois lieues d'ici, devant soleil couchant, & laisserez Roland & Olivier avec vingt mille hommes pour l'arrière-garde, lesquels attendront l'or, l'argent & les richesses que le Roi Marsille doit envoyer, puis demain matin ils viendront après nous, ou quand il vous plaira. Charlemagne crut Ganelon & lui dit qu'il parloit bien; incontinent il fit marcher tous ses harnois, puis appella Roland & les autres barons & leur dit: Seigneurs, vous attendrez les richesses que le Roi Marsille doit envoyer, & je m'envais toujours devant. Alors Roland répondit à Charles, que très-volontiers ils feroient son commandement, car ils ne se doutoient pas de la trahison. Charlemagne s'en alla & laissa vingt mille hommes avec Roland, lesquels furent tués, dont fut grande perte pour le royaume de France, comme vous ouirez ci-après. Nous laisserons à parler de la trahison de Ganelon, & reprendrons à dire de la belle Jacqueline, fille du Roi Hugon, laquelle on fit sortir de Constantinople par les ordres de son père, & de ses frères, à cause qu'elle étoit grosse, & fut loger secrettement en la maison d'une pauvre femme, où elle accoucha d'un beau fils, lequel fut appellé Gallien.

CHAPITRE XII.

Comme la belle Jacqueline, fille du Roi Hugon, accoucha d'un beau fils, appellé Gallien Restauré, lequel nom fut imposé par deux fées, dont l'une se nommoit Galliénne, & l'autre Esglantine.

LA belle Jacqueline étant en la maison d'une pauvre femme, se leva un matin & alla derrière la maison, où elle trouva une belle fontaine à laquelle elle alloit fort souvent pour dissiper sa mélancolie : il arriva un jour qu'étant auprès de cette fontaine, le mal d'enfant la prit, elle se mit à crier, & aussi-tôt (par le vouloir de Dieu,) deux fées entendirent la voix de Jacqueline, lesquelles vinrent la secourir, & quand elles virent l'enfant qui étoit un beau fils, elles furent fort réjouies & reçurent l'en-

fant honnêtement. L'une des fées s'appelloit Gallienne, & l'autre Eglantine, laquelle avoit tenu autrefois la terre de Ponthieu au pays de Picardie, & fut lon-gtems compagne de Morgue. Quand elle vit l'enfant, elle sentit sa douce hallaine, alors elle dit à la belle Jacqueline : cet enfant est destiné d'avoir beaucoup de peine, mais nous lui donnerons un beau don. Eglantine dit à Gallienne, Dame, donnez-lui votre don ; certes, dit Gallienne, puisqu'il vous plaît je le ferai. Je lui donne qu'il soit toute sa vie hardi comme un lion, & qu'il ne puisse mourir par trahison ; s'il est en guerre, qu'on ne le puisse blesser de plaie qu'il n'en soit guéri en trois jours, & veux qu'il soit Roi de Constantinople, sans que ses oncles s'y puissent opposer, afin que sa mère se souvienne de nous, il aura nom Gallien & portera mon nom. Eglantine dit : vous avez donné de beaux dons à cet enfant, moi je lui donne que tant qu'il vivra il ne sera ni las ni blessé aux joûtes & tournois & par nul ne sera défait ni poussé d'un demi pied de long, & tant fera mourir de payens que toute la chrétienté sera en repos ; avant qu'il meure il sera couronné Roi, & quand les douze pairs seront morts, cet enfant fera tant de beaux exploits qu'il restaurera Charlemagne : alors Gallienne dit : vous avez bien parlé, puisqu'ainsi est qu'il restaurera le Roi Charlemagne, il sera appellé Gallien Restauré. La belle Jacqueline n'oublia pas le nom de son enfant que les deux fées lui avoient donné : Ensuite on manda l'Archevêque pour baptiser l'enfant ; la belle Jacqueline défendit qu'on lui changeât son nom, parce que les fées lui avoient donné ledit nom. On baptisa l'enfant & fut nommé Gallien Restauré. Un messager alla promptement à la Reine femme du Roi Hugon, & lui dit : Madame, remerciez Dieu, car votre fille Jacqueline a un beau fils, on ne vit jamais un plus bel enfant. Quand la Reine sut qu'Olivier l'avoit engendré, elle se prit à soupirer tendrement, hélas ! dit-elle, il est vrai qu'Olivier est venu en ce pays, dont il nous a déplu lui & sa compagnie ; mais malgré tout cela je ferai nourrir cet enfant, telle chose qu'en puisse dire le Roi mon mari, lequel par dépit d'Olivier a chassé de son pays ma fille Jacqueline. La belle Jacqueline étoit en la maison de cette pauvre femme très-mal servie, incontinent sa mère lui envoya courtines, oreillers, couvertures, or & argent à foison. Le troisième jour qu'on la vouloit baigner, sa mère la vint visiter ; mais quand Jacqueline la vit elle dit : hélas ! ma très-honnorée mère ! je vous prie ne vous mettez point en peine pour moi, vous savez que mon père m'a fait chasser de son palais parce que j'étois grosse ; sa mère lui dit : ma fille, ne vous souciez de rien, car lorsque vous serez relevée je vous donnerai or & argent pour mener votre train, outre cela, je donnerai carosse pour vous mener & deux écuyers qui vous conduiront jusqu'à l'hôtel de votre cousin le comte de

Damas

Damas, & votre beau fils sera honorablement nourri. Après que Jacqueline fut relevée, elle & son beau fils Gallien furent menés au Comte de Damas, lequel les reçut honorablement. Gallien fut mis à l'école; il crut en beauté & devint grand en peu de temps : chacun disoit qu'il étoit le plus beau qui fût en tout le pays de Damas. Un matin, comme Gallien alloit à l'école, il trouva en la Cour du Comte, un cheval qu'on y avoit attaché; incontinent il le délia, monta dessus, & le fit tant courir qu'il mourut sous lui. Le comte de Damas étoit à une fenêtre qui le regardoit; alors il appela sa mère Jacqueline, & lui demanda si Gallien étoit véritablement fils d'Olivier, laquelle lui répondit qu'oui : alors il montra comme il avoit fait crever son cheval en courant par la cour, puis il dit : c'est une grande folie de l'envoyer à l'école, car il ressemble bien à celui qui l'a engendré; il sera en son temps vaillant chevalier. Je vous promets, ma foi, que jamais il n'étudiera. Cet enfant, élevé à Damas dans le temps que Charlemagne étoit à Roncevaux, faisant la guerre aux Sarrasins, étoit en grande réputation, & se faisoit aimer d'un chacun; il étoit doux & aimable, craignant Dieu & la Sainte-Vierge; il étoit vrai enfant de la Sainte Eglise, comme nous le verrons ci-après.

CHAPITRE XIII.

Comme après que Gallien eut atteint l'âge de quatorze ans, le Comte de Damas le mena vers le roi Hugon, & comme Jacqueline revint vers son père, & dit à Gallien qu'il étoit fils d'Olivier.

QUand Gallien eut quatorze ans, il étoit si beau qu'il ne s'en pouvoit trouver un pareil au pays. Il arriva un jour que le Roi Hugon tint cour en son palais; le comte de Damas y mena Gallien avec lui. Il avoit de grosses épaules, les cheveux blonds & les yeux bleus, tellement que par-tout fut dit qu'il étoit le plus bel enfant que jamais on eût vu. Son oncle & lui entrèrent au palais; le comte s'inclina devant le Roi, lequel le salua humblement, puis se mit à regarder Gallien qui étoit avec le comte de Damas; & quand il l'eut bien examiné, il appela secrètement le comte, & lui demanda qui étoit cet enfant : le comte ne fit point semblant qu'il l'eût entendu, mais il vint à lui, disant : Sire, comment vous portez-vous? j'avois grande volonté de vous voir. Le Roi Hugon, croyant qu'il fût sourd, s'approcha de lui & lui cria à l'oreille, dites-moi, je vous prie, qui est cet enfant, je ne le demande pas pour mal? Quand le comte l'ouït il se prit à rire. Alors la Reine, qui le connoissoit, lui dit : Sire, il suffit, il n'est pas besoin de tout dire. Le Roi Hugon dit qu'il sauroit qui il étoit, car en sa vie n'avoit vu plus bel enfant. Incontinent il appela Gallien & lui dit, d'où es-tu bel enfant? je te prie de me le dire; car

tu n'en vaudras pas pire. Gallien lui dit : Sire, je n'en fais rien, & jamais je n'ai connu mon père ; car si je savois en quel pays il est, j'irois vers lui ; s'il étoit en guerre & que j'eusse une épée, je le défendrois contre ses ennemis. Quand le Roi l'entendit, il se prit à rire, & lui dit devant tous, vous êtes trop jeune pour faire ce que vous dites. Sire, dit Gallien, il me semble que je le ferois, car je me sens bien de la force, & ne me laisserois point frapper. Parbleu, dit le Roi Hugon, je saurai qui vous êtes. La Reine dit : sire, vous le saurez, cet enfant est fils d'Olivier & de votre fille Jacqueline, laquelle vous chassâtes de votre pays quand elle fut grosse. Alors le Roi Hugon fort étonné dit : puisque cet enfant est si beau & si revenant, faites mander ma fille, je la recevrai en mon palais & j'oublierai le passé ; car Olivier, son père, étoit le plus vaillant chevalier que j'aie connu de ma vie, après le duc Roland. Quand Gallien l'entendit, il remercia humblement le Roi Hugon du bien qu'il lui vouloit. Le Roi aima tellement Gallien, qu'il resta deux ans avec lui. A peine l'enfant eut-il été trois mois à Constantinople, qu'il faisoit merveille ; mais il avoit deux oncles, lesquels étoient envieux sur lui, parce qu'il se distinguoit par sa bravoure de tous les autres chevaliers, & remportoit tous les prix.

CHAPITRE XIV.

Comme Tibers frappa Gallien de l'échiquier en jouant aux échecs.

UN jour, comme Gallien jouoit aux échecs avec son oncle, il prit un Roi, & dit à haute voix, je dis mat. Tibers, qui jouoit contre lui, eut dépit, joint à l'envie qu'il avoit contre lui, prit le tablier & l'en frappa sur la tête de telle force, que le sang couloit de son chef jusqu'à terre, & lui dit plusieurs paroles piquantes.

Quand Gallien vit couler son sang en si grande abondance, il se prit à dire : Mon oncle, vous avez tort de me frapper ainsi, car je ne vous ai fait aucun déplaisir. Après qu'il eut ainsi parlé à son oncle, il sortit de la maison & alla trouver sa mère, à laquelle il dit : Ma très-chère mère, sachez que mes oncles m'ont fait jouer aux échecs, & en jouant, mon oncle Tibers m'a frappé de l'échiquier sur la tête, tellement qu'il me l'a cassée, dont le sang en est sorti avec rapidité, & suis fort blessé ; cependant je ne l'ai point voulu toucher : de plus, il m'a appelé bâtard, dont je suis fort courroucé au cœur. Ma très-chère mère, vous savez que de telles paroles touchent grandement à votre honneur & au mien. On voit bien qu'il n'a pas le cœur noble, & qu'il est plein de cruauté & de malice ; certes, ma chère mère, s'il est vrai ce qu'il m'a dit, il procurera votre mort, ce qui me déplaît. Je viens vers vous pour avoir conseil, car je ne veux rien faire sans vous

& que vous n'y consentiez; pour cela, ma mère, dites-moi qui je suis, & de qui je suis engendre. Mon fils, dit sa mère, je vous dirai qu'une fois Charlemagne & les douze pairs de France, en revenant du Saint Sépulcre de Jérusalem, passèrent ici : mon père les logea & leur fit grand honneur. La nuit, quand ils furent couchés, ils commencèrent à parler ensemble, & se vantèrent de plusieurs choses. Un espion qui les ouït, le vint rapporter à mon père, lequel jura qu'il les feroit tous mourir s'ils n'accomplissoient ce qu'ils avoient dit. Alors l'un d'eux, nommé le comte Olivier, dit que s'il m'avoit à son coucher, il auroit quinze fois ma compagnie sans se reposer. Mon père me donna à lui, ce que je n'osai refuser : il accomplit ce qu'il avoit dit, & fûtes ainsi engendré. Gallien répondit à sa mère : certes, je me soucie peu de ses reproches, puisque je suis fils d'Olivier; il vaut mieux être bâtard & hardi chevalier, que d'être poltron & engendré de légitime mariage.

CHAPITRE XV.

Comme Gallien demanda congé au Roi Hugon pour aller chercher son Père en France.

Et quand Gallien sut qu'il étoit fils d'Olivier, il en fut plus joyeux que si on lui eût donné la cité de Constantinople. Toutefois il avoit le cœur bien triste de ce que ses deux oncles le haïssoient, & sans jamais leur avoir fait aucun déplaisir : l'un avoit nom Henri, & l'autre Tibers. Aussitôt il partit pour aller trouver son père Olivier, mort ou vif. Il vint à son grand-père, le Roi Hugon, & le remercia des biens & de l'honneur qu'il lui avoit fait, & de ce qu'il l'avoit nourri l'espace de deux ans ou plus, puis dit : Sire, je vous supplie de me donner congé pour aller chercher mon père Olivier. Quand le Roi Hugon l'entendit ainsi parler, il en fut fort courroucé, & s'étonnoit du courage de Gallien. Alors il lui dit : mon enfant, demeurez avec moi, & je vous jure ma foi, que d'ici à deux ans je vous ferai équiper de toutes choses, & vous donnerai quinze chevaux des meilleurs de mon royaume; de plus, je vous ferai tiers héritier avec mes deux fils dudit apanage; car mon intention est de vous en faire part si vous le souhaitez. Certes, dit Gallien, je vous remercie; mais je vous jure que je n'aurai jamais de joie au cœur, tant que le comte Olivier n'aura épousé ma mère, car mes deux oncles m'ont appelée bâtard, dont je suis fort courroucé : j'aimerois mieux être écorché tout vif si je ne pars incontinent; nul ne m'en sauroit empêcher. Hugon dit d'un ton de courroux : ce que vous dites est vrai. Oui, dit Gallien, dont je suis bien marri. Alors Hugon reprit la parole, & dit : vos oncles ont tort de vous reprocher cela.

Quand le Roi vit que Gallien étoit délibéré de s'en aller, il appela un chevalier, nommé Girard, & lui dit : Il vous faut conduire Gallien ; je vous donnerai des chevaux & de l'argent pour faire le voyage, & vous aurez soin de lui ; car Gallien m'a promis & juré qu'il veut marcher jusqu'à ce qu'il ait trouvé son père Olivier. Sire, dit Girard, je le ferai volontiers, puisqu'il vous plaît ; mais je crains fort vos deux fils, parce qu'ils haïssent Gallien : ainsi, Sire, sachez que s'ils veulent lui faire du mal, je le défendrai jusqu'à la mort, & les frapperai le plus fortement que je pourrai.

Ma foi, dit le Roi Hugon, je vous en sais bon gré ; & qui plus est, je vous le commande : & s'il y a homme en tout mon royaume qui veuille l'insulter, défendez-le, & vous me ferez plaisir ; car je ne veux point qu'on lui fasse aucun dommage ni déplaisir. S'il vit jusqu'à vingt-quatre ans, il sera le plus vaillant chevalier qui soit en tout le monde. Incontinent le Roi Hugon, en pleurant, lui donna quatre sommiers chargés d'argent : ensuite Jacqueline, sa mère, vint l'embrasser tendrement en pleurant de son départ. Hélas ! disoit-elle, comment mon cœur pourra-t-il supporter la douleur que vous lui faites ? Jamais mère n'eut tant de disgraces, car j'ai perdu mon doux ami Olivier, maintenant il faut que je sois privée de mon fils. En disant cela, le cœur lui faillit & tomba pâmée Quand elle fut un peu revenue, elle se prit à dire : Je prie Jesus-Christ qu'il vous fasse la grace de bientôt revenir, & d'amener avec vous Olivier ; c'est ce que mon cœur desire ; il est votre père, il vous a engendré, ainsi faites telle diligence que vous l'ameniez avec vous, cela me fera le plus grand plaisir que jamais on ne me sauroit faire.

Quand les deux oncles de Gallien virent qu'il étoit monté à cheval pour aller chercher Olivier son père, ils furent à l'hôtel d'un de leurs oncles, qui étoit nommé Robert, qui étoit très-méchant. L'un des oncles de Gallien dit plusieurs paroles pour le mettre mal avec lui, afin qu'il lui fît quelque déplaisir ; & aussi craignant le noble Olivier, il lui dit : mon cher oncle, sachez que quand nous sommes arrivés au palais, nous avons vu ce bâtard, lequel s'en va chercher son père Olivier pour l'amener en ce pays ; il mène avec lui quatre sommiers chargés d'or & d'argent : s'il amène Olivier son père, il ne nous prisera pas un denier par sa fierté. Alors Tibers se prit à dire : un jour Gallien jouoit avec moi aux échecs, mais parce qu'il m'avoit dit mat, je pris l'échiquier, qui étoit d'or fin, & lui en donnai un si grand coup sur la tête, qu'il étoit tout en sang, & outre cela, je lui dis plusieurs paroles grossières. Si son père le sait, tout l'or du monde ne me garantiroit pas qu'il me mette à mort.

Beau neveu, dit Rohart, ne vous mettez point en peine, car il sera mis à mort. Ce Rohart assembla cent hommes & les fit armer, puis allèrent courant après Gallien ; ils s'embusquèrent dans un bois par lequel il devoit passer.

allèrent courant après Gallien, ils s'embusquèrent en un bois par lequel il devoit passer. Le Noble Gallien partit de la Ville de Constantinople, mais au départ tous ceux du pays lui en témoignèrent leurs regrets, entre lesquels la belle Jacqueline sa Mère, se prit a dire en pleurant : Adieu mon fils Gallien, pour qui j'ai souffert & souffrirai plusieurs douleurs, je prie Dieu qu'en peu de temps ton Pere & toi puissiez revenir dans le pays. Le Roi, la Reine & tous les assistans commencèrent à pleurer tendrement : Quand Gallien les vit ainsi pleurer il partit du Palais & prit congé de la compagnie, puis se mit en chemin avec Girard, son Maître-d'Hôtel & dix Ecuyers.

CHAPITRE XVI.

Comme Gallien fut épié dans un bois par Robers, Tibert & Henri ses Oncles, avec cent hommes bien armés, lesquels le vouloient mettre à mort, & comme Robert & tous les autres furent tués, mais Tibers & Henri s'enfuirent.

APrès que tous les adieux furent faits, Gallien, Girard & les dix Ecuyers partirent du Palais, & quand les Bourgeois de la Ville le furent, ils furent tous étonnés de ce qu'il alloit chercher son Pere : Aussitôt ils s'habillerent le plus honorablement qu'ils pûrent, chacun selon son état, puis se mirent en belle ordonnance & vinrent vers le Palais, où ils trouvèrent Gallien avec sa compagnie ; ils le saluèrent humblement, ensuite ils le conduisirent bien loin hors de la Ville. Gallien leur dit : Seigneurs, je vous remercie de l'honneur qu'il vous a plu me faire, je vous prie d'être toujours fidèles au noble Roi Hugon, car il est votre Prince & Seigneur, pareillement pour ma Mere que je vous recommande. Lors les nobles Bourgeois prirent congé de Gallien & le recommandèrent à Dieu, & pour lors Gallien se mit en chemin.

Les Bourgeois retournèrent en la Ville, bien étonnés du grand desir que Gallien avoit de trouver son Pere Oliviér ; Gallien, Girard & les dix Ecuyers marchèrent tant qu'ils arriverent dans le bois auquel Rohart, Tiders, Henri & les cent hommes étoient cachés, Girard conseilla à Gallien qu'il se vêtit de son Haubergeon renfoncé, car il se doutoit de ce qui leur arriva ; Gallien le fit & ceignit son épée nommée Flamberge, laquelle étoit d'un grand prix, le Roi Hugon lui en avoit fait présent, quand Gallien l'eut mise il remercia Girard & ses dix Ecuyers : lorsqu'ils furent dedans ce bois, Gallien vit en un sentier Rohart, Tibers & Henri, il dit Girard ; certes je ne sais quels gens sont ici devant nous : Sire, dit Girard, marchons, car ce sont vos oncles Rohart Tibers & Henri. Girard, dit Gallien, je les vas saluer & leur dirai adieu en les embrassant ; car je

crois qu'ils viennent ici pour nous conduire comme ont fait les Bourgeois de Constantinople : certes je le crois, dit Girard; car je pense qu'ils ne vous veulent faire de mal, sinon de vous trancher la tête, Gallien dit à Girard, à vous entendre parler il semble qu'ils soient venus ici pour me faire déplaisir; mais nonobstant je crois qu'ils ne me veulent point de mal, c'est pourquoi je vais les saluer, & je verrai ce qu'ils ont dans le cœur. Lors, il piqua son cheval & alla vers eux joyeusement, il s'inclina en leur disant : mes Oncles je vous salue, je prie Dieu & sa glorieuse Mere qu'ils vous donnent santé & honneur, je connois bien à présent que vous aimez ma Mere & moi aussi, puisque vous venez avec une escorte pour me conduire, je vous remercie humblement, & s'il m'est possible de vous faire Plaisir, je vous renderai service jusques à la mort. Alors Rohart se prit à lui dire; vilain bâtard fils de putain, je ne tiens aucun compte de toi, & ne suis point ici pour te faire honneur, mais pour te faire mettre la lance & l'épée à la main; car je te promets que tu auras la tête tranchée.

Quand Gallien l'entendit ainsi parler, il le regarda fièrement, & lui dit, vous en aurez menti, traîtres que vous êtes; mais puisque vous avez jurés ma mort, laissez-moi prendre ma lance & mon écu afin que je vous montre ma force, & si je ne vous puis vaincre tous les trois l'un après l'autre, tranchez-moi la tête & je vous le pardonne.

Alors Rohart répondit, si nous refusions votre requête nous serions de vrais poltrons, nons vous l'octroyons, dépêchez-vous vîte. Allons, dit Gallien, tout présentement. Alors il vint courant vers Girard & lui dit : mettez-vous promptement en armes, ou maintenant nous serons tous occis; puis Gallien s'arma & pendit à son col un écu parsemmé de fleurs, puis prit une lance, piqua son cheval & vint vers ses ennemis de si grande force, que c'étoit merveille de le voir : Rohart vint de l'autre part & se rencontrèrent si rudement que d'un quart de lieue on entendoit le son des harnois, tellement se porta Gallien qu'il abattit par terre homme & cheval; incontinent Rohart remonta; quand Girard le vit il appella Gallien & lui dit; mon cher enfant, j'ai grande peur que vous ne soyez vaincu, car vous êtes jeune & n'êtes pas rusé en joutes; pour ce venez à moi & je vous montrerai un tour, duquel vous en vaudrez mieux toute votre vie. Girard prit un écu où étoit peint un Lion & le mit à son col, il avoit un haubergeon sous sa robe, il prit une épée, & vint dessus Rohart avec ses armes; Rohart, lui dit à haute voix; comment Girard, lui voulez-vous aider? je vous tenoit pour mon ami & vous êtes mon ennemi; Oui, dit Girard, je lui aiderai jusques à la mort; car le Roi Hugon me l'a donné en garde & ma donné ordre de le défendre contre tous, il n'y a si vaillant homme au monde que s'il lui faisoit tort que je n'en prenne vengeance,

puisque je l'ai en garde je ferai mon devoir; car je suis tenu de le faire Lors il dit tout bas à Gallien, regardez comme je vais me battre contre votre Oncle Rohart, car je lui donnerai tant de coups que vous en serez surpris : Gallien dit, volontiers je vous regarderai faire ce cout afin qu'une autre fois je le puisse faire contre tous mes ennemis, si j'en ai besoin. Lors Girard vint piquant des éperons, & Rohart d'autre côté; Girard s'y pris si subtilement & lui donna un si grand coup d'épée, qu'il l'abattitpar terre. Qnand Gallien vit cela il fut joyeux d'avoir vu faire un si beau coup, & dit : certes, Girard mon doux ami, vous êtes habile Chevalier, jamais je n'oublierai le coup que vous avez fait; aussi-tôt les gens de Rohart sortirent de la forêt & vinrent tous l'épée à la main, & la lance en l'arrêt sur Gallien & Girard, Gallien tira Flamberge qui reluisoit comme le Soleil, Girard étoit toujours près de Gallien & ses Ecuyers après, chacun tenoit son épée en sa main & frappoit sur leurs ennemis à grande force : Gallien tenoit sa lance & vint contre un grand Pantonnier, lequel il perça de sa lance & le jetta mort par terre ; il vint un autre qui étoit auprès de lui & le frappa de telle force, qu'il tomba de son cheval à terre avec sa lance au travers du corps : Girard se défendit vaillamment contre ses ennemis qui étoient en grand nombre, mais le désir qu'il avoit de secourir Gallien lui faisoit croître sa force ; ils étoient environnés de toutes parts de leurs ennemis, mais ils firent si belle defense que nul ne demeuroit devant eux : il y eut dans cette affaire tant de morts, que l'herbe étoit toute teinte de sang.

CHAPITRE XVII.

Comme les nouvelles furent apportées au Roi Hugon que Gallien avoit été attaqué dans un bois, & comme il se mit en chemin pour lui donner du secours.

QUand Gallien se vit ainsi attaqué, il envoya vîtement un Page au Roi Hugon pour lui faire savoir comme Rohart, Tibers & Henri ses Oncles le vouloient tuer au pasage d'un bois. Quand le Roi Hugon sut ces nouvelles il fut fort courroucé; il fit armer promptement ses gens pour aller défendre Gallien de ses ennemis : Gallien fit tel courage q'auvant que le Roi Hugon fut venu, il avoit presque tué tous ses adversaires. Le Roi & ses Chevaliers firent qu'en peu d'heures ils arrivèrent vers Gallien, de laquelle venue ledit Gallien fut fort étonné ; il croyoit que ce fût du secours pour ses ennemis ; il prit son écu & une grosse lance qu'il mit en l'arrêt, puis vint contre le Roi Hngon & lui donna un si grand coup qu'il le jetta en bas de son cheval par dessus un grand roc : Quand le Roi Hugon le vit il se prit à crier : laissez-moi, Gallien, c'est votre bon Seigneur le Roi Hugon qui vient pour vous donner du secours. Quand Gallien l'entendit,

il ôta son heaume & lui dit : Sire, je vous demande pardon, je ne croyois pas que vous fussiez le Roi Hugon, mais je pensois que se fût du secours qui venoit pour nous battre ; je vous pardonne, dit le Roi, puis monta sur un autre cheval & alla vers le bois où les traîtres étoient; aussi-tôt que Tibers & Henri eurent vu leur Pere, ils se sauvèrent promptement. Le lendemain leurs gens se mirent en fuite après eux, alors le Roi Hugon se prit à dire : je suis votre Pere, qui suis venu au secours de Gallien, mais sachez que si je vous puis tenir, moi-même je vous pendrai à un arbre, afin que chacun connoisse votre trahison. Non : Sire, dit Gallien, je vous supplie de n'en rien faire ; car si vous les aviez pendus vous en seriez après le plus fâché, vous pouvez bien châtier autrement, mais sur toutes choses je vous prie que quand ils seront de retour en votre Palais, de les garder, afin qu'ils ne fassent aucun déplaisir à ma Mere. J'y apporterai mes soins, dit le Roi Hugon, je vous le promets, Gallien mon ami. Comme ils passoient par dessous un Pin, le Roi Hugon trouva Rohart son frère mort, & s'écria à haute voix : qu'est-ce ceci ? hélas ! qui a attaqué le premier ? S'il est vrai que je l'ai tué; mais ça été à mon corps défendant, certes je suis bien fâché du coup, je m'en repens. Alors le Roi Hugon dit : Certes, je le renie pour mon frere puisqu'il a fait une telle trahison ; car celui qui est traitre doit être séparé des Rois & des Princes, parce qu'à tel homme il n'y à jamais eu de sûreté.

CHAPITRE XVIII.

Comme après que le Roi Hugon eut trouvé Rohart mort, il s'en alla à Constantinople, Gallien, Girard & les dix Ecuyers, & s'en allèrent à Gênes au Palais du Duc Regnier, & comme ils furent assaillis en un bois par trente-deux voleurs, dont le Capitaine se nommoit Brisebarre.

LE Roi Hugon prit congé de Gallien, & Gallien de lui, puis le Roi retourna à Constantinople, & la mort de son frere Rohart ne lui fit point de peine pour la trahison qu'il avoit fait contre Gallien & Girard : Après cela Gallien & toute son escorte continuèrent leur chemin & trouvèrent un autre bois près la rivière de Gènes, où ils furent attaqués par trente-deux voleurs, desquels le maître se nommoit Brisebarre. En tout le pays n'y avoit si fort voleur, & plus criant que celui-là ; il avoit bien régné deux ans audit bois où il avoit volé & tué plusieurs Marchands.

Quand il vit Gallien, il mena grande joie, disant : Nous n'avons pas perdu notre temps de passer ici la nuit; car voilà un jeune homme qui va à Gènes, qui n'a pas quinze ans, & il est des mieux montés ; il a aussi quatre sommiers chargés d'argent, il nous le faut mettre à mort.

Maître, dirent les autres voleurs, nous ferons à votre volonté Lors ils vinrent aux ſommiers, & Briſebarre d'autre côté, droit à Gallien, diſant: Allons jeune homme, deſcend de ce cheval car j'ai pitié de toi rapport à ta grandejeuneſſe, & ſi tu le fais je te laiſſerai aller ſans te faire de mal. Larron, dit Gallien, tu en as menti, car à peine pourras-tu échapper de moi. Gallien tira auſſi-tôt ſon épée & lui en donna un tel coup qu'il lui fendit la tête; Girard de Sicile frappoit d'autre côté fort rudement; quand ils ſe virent ainſi abattus, ils s'enfuirent dans le bois, mais Gallien & Girard les ſuivirent de ſi près qu'ils leur coupoient bras & jambes; de tous les trente deux il n'en échappa que huit qui ſe ſauvèrent dans le bois.

Allez, canailles, leur dit Girard, vous n'avez guère gagné avec le fils d'Olivier, allez quérir votre maître qui eſt mort là-bas; car vous ne le verrez jamais à votre tête pour vous exciter à faire des larcins & brigandages ſur les grands chemins.

Après que les larrons furent défaits, Gallien & ſon eſcorte cheminèrent juſques à Gênes : Quand ils furent arrivés en la ville, ils virent un meſſager qui paſſoit par la rue, Gallien l'appela & lui dit : mon ami, je vous ſalue, dites-moi qui eſt le ſeigneur de cette terre & pays ? Le meſſager dit, c'eſt le duc de Gênes qui en eſt le ſouverain poſſeſſeur. Qui êtes-vous? il ſemble à votre habit & au train que vous menez que vous ſoyez gentilhomme. Sachez pour vrai que mon duc eſt en ſon palais, parce qu'il a un peu mal à la tête, je crois qu'il ne ſortira pas aujourd'hui ; mais ſi vous allez vers lui il vous logera volontiers, c'eſt le plus vaillant qui ſoit ſous le firmament : Gallien le remercia, puis ſe mit en chemin pour aller au palais. Les habitans le regardoient comme en France on regarde les Chinois ou autres nations étrangères, La Ducheſſe qui étoit au palais, deſcendit incontinent qu'elle les vit, & alla au-devant d'eux. Quand Gallien la vit il lui fit la révérence & la ſalua honnêtement, puis demanda où étoit le duc Regnier, & qu'il ſouhaitoit lui parler. Alors la ducheſſe lui demanda, qui êtes-vous, qui demandez Monſeigneur le duc qui eſt un homme de grande nobleſſe? madame, dit Gallien, je ſuis de Conſtantin, je vous prie qu'il vous plaiſe de me loger pour cette nuit. Très-volontiers, dit la ducheſſe, à Dieu ne plaiſe que je refuſe le logis à un ſi gentil chevalier : elle fit mettre ſes chevaux dans les écuries, puis lui fit ôter ſes éperons, enſuite le fit monter dans la ſalle, incontinent le ſouper fut prêt, chacun s'aſſit à table pour prendre ſa refection, ils furent honorablement ſervis de toutes ſortes de viandes. Cette noble dame avoit une fille appelée Bellande, qui étoit d'une grande beauté, & fort prudente en tous ſes faits & dits ; dabord qu'elle vit Gallien elle s'en vint à ſa mère & lui dit : madame, que vous ſemble-t-il de ce jeune Chevalier ? je vous

assuré qu'il ressemble à Olivier mon frère ; alors la mère le regarda, & dit à Bellande sa fille, qu'il étoit vrai, & que jamais n'avoit vu un homme qui lui ressemblât mieux. Bellande dit : s'il vous plaît, je le menerai dans la chambre de mon père, pour savoir s'il le pourra connoître, car je crois qu'il est de notre famille : A laquelle requête consentit sa mère, lui donna licence de le mener vers son père. Pendant cet intervalle on alla préparer un bon lit pour lui, afin qu'il pût prendre son repos, puis on en prépara un autre pour Girard, lesquels étant couches furent très-honnorablement accoutrés, Bellande, après que Gallien eut remercié le duc des biens & de l'honneur qu'il lui avoit fait, le prit par la main, & lui dit : gentil chevalier, s'il vous plaît, vous viendrez maintenant en votre chambre pour prendre votre repos. Alors Gallien la remercia grandement du bien & de l'honneur qu'elle lui faisoit ; Quand il fut dans sa chambre, Bellande s'en alla avec son père & lui dit : Monseigneur & père, ce jeune chevalier qui est venu loger en notre palais, est le plus beau qu'on puisse voir : Il est doux, courtois & aimable en tous ses faits, il ressemble à Olivier mon frère, c'est pourquoi je vous prie qu'il vous plaise de le venir examiner. Le noble duc Regnier écoutant ce que sa fille Bellande lui disoit, répondit : ma fille, puisque tu dis qu'il est si beau chevalier, & qu'il ressemble à Olivier mon fils, je le veux voir. Or le duc étoit incommodé d'une maladie incurable, il fit néanmoins tout son possible pour rendre visite à Gallien. Quand Gallien le vit entrer en la chambre, il le salua fort honorablement, comme il étoit bien appris de ce faire : Après plusieurs paroles dites de part & d'autre, le duc Regnier lui demanda d'où il étoit, & de quelle contrée il venoit ? certes, dit Gallien, je suis de Constantin, & j'ai demeuré long-tems à la Cour du Roi Hugon, lequel m'a élevé & alimenté en ma jeunesse, dont je lui en ai bien des obligations ; mais présentement je suis errant par le pays pour apprendre des nouvelles de l'Empereur Charlemagne, & les douze pairs de France, lesquels sont redoutés jusques au bout du monde. Le duc Regnier entendant les paroles de Gallien, dit : Noble chevalier, pour répondre aux nouvelles que vous demandez, je vous dirai que Charlemagne & les douze pairs de France sont en Espagne, & ont pris Pampelune, Sures & Charion ; ils ont mis tant de payens & Turcs à mort, que c'est chose merveilleuse, ils seroient déjà revenus si ce n'étoit le Roi Marsille qui leur a demandé bataille : Dieu le veuille confondre & donner victoire à Charlemagne. Outre cela, vous saurez qu'en tout le monde on ne pourroit trouver un plus bel homme, ni plus puissant & vaillant qu'est un des douze pairs de France appelle Olivier, comme chacun dit & rapporte, après Rolland neveu de Charlemagne, & ce nommé Olivier, est mon fils ;

Quand Gallien entendit cette parole, il baissa la tête & changea de couleur, & incontinent les larmes lui couloient des yeux en abondance. Bellande qui étoit là, fut fort étonné de voir pleurer ce jeune Chevalier de la maniere; elle dit à son Pere : Mon cher Père, regardez-donc ccmme ce Chevalier pleure amèrement. Je ne doute plus qu'il ne soit de notre sang : je crois fermement que vous l'avez engendré, car il ressemble à mon frère Olivier. A cela le Duc son Père lui dit : Ma fille, jamais je ne l'ai engendré, car il y a plus de trente ans, qu'à femme je n'ai touché charnellement, sinon à votre Mère. Certes, dit Bellande, mon frère Olivier l'a donc engendré; car je crois qu'il est mon neveu, c'est pourquoi mon Père, je vous prie, informez-vous encore de quel endroit il est. Le Duc de rechef dit à Gallien; Noble Chevalier, dites-moi donc s'il vous plaît, de quel lieu vous êtes, de quelle famille, Sire, dit Gallien, sachez que je suis de Constantin & suis fils de la belle Jacqueline, fille du Roi Hugon, & je m'en vais en Espagne pour trouver les douze Pairs, car j'ai espérance de parler à un d'entre eux qui me connoîtera Quand Bellande l'entendit ainssi parler, elle dit, certes devant qu'il parte il dira autre chose; demandez-lui encore comment il a été engendré, j'ai grand desir de le savoir, si s'est votre plaisir, & vous me le direz. Gallien voyant que le Duc étoit curieux, de savoir l'origine de sa naissance, il lui dit en ces termes : Noble Duc je vous dirai que je suis parti de Constantin pour aller visiter un des douze Pairs de France qui est de ma parenté, & puisqu'ainsi est que vous voulez savoir qui je suis & comment j'ai été engendré; je vous le dirai : Sachez que je suis fils d'Olivier le membru, lequel m'engendra à Constentin avec la fille du noble Roi Hugon, au retour de Charlemagne & des douze Pairs de France, revenant de faire le voyage, de Jérusalem, c'est pourquoi je le vais chercher pour le connoître. Alors Bellande commença à dire : Certes j'ai bien connu d'abord que vous étiez de notre famille. Le noble Duc, sa femme & sa fille se prirent à pleurer de la joie qu'ils eurent de voir ce Gallien, puis le vinrent embrasser tendrement : Gallien demeura à la Cour du Duc Regnier l'espace de huit jours, où il fut traité fort honorablement. Le noble Gallien après s'être bien réjoui & reposé, voulut prendre congé du Duc Règnier, quand le Duc vit que Gallien s'en vouloit aller, il tâcha de le retenir par les plus beaux engagemens qu'il lui fut possible, en lui disant; mon enfant, si vous me voulez croire, vous demeurerez avec moi, & je vous donnerai chevaux, oiseaux, faucons & levriers pour vous ébattre à la chasse des cerfs, biches & sangliers : De plus; je vous ferai Gouverneur de tout mon Domaine, & vous n'aurez jamais aucune nécessité. Gallien répondit; généreux Duc, je vous remercie du bien & de l'honneur que vous me faites; mais s'il

vous plaît, vous me donnerez congé pour aller voir mon cher Père Olivier; car je n'ai aucune envie de prendre le divertissement de la chasse, j'aime mieux aller ébattre mon corps avec mon Père, qui combat actuellement contre les infidelles. Quand le Duc entendit les parolesdn jeune Chevalier, s'apperçut très-bien de son noble courage; il lui dit: Mon enfant, puisqu'ainsi est que votre vouloir est tel, il est bien juste que je vous donne congé; mais auparavant je vais vous faite preparer un équipage des plus magnifiques, je vous donnerai mon haubert, lequel est fort & entier, & qui n'a jamais été faussé pur aucun coup de lance ni d'épée qu'on lui ait donné; & je vous donnerai encore un heaume, l'un des plus beaux & riches qui soit: car il y a un Escarboucle devant qui reluit & fait une si grande clarté, que tous ceux qui sont ès environs, en sont conduits de nuit comme en plein jour: En outre, je vous donnerai ma bonne épée Flamberge, mon cheval Marcepin, l'un des bons qui soit en tout le monde, car il court en pleine montagne plus qu'un autre ne fait en plat pays. Sire, dit Gallien, je vous remercie grandement, car j'espere que je n'aurai pas besoin de cela en Espagne pour chercher mon Pere Olivier; mais puisque vous me donnez votre bon cheval qui vaut son pesant d'or, je vous prie de me dire ses manières de faire; volontiers, dit le Duc: Sachez, dit-il, qu'un mal-honnête homme, ni un poltron, ne lui sauroit mettre la bride ni la selle, & ne peut monter dessus; Alors Gallien dit, je vous prie que je le voie, car si je ne le peut monter, il ne me servira de rien; le Duc Regnier appela son Ecuyer, lequel étoit gentilhomme, il lui dit d'amener son beau cheval Marcepin, & qu'il lui mit la selle & la bride, ce qu'incontinent fut fait; ce cheval étoit si vigoureux, qu'on le lioit de trois grosses chaînes de fer, & personne ne l'osoit approcher tant il étoit fier: ce cheval fut trouvé aux déserts & fut pris à force machines, pnis nourri pendant sept ans de pommes & autres fruits.

CHAPITRE XIX.

Comme Gallien monta dessus Marcepin le bon cheval, puis prit congé du Duc Regnier, & des Princes, Dames & Demoiselles de Gènes.

ON amena devant le Duc Regnier, le beau cheval Marcepin, puis il fut présenté à Gallien: quand Gallien le vit il fut réjoui de voir sa prodigieuse grosseur & sa beauté; aussi-tôt il prit le cheval par la bride sauta dessus fort légèrement, puis piqua des éperons, le cheval fit un saut qui surprit tous les Barons, Dames & Demoiselles qui étoient là. Chacun disoit, ce jeune Chevalier est habile, & il paroît qu'il a un merveil-

leux courage, il ressemble à Olivier en toutes manières. Gallien dit au Duc Regnier, je vous remercie de m'avoir si bien monté ; car je crois qu'il n'y a point de meilleur cheval dans tout le monde, Quand Gallien fut ainsi équipé de toutes choses, excepté qu'il ne voulut autre épée sinon celle que le Roi Hugon lui avoit donnée, laquelle étoit nommée Flamberge ; le Duc Regnier lui voulu ceindre & le faire Chevalier, mais Gallien lui dit : Sire, ne vous déplaise, car j'ai fait vœu que jamais homme ne me ceindra que Charlemagne, duquel j'ai tant oui parler ; j'ti entendu dire aussi plusieurs fois que tous les Chevaliers qu'il fait sont tous bons Chevaliers. Le Duc dit, mon fils, je vous trouve bien obstiné pour un jeune homme : il est vrai, dit-il ; je vous en demande excuse, mais j'en ait fait serment il y a long-tems. Quand le Duc vit la volonté de Gallien, il lui dit, puisquil vous plaît de faire ainsi, j'y consent. Bellande qui étoit là présente, appella Gallien à part & lui donna un Anneau très-précieux, dans lequel il y avoit du sang de St. Etienne, puis lui dit : Jamais homme qui portera cet anneau ne sera las ni blessé en bataille, ni son cheval ; Gallien le reçut fort honnêtement & la remercia, puis le mit en son doigt ; de rechef Bellande lui donna une belle enseigne, & lui donna un autre anneau, disant mon cher neveu, puisque vous voulez partir je vous prie de donner cet anneau à votre ami Roland, car il me doit épouser. Madame, dit Gallien, je ne manquerai pas de lui donner de votre part, si je le trouve.

Après que Gallien eut été l'espace de huit jours avec le Duc Regnier, & qu'il eut été fort honorablement festoyé, & qu'on lui eût donné plusieurs beaux présens, il prit congé de toute la Cour. A son départ chacun se mit a pleurer ; le Duc appela Gallien & lui dit secrètement, mon enfant, croyez que j'ai un grand regret de vous voir partir, mais nonobstant je connois le noble courage & la bonne volonté que vous avez de trouver votre Père, je vous laisse faire ; mais mon fils, je veux vous avertir d'une chose, que quand vous serez en Espagne, à la Cour de Charlemagne, de ne vous pas fier au Comte Ganelon, car c'est le plus déloyal qui jamais fut au monde, s'il voit que vous soyez dans les bonnes graces du Roi, il en sera si envieux qu'il fera ensorte de vous jetter hors de la Cour en vous mettant en mauvaise grace avec le Roi, il est redouté en Cour pour sa grande richesse, il fait souvent disgracier plusieurs Barons & braves Chevaliers, il n'y a personne au monde de plus maître que lui ainsi gardez-vous donc de lui : Gallien le remercia de cet avis, puis prit congé de lui, de la Duchesse, de Bellande & de tous les Princes, Dames & Demoiselles, & s'en alla en Espagne.

CHAPITRE XX.

Comme Gallien rencontra cinquante larrons, lesquels le voulurent mettre à mort.

LE noble Gallien chemina tant, qu'il arriva dans un bois, près d'une riviere auquel il y avoit cinquante larrons, lesquels gardoient le passage. Quand Gallien les apperçut, il dit à Girard; celui qui ne fera pas ici son devoir sera réputé poltron, il nous faut écharper tous ces coquins-là, & n'en point laisser en ce pays; Girard lui dit, Gallien mon ami, vous savez que vous êtes encore jeune, & que vous n'avez pas encore si grande force pour attaquer une si nombreuse troupe de voleurs, je vous prie que nous retournions promptement à la Ville, car s'il nous arrivoit quelque déplaisir, j'en serois beaucoup fâché; c'est pourquoi je vous supplie de rechef de ne vous point hasarder ainsi. Gallien entendant les paroles de Girard, lui dit : ne vous mettez point en peine pour moi, je vous promets que je suis délibéré d'aller contre eux, & si une fois je les puis vaincre, je ferai pendre tous ceux que je pourrai attraper : il prit donc son heaume & son haubert, & mit sa lance en l'arrêt, alors Girard lui dit encore Gallien n'entreprenez point d'aller contre eux, retournons en la Ville, & nous ferons bien. Je n'en ferai rien, dit Gallien, j'aimerois mieux être mort qu'il me fut reproché que j'eusse fui devant de pareils scélérats; mais que Dieu me garde Flamberge mon épée que le Roi Hugon me donna, fussent-ils deux mille que je ne reculerois pas. Quand Gallien, Girard & les dix Ecuyers furent armés, les larrons se disoient les uns aux autres, voici un beau jeune homme bien monté qui vient, leur maitre dit; j'aurai son cheval devant qu'il soit nuit, ils se mirent au travers le chemin, tellement que nul ne pouvoit passer. Quand Gallien vit cela, il leur dit: canailles que vous êtes, pourquoi nous barrer ainsi le chemin? laissez-nous passer, car nous sommes messagers du Roi Charlemagne : alors le maître dit, point de quartier, il faut laisser ici les armes que vous portez & votre cheval, car j'ai grand desir de l'avoir; vous en aurez menti, dit Gallien, vous êtes tous fripons, & je suis surpris de voir le pays de Gènes si rempli de larrons : j'en trouvai hier trente-deux dans un vallon, & j'en trouve encore plus aujourd'hui; mais je fais vœu à Dieu de vous exterminer tous avant de passer en Espagne; les larrons lui dirent, c'est follement dit, vous parlez en jeune homme. Gallien leur répliqua, je suis surpris que tous beaux hommes bienfaits comme vous êtes s'amusent au brigandage, & d'arrêter ainsi les passans; ils lui dirent, tu ne sais ce que tu dit, car gens de ce pays sont de cette nature, or fini tes discours & descend promptement de ce cheval où tu est monté. Quand Gallien les

entendit ainsi parler, il piqua son cheval & mit la lance en l'arrêt, puis frappa le maître des larrons tout au travers du corps & le tua: Girard fut assailli de toutes parts, des autres larrons; mais quand Gallien vit qu'ils ne l'avoient point suivis, retourna promptement en bataille; mais ce fut bien tard; car ses dix Ecuyers étoient déjà tous tués. Quand Gallien les vit, il tira Flamberge, disant: Ah! canailles, vous avez tué mes Ecuyers, je vous promets que je vous rendrai la pareille avant qu'il soit nuit. Gallien voyant donc ses dix Ecuyers morts, il eut une si grande douleur qu'il ne savoit ce qu'il devoit faire; nonobstant il prit Flamberge, & vint sur les larrons, & Girard le suivoit, ils s'animèrent d'une telle façon, qu'ils sembloient des Lions. Tout ce que Gallien atteignoit il le mettoit incontinent à mort, il fit un si grand carnage, que c'étoit pitié de le voir; les uns fuyoient par les bois, les autres se rendoient à merci: Lors Girard dit à Gallien, nous n'avons plus d'Ecuyers, ces malheureux larrons les ont mis à mort: Qui menera maintenant nos sommiers? Gallien dit à Girard, laissons-les courir par les champs, & allons à la poursuite des larrons, j'en suis content, dit Girard, puisqu'il vous plaît. Aussi-tôt ils piquèrent des éperons & coururent après, ils en trouvèrent quatre qui étoient cachés derrière un buisson: Quand ils virent Gallien, ils lui crièrent merci à deux genoux, disant: Très-nobles Chevaliers, ayez pitié de nous, en l'honneur de Jesus-Christ. Je suis content, dit Gallien, moyennant que vous meniez nos sommiers sans nulle tromperie, car on ne se doit pas trop fier aux larrons.

Sire, dirent-ils nous le ferons très-volontiers, ayez confiance en nous, car quelque mal que nous vous ayons fait, nous sommes disposés de bien en faire maintenant. Alors Gallien se prit à rire, & dit à Girard, nous ne devons pas trop nous fier à eux, car quand ils sont pris, ils sont si humbles que c'est merveilles de les entendre; mais ce sont humiliations par force qui ne viennent pas de bonne volonté.

CHAPITRE XXI.

Comme Gallien fit mener ses sommiers jusqu'au Château de Monfilant, par quatre Larrons, lesquels ils fit pendre & étrangler quand ils furent arrivés.

APrès que Gallien eut pris les quatre larrons, il les mena droit à ses sommiers, lesquels étoient errans par les champs, il lia les larrons à chaque sommier, & leur donna à chacun une verge pour chasser lesdits sommiers, il leur ôta leurs bâtons & couteaux, disant il vaut mieux que vous meniez mes sommiers que d'être brigands & voleurs de chemins; il est bien vrai, dirent les larrons, nous vous suivrons le plutôt que nous

pourrons & ferons ensorte d'arriver de bonne heure. Suivre, dit Gallien, parbleu vous irez devant; je veux vous suivre, non pas que vous me suiviez; car je ne vous quitterai pas de vue. Puis Gallien dit à Girard, voyez la finesse des larrons, jamais homme ne s'y doit fier. Ils cheminèrent tant, qu'environ la minuit, ils arrivèrent en un Château nommé Montfilant; Quand ils furent arrivés, ils mirent les sommiers en l'écurie, puis Gallien envoya chercher la Justice, & fit pendre les voleurs, qui lui dirent: comment, nous avons donc gagné la mort à conduire vos sommiers? Gallien dit, larrons, vous m'avez fait plaisir, aussi je vous eût tous tués si j'eusse voulu, mais de vous laisser encore vivre, vous ferez plus de mal que jamais. Gallien & Girard furent loger à Montfilant en l'Hôtel d'un vaillant homme. Lequel avoit nom Mille. Il avoit une sœur, laquelle se nommoit Sicile, & avoit été mariée à un jeune Chevalier, lequel en son vivant possédoit de grands biens en Provence, en un lieu nommé S. Gile, il mourut à Pinelle, & quand il partit il laissa sa femme grosse d'une fille. Les parens dudit Chevalier disoient qu'elle etoit bâtarde, & que jamais n'hériteroit des biens dudit Chevalier. Quand le souper fut prêt, ils entrèrent dans une salle qui étoit richement décorée, où ils se mirent à table, laquelle étoit garnie de plusieurs sortes de viandes. Le Seigneur Mille ne pouvoit manger, parce qu'il étoit courroucé pour l'outrage qu'on vouloit faire à sa sœur. Quand Gallien le vit si pensif, & qu'il ne mangeoit point, il lui demanda ce qu'il avoit, & pourquoi il ne mangeoit pas: L'Hôte dit: certes Chevalier, j'ai des raisons pour cela, & je vais vous les dire. Un Chevalier natif de Provence, vint en ce pays, & épousa ma sœur, il ne fut que deux mois avec elle, & puis s'en alla, il la laissa grosse d'une belle fille; Ce Chevalier est mort, & maintenant ses parens disent qu'elle est bâtarde, & qu'ils la dèshériteront, & ont présenté leur gage par trois fois, ma sœur n'a point trouvé de champion; je dirai certes la vérité; ma sœur n'étoit que bourgeoise, mais pour sa grande beauté ce Chevalier l'épousa, c'est de quoi les parens sont indignés; il n'est nul qui veuille entrer en champ pour elle, pour or, argent ni pierreries, c'est la cause pourquoi je suis chagrin, il y a bien dix jours que je n'ai mangé. Mon Hôte, dit Gallien, mangez & réjouissez-vous; car je vous promets que demain matin je combattrai pour elle, puisque le cas est comme vous le dites; & lui ferai rendre justice. Alors l'Hôte dit à Gallien: Seigneur, je vous promets la foi que si c'est votre bon plaisir de prendre son parti, je vous donnerai une grosse somme d'argent; Gallien dit, je vous demande une chose principalement, c'est que vous me fassiez mettre des draps blancs en mon lit, afin que je me repose cette nuit plus à mon aise, pour mieux venger votre sœur.

L'Hôte

L'Hôte fit préparer une chambre pour Gallien; on lui mit des draps blancs sentant une odeur merveilleuse, la chambre fut si honnêtement parée parce qu'il n'étoit pas possible de mieux faire; puis l'Hôte s'assit auprès de Gallien, & soupa avec lui. Après soupé les tables furent levées, & l'Hôte mena Gallien en sa chambre, où il y avoit deux lits, l'un étoit pour Gallien, l'autre pour Girard; les oreillers étoient de fine soie, les courtines de fin damas, & les couvertures de drap très-cher. Gallien & Girard se couchèrent & dormirent à leur aise jusqu'au matin, puis ils se levèrent, & Gallien demanda ses armes lesquels lui furent incontinent apportées par Girard, lequel s'arma promptement. Quand Gallien fut armé il sortit de la chambre pour aller entendre la Messe, avec son Hôte & sa sœur, & se recommanda à Dieu. Après toutes ses Oraisons faites, il appella son Hôte & lui dit : Vous me voyez préparé pour combattre & défendre le droit de votre sœur, priez Dieu qu'il me veuille donner victoire.

CHAPITRE XXII.

Comme Gallien jouta contre douze Chevaliers pour garder le droit de la sœur de son hôte, & comme il les vainquit en champ de bataile devant tous les assistans.

Quand l'Hôte connut la bonne volonté du noble Gallien, il le remercia grandement de l'honneur qu'il lui faisoit, il sortit de l'Eglise & dit à sa sœur : Ma sœur, le Seigneur a envoyé aujourd'hui un noble Chevalier qui m'a promis de prendre votre défence. Quand la Dame l'entendit, elle fut très-joyeuse. Les douze Chevaliers s'armèrent, puis quand ils virent Gallien ils commencèrent à rire, & aussi-tôt un des Chevaliers se mit en bataille, & Gallien d'autre part : il demanda le nom an Chevalier, qui lui dit, j'ai nom Antoine de Provence. Gallien lui dit : vous avez tort de disputer le droit de cette Dame : je suis venu ici pour en prendre le parti. Alors ils piquèrent les éperons de si grand courage, que Gallien perça de sa lance l'écu & le haubert d'Antoine de Provence, tellement qu'il le perça aussi au travers le corps & tomba par terre : Gallien dit; comment, usurpateur, vous voulez avoir la terre de cette Dame, & de sa fille; je vous jure que je ne le souffrirai pas; les autres coururent aux armes pour mettre Gallien à mort; mais le frère de la Dame fit sonner le tocsin de la Ville sans discontinuer. Aussi-tôt les habitans coururent sur eux : Quand les traîtres virent qu'ils avoient du dessous, ils se mirent à fuir à leur grand deshonneur : incontinent on alla prendre Antoine de Provence. Tous les Seigneurs s'assemblèrent pour tenir conseil; quand ils furent assemblés ils appelèrent Gallien, & lui vouloient donner la Demoiselle & toute la Seigneurie, il n'y voulut consentir; car il avoit intention d'aller à Ron-

cevaux, voir la cour de Charlemagne, y trouver son Pere Olivier, ainsi que les douze Pairs de France, lesquels attendoient bataille contre le Roi Marsille. De Montfilant, se mit en chemin pour aller en Espagne, où étoit Charlemagne; & mena avec lui son conducteur Girard, & tant exploitèrent par leurs journées qu'ils arrivèrent en Espagne, & y trouvèrent Char. lemagne, ils le connurent à cause de son étendard. Lorsqu'ils arrivèrent, plusieurs Chevaliers étoient fort en peine de savoir qui étoit ce jeune Chevalier, & disoient les uns aux autres qu'il paroissoit de grande Famille. Quand Gallien fut près de la tente de Charlemagne: il mit pied à terre, & s'en alla à ladite tente où étoit Charlemagne, & quand il le vit il se jetta à ses pieds, le saluant très-humblement.

CHAPITRE XXIII.

Comme Gallien fut fait Chevalier par Charlemagne.

LE Chevalier Gallien fit tant de diligence, qu'il arriva devant le Roi Charlemagne, & le salua humblement. Quand Charlemagne vit ce jeune homme qui le saluoit si respectueusement, il lui demanda d'ou il étoit, & qui il cherchoit? Gallien lui répondit: Sire, je suis né à Constantinople, & j'y ai été élevé, ensuite j'ai passé à Gênes, auquel lieu le Duc Regnier, le hardi combattant, me donna les armes que je porte & le cheval que vous voyez ici; il vouloit aussi ceindre mon épée; mais je le remerciai, espérant de vous que vous me feriez cette grace. C'estpourquoi, Sire, si c'est votre plaisir, vous me la ceindrez, & tant que je vivrai je me tiendrai votre sujet, & vous promets de protéger autant que je pourrai la foi Chretienne. Quand Charlemagne entendit ainsi parler Gallien, il fut fort joyeux, il lui dit incontinent, qu'il étoit bien juste de le faire Chevalier, puisqu'il avoit tant fait de chemin pour ce sujet. Il fit aussi-tôt avertir l'Archevêque de Rouen; & lui fit chanter une Messe haute, puis après la Messe chantée, Gallien se mit à genoux devant lui, & Charlemagne lui ceignit l'épée, & lui chassa l'éperon du pied droit, puis l'embrassa ainsi qu'il est d'usage en pareil cas, en lui disant: Mon enfant, sois toujours honnête homme, & exerce continuellement la foi catholique; & en quel lieu que tu sois, maintiens toujours le droit & la justice. Alors Gallien le remercia du bien & de l'honneur qu'il lui avoit fait, puis le pria qu'il lui plût de lui dire où étoit Roland & Olivier, car il avoit grand désir de les voir. Charlmagne lui dit qu'ils étoient en Espagne, & combattoient encore les payens. Gallien lui dit plût au Seigneur que je fusse avec eux; car je ferois telle destruction de ces maudits payens, qu'il en seroit mémoire à tout jamais. Quand Ganelon, qui

étoit avec Carlemagne, oui ainsi parler Gallien, cela lui déplut il lui dit ainsi : Vas te vanter ailleurs, je ne te crois point, car c'est le caractère des Lombards de se venter ainsi ; & incontinent Ganelon commença à saigner du nez, & se pâma de peur que la trahison qu'il avoit faite ne vint à être découverte. Quand Gallien se vit ainsi outragé, il fut si courroucé en son cœur, qu'il ne savoit que faire, il dit à Ganelon, vous mentez, traître que vous êtes, je ne suis pas Lombard ; il le voulut frapper, mais les parens de Ganelon l'en empêchèrent avec Girard le conducteur de Gallien, qui dit à haute voix ; point de bruit, car si quelqu'un met la main sur le fils d'Olivier le Marquis ; je lui ôterai la vie, il en arrivera ce qu'il pourra, & mit aussi-tôt la main à l'épée comme vaillant & hardi. Quand Charlemagne apperçut la querelle, & qu'il sut que ce jeune homme étoit le fils d'Olivier, il dit à haute voix, que celui qui auroit l'audace de mettre la main sur Gallien, qu'il le feroit pendre & étrangler ; alors les parens de Ganelon ne l'osoient plus approcher, car ils craignoient Charlemagne. Le soir étant venu, les tables furent dressées & on soupa : Quand Charlemagne fut assis, il fit venir Gallien auprès de lui, car il savoit bien que si les parens de Ganelon le pouvoient tenir, qu'ils lui feroient du déplaisir, après souper chacun s'alla reposer, & Carlemagne eut cette nuit-là un songe merveilleux, car il lui sembloit qu'il étoit en une eau profonde jusques au ventre, & que son neveu Roland & Olivier étoient tous plongés dans leur sang. Quand le Duc Naimes entendit le songe de Charlemagne ; il commença à pleurer tendrement, & dit : j'ai peur que dans peu de temps Charlemagne ne soit affligé, & qu'il ne perde la fleur & la noblesse de son Royaume ; & quand il eut un peu pensé, il se tourna vers Charlemagne, & lui dit : Mon très-cher Souverain, il me semble qu'il seroit bon que chacun s'armât promptement, & que nous allassions à Roncevaux, car je vous assure qu'avant qu'il soit demain, j'ai peur que Roland, Olivier & les autres Pairs de France ne soient fort embarassé, Quand le traître de Ganelon entendit ainsi parler le Duc Naimes, il commença à dire, qui sont ceux qui oseroient entreprendre d'aller attaquer Roland, Oliviet & les autres pairs de France ? ne sont-il pas vingt mille des meilleurs combattans qui soient en votre Royaume ? il disoit tout ceci afin de détourner Charlemagne d'y aller. Hélas ! le traître savoit bien la trahison qui devoit arriver, & comme les douze Pairs devoient tous mourir à Roncevaux, & à cause des paroles de Ganelon, l'armée de Charlemagne fut détournée d'y aller, nonobstant qu'on y fut allé assez à temps.

CHAPITRE XXIV.

Comme le Roi Marsille mena à Roncevaux quatre cens mille Turcs contre les douze Pairs de France, à cause de la trahison qu'il avoit faite avec Ganelon.

PEndant que Charlemagne & le Duc Naimes étoient à parler des douze Pairs, le traître Ganelon, qui les avoit vendus au Roi Marsille, les détournoit toujours d'aller à leur secours par son faux langage, à cause des deniers qu'il avoit reçus. Le Roi Marsille se prépara, & mena avec lui quatre cens mille Payens pour en aller faire l'expédition, ce n'étoit que trop; car les troupes du Roi Charlemagne n'étoient que vingt mille. Hélas! traître Ganelon! quel déplaisir t'avoit fait Roland, qui étoit ton bon & loyal ami? que t'a fait le noble Olivier, son compagnon? que t'a fait le bon Archevêque Turpin & tous les autres? certes il falloit être aussi méchant que tu l'es pour faire une telle action. O Noble Charlemagne! si tu eusse su la trahison, tu eusses tôt mis remède. Le Roi Marsille exploita tant qu'il arriva à Roncevaux. Quand Olivier vit tant de Payens, il les montra à Roland, & lui dit; hélas! mon cher ami, nous pouvons bien connoître maintenant que nous sommes vendus, nous ne sommes que 20000, contre 400000: je vous prie, sonnez du Cor, afin que votre oncle Charlemagne vous entende, & qu'il vienne à notre secours. Roland répondit; je vous prie, prenez courage, car plus je vois venir les payens, & plus le courage me croît, j'ai espérance que mon épée Durandal en mettera aujourd'hui à mort plus de sept mille. Pendant qu'ils parloient, les payens venoient toujours de toutes parts sur eux, tellement qu'ils se virent environnés de tous côtés. De rechef l'Achevêque Turpin & les autres Pairs de France, prièrent Roland qu'il sonnât de son Cor, mais il n'en voulut rien faire, & leur dit: Seigneurs, prenez courage, car je crois que si tous les payens étoient ici aujourd'hui, je les mettrois à mort. Le Roi Marsille exploita tant qu'il vint auprès des Pairs, il apperçu Roland & Olivier, il leur dit à haute voix: Vasseaux, vous me coutez une grande somme pour la vendition que Ganelon a fait de vous; mais par mes Dieux aujourd'hui j'en serai dédommagé. Quand Roland l'entendit ainsi parler, il anima son grand courage, & incontinent prit sa lance & Olvier la sienne, & allèrent droit au lieu où étoit Marsille, ils firent tel carnage qu'il n'y avoit payen qui osa se trouver devant eux, tant ils étoient animés, Roland tira Durandal son épée, & dit, ô Durandal, ma bonne épee! montre aujourd'hui ta vertu; il frappoit de côté & d'autre, si courageusement, que tout ce qu'il atteignoit ne pouvoit lui résister. Olivier étoit auprès de lui qui frappoit de toute sa force; enfin c'étoit chose merveil-

leuse à voir. Pensez que les autres Pairs n'en faisoient pas moins. chacun d'eux s'y employoit le mieux qu'il pouvoit, il fut fait telle défaite de Payens à ce premier assaut qu'il en mourut bien treize mille. Roland fit tant qu'il arriva près du Roi Marsille, & aussi-tôt lui porta un coup de son épée Durandal sur son heaume, que le feu en sortit de la force du coup. Quand Marsille se sentit ainsi frappé, il fut grandement irrité, il essaya de frapper Roland, mais il lui para le coup, & il lui en porta en même tems un autre, duquel il lui abattit la main gauche; Quand le Roi Marsille se sentit ainsi blessé, il fit aussi-tôt sonner la retraite, car la nuit approchoit fort. A cette premiere attaque il mourut bien six mille Français, ce qui fit beaucoup de peine à Roland. Quand le soir fut venu, le Roi jura du grand dépit qu'il avoit de ce que Roland lui avoit coupé la main, que le lendemain il meneroit tant de payens, qu'il n'échaperoit pas un Chrétien. Pendant toute la nuit les payens arrivoient de tous côtes, ainsi ils recommencèrent la bataille dès le matin si rudement que c'étoit la plus grande pitié du monde. Roland & Olivier faisoient tel abatis de payens, qu'il n'y avoit rien de semblable; mais il arrivoit tant de payens de toutes parts, qu'il n'étoit pas possible de les nombrer. Et quand Roland vit la grande & innombrable multitude de payens arriver, il dit a Olivier; helas! mon cher ami, comment est-il possible que nous puissions résister contre tant de barbares; & ainsi qu'il disoit ces paroles, l'Archevêque Turpin arriva avec eux, & leur dit: Hélas! mes chers freres & amis, il faut prendre courage. Il appela Roland, & lui dit, il me semble qu'il seroit temps à cette heure de sonner de votre Cor, car vous voyez devant vos yeux que des douze Pairs de France, nous ne sommes plus que six, & encore je suis blessé à mort. Quand Roland entendit que des douze ils n'étoient plus que six, il en fut fort affligé, il prit son Cor & le sonna par trois fois si fort, que le son du Cor (pat le pouvoir de Dieu) fut si merveilleux, qu'on l'entendoit de sept lieues, & ledit son alla jusques au camp de Charlemagne. Roland, dans le moment, apperçu Godefroy de Bouillon, lequel étoit blessé de dix plaies mortelles; il lui dit: Hélas! Godfroy mon ami, tâchez de vous échapper des mains de ces malheureux Sarrasins, & allez faire savoir vîtement à mon Oncle Charlemagne, & lui direz l'infortune qui nous est arrivée, & qu'il lui plaise nous donner du secours, ou autrement jamais nous n'échaperons des mains des payens. Godefroy partit aussi-tôt en les recommandant à notre Seigneur. Nous laisserons à parler des douze Pairs qui ne sont plus que six, pour parler de Charlemagne qui est en son camp.

CHAPITRE XXV.

Comme Charlemagne étant dans son Pavillon avec plusieurs Barons entendit le Cor de Roland qui demandoit secours, & comme Ganelon l'en détournoit

CHarlemagne étant en son Pavillon avec plusieurs Barons, entendirent le son du Cor de Roland qui étoit très-impétueux, dont ils furent fort étonnés. Carlemagne demanda au Duc Naimes ce qu'il lui en sembloit, il lui répondit : Sire, les Pairs sont en danger, c'est pourquoi si vous me voulez croire, vous ferez partir votre armée pour y aller, car Roland n'a pas accoutumé de sonner du Cor si fortement. Ganelon dit à Charlemagne : Sire, si la chose étoit ainsi vous en auriez eu des nouvelles. Outre plus ils sont vingt mille, qui valent bien toute l'armée de vos ennemis ; Quand tous les Payens seroient devant Roland & Olivier, ils ne s'en metteroient pas plus en peine, pour moi je crois que Roland est dans le bois près d'ici, où il chasse après quelques bêtes sauvages. Oh ! maudit traître & déloyal Ganelon ! tu savois bien le contraire de ce que tu disois. Oh ! Charlemagne, pourquoi le crois-tu, puisque tu connois qu'il n'y a point de sûreté en lui ? Gallien étoit toujours auprès de Charlemagne & le pressoit, en disant : Hélas ! Sire, ne verrai-je jamais mon Pere Olivier & mon Oncle Roland ? certes j'ai grande peur qu'ils n'ayent quelque mauvaises affaires. Plaise à votre Majesté Impériale de me donner congé pour aller au-devant d'eux, car je suis en peine de savoir de leurs nouvelles. Cela fit de la peine à Ganelon, quand il entendit la requête de Gallien il tâcha de l'en détourner, car il avoit peur que si il y alloit, qu'il n'apperçut sa trahison. Toutefois Gallien pria tant Charlemagne, qu'il lui donna congé. Il appella Girard & se fit armer sans nul délai, puis monta sur son cheval Marcepin, il le faisoit beau voir. Tous les barons le bénissoient, & disoient, que c'étoit le plus beau Chevalier que jamais on pût voir. Quand le traître Ganelon connu que Gallien étoit si généreux, il commença à le maudire en son cœur, & dit à Charlemagne : votre Majesté Impériale devroit faire revenir Gallien, & prendre son cheval pour vous, & lui en donner un autre, car je crois qu'au monde il n'y a pas son pareil. Charlemagne répondit, il convient mieux à Gallien qu'à moi ; Ganelon disoit tout cela pour détourner le voyage. Gallien vint vers Charlemagne & prit congé de lui, & lui dit : Sire, si vous croyez Ganelon, vous pourrez bien vous en repentir ; cat je crois fermement qu'il a vendu les douze Pairs de France. A ce discours plusieurs Chevaliers qui étoient en la compagnie furent tous bien étonnés, & aussi-tôt Gallien partit. Le Duc Naimes & plusieurs autres Barons firent tant, que Charlemagne fit

promptement patrir son armée, mais c'étoit trop tard, car jamais ne verra nul des Paires vif. Callien fit tant de diligence qu'il entra dans le bois, au quel il trouva Godefroy de Bouillon, lequel étoit blessé de dix plaies mortelles, & alloit avertir Charlemagne de la mauvaise fortune qui étoit arrivée aux douze Pairs. Incontinent que Gallien le vit, il fut à lui, & le salua honnêtement, en lui demandant d'où il venoit, & où il alloit. Godefroy lui raconta en bref la trahison que Ganelon leur avoit fait, & le danger où ils étoient. Quand Callien entendit les paroles de Godefroy, il fut fort courroucé : Godefroy le pria de retourner & qu'il ne fût pas plus avant, parce qu'il y a une si grande multitude de payens, que ce seroit un bonheur s'il en échappoit, qu'il valloit mieux qu'il allât porter cette nouvelle au Roi; car je suis si blessé que je ne peux faire diligence : De laquelle priere Gallien ne voulut rien faire, mais il lui dut qhe devant qu'il retournât, il auroit son corps blessé de trente plaies, & qu'ainsi vifs ou morts, il trouveroit Roland & Olivier son Pere. Quand Godefroy vit qu'il avoit si grand courage, il prit son chemin pour faire son message, & arriva au camp de Charlemagne, où il trouva qu'il se préparoit ainsi que les Barons pour aller à Roncevaux, afin de secourir les Pairs de France.

CHAPITRE XXVI.

Comme Godefroy vint annoncer à Charlemagne la trahison que Ganelon avoit annonce aux douze Pairs de France; & comme il les vendit au Roi Marsille, & en reçut de grands Trésors.

APrès que Godefroy eut laissé Gallien, qui s'en alloit à Roncevaux chercher son Père Olivier & Roland, il fit si grande diligence qu'il arriva au camp de Charlemagne, lequel se préparoit pour retourner à Roncevaux, incontinent vint au-devant de Charles, & lui dit, bon Empereur; je vous salue de la part de Roland votre Neveu, Olivier, Turpin & Beranger; lesquels sont à Roncevaux, en grand danger, parce que le traître Ganelon les a trahis, ils vous demandent vîtement du secours, ou autrement jamais vous ne les verrez; des douze nous ne sommes plus que six, desquels nous sommes cinq blessés à mort, & afin qne vous connoissiez mieux la vérité, regardez, j'ai dix plaies mortelles sur le corps. Quand Charles entendit qu'ils avoient été trahis, il regarda les plaies de Godefroy, & tomba pâmé à terre comme s'il eût été mort. Quand il fut revenu de sa pamoison, il fit sonner vîtement la trompette pour aller à leur secours. Ganelon qui étoit là présent, commença à dire à l'Empereur, s'il est vrai ce que Godefroy vous a dit de moi, je veux être écorché tout vif; & afin de vous prouver le contraire, moi-même

j'y veux aller & je me metterai le premier en la bataille à l'encontre des Sarrasins nos ennemis, & jen ferai si grand carnage qu'il en sera parlé au temps à venir, car j'ai grande volonté de les réduire. Mais est-il possible que votre Majesté impériale croie que je l'ai trahie. Vous savez que j'ai de grandes richesses; c'est pourquoi je n'ai pas l'ame assez noire pour faire une pareille action. Alors Charlemagne lui dit : s'il est vrai que vous avez fais cette trahison, je vous jure mon baptême que la mort ne vous peut fuir. Sire, quand vons serez à Roncevaux, Roland ni les autres Pairs ne dirons pas que je suis cause de cette trahison. Charlemagne & ses troupes partirent sans plus séjourner, pour aller au secours des douze Pairs, & mena Ganelon avec lui, On donna à Godefroy de bons médecins & chirurgiens pour guérir ses plaies; mais il étoit si fort blessé, que peu de temps après il moutut, dont ses parens furent bien fâchés. Le traître Ganelon connoissant qu'il ne pouvoit se dispenser d'aller avec Charlemagne à Roncevaux, & que la trahison seroit découverte, il prit un maréchal & fit ferrer son cheval le devant derrier afin qu'il pût s'échapper plus facilement quand il seroit temps, ils firent grande diligence & arrivèrent à Roncevaux.

CHAPITRE XXVII.

Comme après que le noble Gallien eut rencontré Godefroy, il s'en alla à Roncevaux, où il fut attaqué de dix Payens.

QUand Gallien eut pris congé de Godfroy, il prit son chemin droit à Roncevaux croyant trouver Olivier & Roland; mais avant qu'il les pût trouver il eut plusieurs assauts, car incontinent qu'il fut à Roncevaux, il regarda de côté & d'autre, & y voyoit tant de morts que c'étoit une chose épouvantable. Lors dit à Girard; comment est-il possible que je puisse trouver mon Pere Olivier & mon oncle Roland? Hélas? je ne sais s'ils sont morts ou vivans, quand même je les verrois je ne les pourrois pas connoître. Et comme il disoit ces paroles il étoit pensif sur l'arçon de sa selle : dans ce moment il vint à lui dix payens qui descendoient d'auprès d'une grande roche, leur maître étoit appellé Martineau, l'un des plus forts & merveilleux Turcs qui fut en toute la Turquie. Quand Gallien les vit il fut à eux & leur cria à haute voix : Seigneurs. êtes-vous Chrétiens? Alors Martineau répondit, qui que nous soyons, tu est ben hardi d'approcher si près de nous; retire toi d'ici. Quand Gallien l'eniendis, il leur dit : Je vous prie ne vous moquez point de moi; dites-moi, s'il vous plaît, des nouvelles de Roland & Olivier, s'ils sont morts ou vifs : Martineau lui répondit; Roland est mort; & ai jouté

jouté contre Olivier, et l'ai percé au travers du corps, de cet épieu que je tiens en ma main; outre plus, je vais cherchant leurs têtes pour les porter au Roi Marsille. Gallien fut fort triste de ces paroles, & dit à Martineau : tu dis que tu as tué Olivier, mon très-noble Père; il faut que je venge sa mort. Ils mirent leurs lances en l'arrêt, & coururent l'un sur l'autre; du coup que Gallien donna à Martineau, il le fit chanceler de dessus son cheval, ils mirent encore l'épée à la main, & se donnèrent plusieurs coups; Gallien vouloit sur-le-champ venger la mort de son Père, il tira de rechef Flamberge son épée, de laquelle il lui donna un si grand coup, qu'il lui fendit la tête, dont il tomba mort. Quand les autres payens virent Martineau mort, ils coururent sur Gallien, mais Girard qui étoit là, le défendit. Gallien voyant qu'ils s'efforçoient de lui faire dommage, il se mit dans une telle fureur, qu'il en mit un ou deux tout en pièces.

Quand les Payens virent qu'ils ne pouvoient résister contre Gallien, ils se mirent en fuite, mais il les poursuivit tant, qu'il en tua quatre; pendant qu'il étoit échauffé à la bataille, quelques payens vinrent sur Girard, & le tuèrent, dont Gallien eut grande douleur. Les payens se mirent incontinent en fuite, & allèrent annoncer au Roi Pinard, comme Martineau étoit mort.

CHAPITRE XXVIII.

Comme les nouvelles furent apportées au roi Pinard, que son neveu Martineau avoit été tué en se battant contre Gallien.

APrès la défaite de Martineau, trois payens se mirent incontinent en fuite, lorsqu'ils virent la vaillance de Gallien, ils furent au roi Pinard, l'un des plus merveilleux Turc qui fut en Turquie, ils lui dirent la mauvaise aventure qui leur étoit arrivée, en lui disant : Faites promptement armer vos gens, car après la Roche-Forte, est l'un des merveilleux Chrétiens qui soient en toute la Chrétienté; il est encore jeune homme, mais il a un tel courage, que s'il venoit mille Italiens contre lui, il ne s'en mettroit pas plus en peine. Votre neveu & nous, étions à Ronceveaux, cherchant le Duc Roland et le Comte Olivier pour porter leurs têtes au Roi Marsille, mais quand ce jeune Chevalier nous apperçut, aussi-tôt est venu droit à nous, & nous demanda si nous étions Payens ou Chrétiens, & si nous pourrions lui dire des nouvelles de Roland & d'Olivier; quand il l'entendit ainsi parler votre neveu Martineau, il fut si courroucé, qu'il n'est pas possible à l'homme vivant de l'être plus : Aussi-tôt il vint atta-

quer Martineau, & lui donna un coup dessus son heaume, qui lui fendit la tête jusqu'aux épaules, & nous, voyant ce fait, voulant venger la mort dudit Martineau, nous nous mîmes en bataille contre lui, mais tout cela ne servit de rien; car à chaque coup qu'il frappoit, ce qu'il atteignoit, il le mettoit en pièce; or, de dix que nous étions, nous n'en sommes échappés que trois. Quand le Roi Pinard entendit dire que son neveu Martineau étoit mort, il leur dit, si mon neveu est mort, ça été par son imprudence, il s'est voulu mocquer de ce Chevalier, en lui disant qu'il avoit tu é son Père, & l'enfant en a vengé la mort, c'est la raison. Dites-moi donc quelles armes porte ce Chevalier, & quelle enseigne; car j'ai fait serment à nos dieux, d'avoir raison de cela. Alors les Messagers lui dépeignirent la façon & manière du Chevalier, lui disant qu'il étoit monté sur l'un des meilleurs chevaux qui soit dans tout le monde. Il porte pendu à son col, une Targe en chapissure d'azure, & au milieu de ladite Targe, une Croix rouge, laquelle deux Lions rampans tiennent chacun à son côté; cette Targe est faite & composée très-précieusement, toute émaillée de pierres précieuses, à son heaume est attachée une Escarboucle, laquelle rend une si merveilleuse clarté, qu'elle resplendit une demie lieue loin, & rend une aussi grande clarté de nuit comme de jour.

Après que le Roi Pinard eut interrogé les Messagers sur les façons & manières du jeune Gallien, il commença à dire, je vous jure qu'il est du sang du Duc Regnier, c'est pourquoi il est d'une race hardie, car il me souviens de l'avoir vu à Gènes avec le duc Regnier: Tôt, qu'on m'apporte mes armes; car je veux aller me battre contre lui. Incontinent on les lui apporta, quand il fut prêt il empoigna sa lance, & pendit son écu à son col, puis de furie monta à cheval, quand il fut dessus, il appela un de ceux qui lui avoient apportés les nouvelles, & lui dit: Allez donc promptement découvrir où est ce Chevalier: Quand le messager entendit ainsi parler le Roi Pinard; il lui dit: certes, Sire, ne vous déplaise, car quand je devrois gagner toutes les richesses du monde, je ne voudrois pas me trouver devant ce Chrétien: le Roi fut fort couroucé de cette réponse, & le disgracia sur-le-champ. De plus, il dit devant tous les assistans, qu'il iroit tont seul pour combattre. Le Roi Pinard avoit un neveu qu'on appeloit Corsuble, lequel étoit merveilleux Chevalier, Corsuble, vint au Roi Pinard, & lui dit: mon oncle, je vous prie que j'aille moi-même jouter contre ce Chrétien, car j'ai grand doute qu'il ne vous fasse quelque mal; il est impossible puisqu'il est de la lignée du Duc Regnier, qu'il ne soit vaillant. Alors le Roi Pinard se courrouça contre Corsuble son neveu, parce qu'il vantoit sa force, & méprisoit celle du Roi Pinard: Il dit donc à son neveu, plaise à nos dieux qu'il me soit reproché que

je sois de petite force, & je vous promets que je me battrai aujourd'hui avec lui si je le peux trouver. Il commanda qu'on lui apportât d'un onguent qui est d'une telle vertu que quand on s'en frotte le corps & tous les membres, on a la peau aussi dure que l'acier, & n'y a ferrement au monde qui puisse mordre dessus.

Quand le Roi Pinard fut oingt de onguent il s'arma le mieux qu'il lui fut possible, puis quand il fut prêt monta à cheval promptement, car il avoit grande volonté de trouver Gallien pour combattre contre lui. Le Roi étant prêt de partir appela tous ses Barons, & leur dit à haute voix: Seigneurs, je m'en vais pour combattre ce Chrétien; c'est pourquoi je vous prie que personne ne me suive, car j'ai espérance qu'aujourd'hui je vous l'amenerai vif ou mort, vous dites qu'il est si fort et si vaillant; mais vous verrez qu'avant qu'il soit nuit, il aura trouvé plus fort que lui. Mais on dit commun proverbe, que qui croit battre est souvent battu, ainsi arriva-t-il au Roi Pinard, car il se promettoit la victoire sûre, mais tout fut autrement, comme vous le verrez ci-après.

CHAPITRE XXIX.

Comme le roi Pinard s'en alla en une profonde vallée où il trouva Gallien qui dormoit, & comme son cheval Marcepin l'éveilla en frappant du du pied quand il vit veuir le roi Pinard.

LE Roi Pinard prit congé de tous ses gens, puis marcha tant qu'il arriva en une profonde vallée en laquelle étoit Gallien qui reposoit, il avoit passé son bras dans la bride de son cheval. Quand Pinard l'apperçut, il le connut bien aux marques qu'on lui avoit désignées. Marcepin voyant son maître qui dormoit, & aussi connoissant (par le vouloir de Dieu) que Pinard étoit son adversaire, il frappa du pied droit un si grand coup que Gallien fut étonné, il regarda à côté de lui, & vit Pinard qui venoit droit à lui à toute bride, dont Gallien n'eut aucunement peur, quoiqu'il fut désarmé. Quand le Roi Pinard fut près de Gallien, il lui cria à haute voix: Chevalier, tu périras aujourd'hui de ma main; mais je ne te toucherai pas que tu ne sois armé en guerre. Je te remercie, dit Gallien; car je prierois tes dieux qu'ils te rendent la pareille, mais ils n'ont aucun pouvoir. Quand Pinard entendit ces paroles, il en fut courroucé. Gallien s'arma donc promptement, puis monta sur Marcepin. Pinard lui demanda s'il étoit de Gènes, & d'où il venoit. Gallien lui dit que non, & qu'il venoit du camp de Charlemagne pour venger la mort des douze Pairs de France. Quand Pinard l'entendit ainsi parler; il cria à haute voix; Chrétien, montre toi tel que tu est car aujourd'hui

je te rendrois au roi Marsille, vif ou mort. Gallien fut courroucé d'ouir telles paroles, & dit à Pinard : Payen, tu te pourrois bien tromper. Ils mirent leurs lances en l'arrêt, puis piquèrent des deux, & se donnèrent plusieurs coups, mais Pinard avoit la peau aussi dure que le fer de la lance de Gallien, car il lui donna plusieurs coups sans pouvoir la percer. Alors Pinard dit à Gallien, tu as un noble courage. Je te prie de rechef de me dire si tu est du sang du Duc Regnier le Hardi.

Quand Gallien entendit que le Roi Pinard vouloit savoir d'où il étoit, il lui dit : Payen, il n'est pas temps de parler de cela ; mais il faut voir qui aura la victoire. Pinard fut encore plus surpris du grand courage de Gallien ; ils se donnoient de grands coups de sabre, tellement que Pinard abattit l'Escarboucle du haume de Gallien. Quand Gallien sentit le coup il fut irrité, & de sa Flamberge donna un tel coup à Pinard sur l'épaule, qu'il lui coupa toute sa cuirasse ; mais il ne put entamer la chair. Gallien fut bien étonné de ce qu'il ne pouvoit faire sang au payen, & dit : O! Flamberge, ma bonne epée, d'où procède que vous ne pouvez entrer dans la chair de ce payen. Pinard, entendant ces paroles, lui dit : Français, tu pourras connoître tantôt ce que je suis ; pense & crois fermement que tu ne pourras pas faire sang, car quand tu frapperois sur moi de ton épée dix jours entiers, & que je fusse tout nud, tu ne me saurois faire aucun mal ; crois qu'hier je terrassai Roland de dessus son cheval ; puis j'allai jouter contre le comte Olivier, auquel je coupai la tête. Et si de plus, j'ai fait mourir de cette épée plus de cinq cens Chrétiens ; c'est pourquoi tu peux croire que c'est fait de toi.

CHAPITRE XXX.

Comme Gallien abattit Pinard par terre, & coupa la moitié du col de son cheval, & aussi comme Gallien tua Brufelle, & donne son cheval à Pinard.

QUand Gallien eut entendu les paroles du Roi Pinard, il lui dit : Payen, crois certainement qu'hier je trouvai un vaillant comme tu le fais, & si pourtant, je le mis à la raison ; toi qui croit me faire peur de ton langage, je te montrerai ce que je sais faire. Quand Pinard entendit ainsi parler Gallien, il lui dit, défends toi donc à cette heure, & te garde bien de moi. A cette parole ils vinrent l'un contre l'autre ; Pinard crut frapper Gallien sur le heaume ; mais il para le coup, après qu'il l'eut paré, il donna de sa Flamberge un tel coup à Pinard, qu'il le jetta par terre, & tomba la moitié du col de son cheval, quand Gallien le vit ainsi tomber, il lui dit : payen tu as vu ce que mon épée sait faire.

Quand Pinard entendit parler Gallien de la sorte, il lui dit, si je suis à terre sans cheval crois-tu m'avoir vaincu? ne sais-tu pas bien que ce matin quand je suis arrivé vers toi, que tu dormois, & que je t'eusse ôté la tête de dessus les épaules si j'eusse voulu? Tu dis vrai dit Gallien, aussi tu peux t'assurer que je ne te toucherai pas que tu ne sois monte à cheval comme moi. Au moment qu'ils parloient ensemble, Gallien regarda derrière lui, & apperçut un payen qu'on nommoit Bruffele, qui étoit neveu de Pinard; Bruffele étoit embusqué là auprès, afin que si Gallien eut pris Pinard, il fut venu, & l'eut secouru. Aussitôt que Gallien l'apperçut, il piqua son cheval Marcepin, & l'approcha, en disant: Payen, allons vitement les armes en main. Gallien & Bruffele mirent donc leurs lances en l'arrêt, puis piquèrent des éperons pour venir l'un contre l'autre, & se portèrent de grands coups; mais Gallien les frappa de si grande force, qu'il lui passa sa lance au trevers du corps, dont il tomba mort. Gallien prit le cheval de Bruffele, & le mena à Pinard, en lui disant tu m'as fait un plaisir & moi je t'en fais un autre en te donnant ce cheval. Alors Pinard lui dit; je ne te remercie pas, car le cheval est à mon neveu que tu viens de tuer; mais je fais vœu à mes dieux, qu'avant que je parte d'ici, je t'ôterai la tête de dessus les épaules. Gallien dit au payen, montre à ton tour ce que tu sais faire, & ne te vante point tant: ils recommencèrent leur bataille plus fort que devant. Gallien frappoit sur Pinard courageusement, & Pinard frappoit sur Gallien de telle façon qu'il lui abattit un sourcil de l'œil, dont le sang couloit fortement. Pinard qui avoit grande joie d'avoir fait un tel coup, dit à Gallien, que te semble-t-il de mon épée? tu n'as jamais trouvé un tel barbier; quand Gallien vit raillerie de Pinard, il pria notre Seigneur qu'il lui plut être à son secours. Après qu'il eut fait son Oraison, il reprit Flamberg son épée, & en donna de si grands coups à Pinard, qu'il emporta la manche de sa cuirasse, & coupa la boucle de dessus, de façon qu'il lui mit le bras nud; puis de rechef, il frappa sur la chair nue; mais l'épée rebondit, dont Gallien fut fort étonné, puis dit à Pinard: Ah! Payen, que maudit soit ton cuir tant il est dur, car je crois que le marbre ni le diamant ne l'est pas plus. Pinard & Gallien frappoient l'un sur l'autre de furieux coups; mais ils ne pouvoient rien se faire. Quand Pinard vit que Gallien approchoit, il vint à lui, & lui dit: si tu veux nous ferons une trêve pour jusqu'au jour, car tu vois que la nuit s'approche, de plus je suis si las, que je ne puis plus me soutenir, & demain nous reviendrons achever notre bataille, Gallien en fut content, car il étoit aussi fort fatigué; il lui dit, qu'il lui donnoit congé pour jusqu'au lendemain matin, mais, que pour lui, il se tiendroit là, & qu'il n'avoit ni faim ni soif; mais qu'il étoit bien fâché

pour son cheval qui n'avoit ni foin ni avoine. Pinard lui dit : Chrétien, si tu veux venir avec moi, je te jure foi & loyauté, que je tiendrai bien à l'honneur que tu vienne dans ma tente ; ton cheval aura du foin et de l'avoine en abondance, & je te promets que nul payen ne te fera aucun déplaisir. Après que Gallien eut entendu son discours, il lui dit : payen, me puis-je bien fier en toi ? Oui, dit Pinard, en foi de chevalier : Alors Gallien consentit d'aller avec lui ; il le mena en sa tente, & le régala toute la nuit fort honorablement, Gallien en fut très-content, car le payen lui tint sa parole.

CHAPITRE XXXI.

Comme Gallien vint le lendemain matim heurter à la pore du roi Pinard, en lui disant qu'il se levât, & qu'il étoit de compter avec son hôte; & comme en retournant au champ de bataille, il renconta quatre Turcs, dont il en tua trois.

LE Roi Pinard sur la foi du Roi, mena Gallien loger avec lui en sa tente; lorsqu'ils furent arrivés, les payens accouroient au-devant d'eux, croyant qu'il amenât Gallien prisonnier ; ils lui demandèrent comment il avoit pris ce Chrétien : à ces paroles, il répondit qu'il ne l'avoit point pris; car c'est le meilleur Chevalier que jamais porta armes Incontinent, Pinard ordonna qu'on traitât Gallien comme sa propre personne, & son cheval Marcepin comme les siens. Les palfreniers prirent aussitôt le cheval, & le pansèrent comme il leur avoit été ordonné. Ensuite Corsuble mena Gallien dans la tente de Pinard, puis se désarma pour prendre sa réfection, le souper fut très-promptement servi ; car Pinard se piquoit d'honneur de bien régaler Gallien, chacun prit sa réfection selon son appétit; après souper ils devisèrent leurs faits, ainsi que des assauts qu'ils avoient faits l'un contre l'autre en se combattant : le Roi Pinard fit apporter ses armes, & montra à Gallien comme il les lui avoit brisées. Quand Gallien les vit, il dit au Roi Pinard, je ne suis pas armurier, pour me faire voir vos armes, si je les ai gâtées, je ne peux pas les racommoder. Je te prie, fais moi bonne chère, seulement comme tu me l'as promis. Le Roi Pinard lui dit : Chevalier, ne vous fâchez point si je vous parle de mes armes; car naturellement la chose qui touche au cœnr ne se peut sitôt oublier. En outre, je suis surpris comment vous avez pu faire pour me briser mes armes qui sont si fortes, je n'ai jamais trouvé votre semblable : après plusieurs discours, le Roi Pinard commanda à son neveu Corsuble, qu'il allât faire préparer un lit magnifique pour Gallien, afin qu'il pût bien reposer. Cela étant fait, Pinard dit à

Gallien qu'il se pouvoit aller reposer quand il lui plairoit, ce qu'il accepta sur-le-champ. Corsuble conduisit Gallien dans ladite chambre, où il se coucha & dormit à son aise. Le lendemain matin Gallien se leva & appela Corsuble, il le pria humblement de lui aider à s'armer, & il le fit volontiers; comme il l'armoit, il le pria d'éprouver leur force ensemble, ce que Gallien lui octroya. Corsuble, lui dit-il, quand toi & moi éprouverons notre force ensemble; pour le plaisir que tu me fais je t'en rendrai un autre, car je te promets que si je t'atteins de mon épée Flamberge, je t'oterai la tête de dessus les épaules; à qui Corsuble répondit, on verra qui aura la victoire. Gallien fit amener son cheval, & monta dessus, il prit sa lance en main, puis alla heurter deux ou trois coups à la porte de Pinard, & lui dit: levez-vous, c'est trop dormir, allons achever notre bataille. Aussi-tôt Pinard se leva, & fit préparer ses armes: Gallien se mit toujours en chemin, étant arrivé près d'un bois, il trouva quatre Turcs, messagers du Roi Marsille; Gallien prit sa lance, & leur passa au travers le corps, à l'exception du quatrième qui prit la fuite, & alla vers Pinard lui dire: Sire, nous étions quatre messagers qui vous apportoient des lettres du Roi Marsille, mais un Chrétien en a tué trois, & moi je me suis échappé du mieux qu'il m'a été possible. Quand Pinard l'entendit, il dit, c'est le Chevalier qui a couché ici, qui est le plus vaillant du monde. Il se fit armer promptement pour l'aller trouver. Quand Gallien le vit, il lui dit: vous avez long-temps pris votre repos, ceux qui ont envie de faire une grande journée, ne doivent pas tant dormir. Pinard dit, j'étois si las de la bataille que nous fîmes hier, que je ne pouvois m'éveiller, j'ai encore les yeux tout endormis. Gallien lui dit, allons, payen, il nous faut recommencer, peu m'importe si vous êtes endormi, car je vous éveillerai bien. Le Roi Pinard entendant cela se mit en champ de bataille, & incontinent mirent leurs lances devant eux, puis piquèrent leurs chevaux l'un contre l'autre, & se rencontrèrent de telle façon, que les fers & les fusts de leurs lances, sautèrent en l'air; après cela ils prirent leurs épées, & s'en donnèrent de rudes coups, mais ils ne se purent rien faire. Gallien ayant volonté de mettre fin à la bataille, leva son épée Flamberge, de telle façon, & en donna au Roi Pinard un tel coup dessus son haume, que la coiffe ni le cercle ne servirent de rien, car il le mit en pièces, & le coup glissa sur l'épaule droite, qui la lui mit à découvert. Quand Gallien eut fait ce coup, il crut avoir mis fin à la bataille; mais il fut étonné lorsqu'il vit qu'il ne l'avoit point blessé, il leva de rechef son épée, & le frappa sur les bras nuds, mais l'épée n'entroit point & rebroussoit: Quand Gallien vit que son épée, ne pouvoit entammer la chair du Roi Pinard, il fut encore plus surpris que devant, car il ne sa-

voit pas que ledit Roi avoit oint son corps d'un onguent qui le rendoit invulnérable; mais il s'étonnoit grandement d'où procédoit qu'il ne pouvoit faire sang au payen, & qu'il mettoit en pièce sa cuirasse qui étoit de fer. Ainsi comme le Roi Pinard combattoit, il y avoit trente payens qui s'étoient embusqués au plus près de l'endroit de la bataille, lesquels, quand ils virent que Gallien avoit fait ce coup, commencèrent à courir sur lui pour le mettre à mort; mais Gallien les voyant venir, dit au Roi Pinard: Comment, payen, veux-tu ainsi user de trahison contre moi? est-ce la foi que tu m'as promise? j'avois confiance en ta promesse, mais je vois bien maintenant que tu es un fourbe; car tu as fait venir ici ces payens pour me vaincre & dommager mon corps, cela ne procéde pas d'un noble courage, mais d'un lâche; j'ai cru à ta parole, & je ne t'ai pas cru capable de me trahir de la manière; mais pour cela je ne me déconforte point, je promets que quand je t'aurai vaincu, que si je les rencontre, je les payerai de telle façon, que jamais ils ne s'embusqueront pour faire trahison; quand Pinard entendit Gallien, & qu'il vit les trente payens, il les fit retourner d'où ils étoient venus, car il se croyoit assez fort pour le vaincre lui seul.

CHAPITRE XXXII.

Comme Gallien combattoit le Roi Pinard avec un gros bâton, dont il l'abattit par terre lui & son cheval, puis le jetta dans la rivierre.

GAllien & le Roi Pinard recommençèrent leur bataille plus fort que devant, & le Roi Pinard frappa Gallien si rudement dessus son heaume, qu'il lui en emporta une grande partie; quand Gallien sentit le coup, il en fut fort courroucé, il appointa Flamberge droit à la gorge du Roi Pinard, car elle étoit toute nue: mais il ne put le blesser aucunement, dont il fut fort étonné. Il leva les yeux au ciel, & dit: Jésus! fils du Dieu vivant, consolateur de ceux qui vous prient de tout leur cœur, je vous supplie par votre bénite passion, laquelle vous avez voulu souffrir pour nous en l'arbre de la Croix, pour nous racheter des peines de l'enfer, qu'il vous plaise me faire connoître comme je pourrai vaincre ce payen. Après qu'il eut sa prière, ils se mirent de rechef en bataille; mais telle chose que Gallien fit, il ne le put blesser ni endommager. Le Roi Pinard vit le courage de Gallien, & lui dit Chrétien; pense-tu à cause que j'ai la chair nue que tu me pourras blesser? Tu te trompe, & tu peux connoître qu'aujourd'hui je te ferai comme j'ai fait au comte Olivier, auquel j'ai passé mon épée au travers du corps; Gallien l'entendant parler de la manière, se mit dans une grande fureur contre lui, & par le vouloir de Dieu, il s'imagina que puisqu'il ne pouvoit blesser Pinard, avec

avec son épée, qu'il lui falloit prendre un gros bâton pour combattre contre lui. Il demanda permission au Roi Pinard de descendre de dessus son cheval, faisant feinte que les sangles étoient détachées, ce que Pinard lui accorda; aussitôt que Gallien eut mit pied à terre, il ôta ses éperons, puis déceignit son épée, & la pendit à l'arçon de la selle; dans le moment il apperçut dans un buisson, un gros bâton de nefflier, il le coupa & fut droit au Roi Pinard, lequel croyoit que Gallien vouloit se rendre à lui, mais c'étoit bien le contraire; car Gallien vint au Roi Pinard, & lui dit: Allons, payen, je veux essayer ce bâton sur ton corps, il faut finir ta vie par quelque endroit; incontinent le Roi Pinard qui étoit à cheval, vint à toute bride sur Gallien, il leva son épée croyant l'en frapper, mais Gallien leva son bâton, & en donna un tel coup au Roi Pinard dessus le poignet, qu'il lui fit tomber son épée, puis il lui en donna un autre coup sur la tête, dont il le jetta par terre, puis se jetta sur lui, & lui donna tant de coups de bâton, que le sang lui sortoit de toutes parts. Après que Gallien l'eut battu de cette façon, & qu'il ne remuoit plus ni pieds ni jambes, il le prit par les cheveux & le traîna dans la riviere qui étoit proche de là.

CHAPITRE XXXIII.

Comme après que Gallien eut vaincu le roi Pinard, & qu'il l'eut jetté dans la riviére, il vint à lui trente payens qui s'étoient embusqués pour venger la mort du roi Pinard.

APrès que Gallien eut vaincu le roi Pinard, & qu'il l'eut jetté dans la riviére, il vint à lui trente payens qui s'étoient embusqués dans un bois, croyant venger la mort dudit Pinard. Quand Gallien les apperçut, il monta aussitôt dessus son cheval, il n'y fut pas plutôt monté, qu'il fut environné de tous côtés de ces trente payens qui l'attaquèrent rudement; mais Gallien se défendoit avec un merveilleux courage, car de son bâton il jettoit par terre tout ce qu'il pouvoit attraper. Comme il se combattoit vaillamment avec son bâton, il y en eut un qui le coupa en deux, ce qui chagrina fort Gallien, car il pensoit que ces maudits payens eussent la chair aussi dure que celle de Pinard; mais comme il n'avoit plus de bâton pour combattre ses ennemis, il tira Flamberge son épée, & en donna de si grands coups à un des payens, qu'il le tua. Quand Gallien vit qu'ils n'avoient pas la peau dure, il fut bien joyeux, il prit courage, & se mit si avant dans la bataille contre lesdits payens, qu'il les tailla tous en pièces. De rechef, il en sortit dix autres du bois, lesquels se vinrent incontinent jetter de tous côtés sur Gallien; il sembloit verita-

blement qu'ils le vouloient confondre; mais quand il les vit, il se prit à dire : je vois bien maintenant qu'aujourd'hui sera la fin de ma vie; je ne verrai jamais Constantinople, ni ma mère, ce qui m'afflige beaucoup. Hélas! mon père Olivier, & vous mon oncle Roland, je m'étois mis en campagne, suivant l'ordre de ma mère, pour vous chercher & avoir de vos nouvelles; mais je vois bien qu'il me faut mourir sans avoir cette consolation, si le noble empereur Charlemagne ne me donne un prompt secours; car autrement c'est fait de moi. Et nonobstant tous les regrets, il se défendoit fort vaillament, car le courage lui venoit quand il pensoit à toutes ces choses.

CHAPITRE XXXXIV.

Comme Roland, Olivier, l'Archevêque Turpin, Richard, Salomon & Béranger se mirent derrière une roche pour se sauver, & comme ils vinrent au secours de Gallien.

APrès que le Roi Marsille eut dé ait les douze Pairs, dont il n'en restoit plus que six, lesquels il croyoit morts; incontinent il fit sonner ses cors & buccines, & fit lever les tentes & pavillons, puis se mit en marche pour s'en retourner. Le noble Roland, Olivier, l'Archevêque Turpin, Richard, Salomon & Béranger se cachèrent derrière une grosse roche pour panser les plaies de ceux qui avoient été blessés. Pensez le chagrin où ils étoient alors. Comme ils étoient après à se foulager, ils entendirent la voix de Gallien qui les regrettoit, & ainsi, comme ils regardoient de côté & d'autre, ils apperçurent Gallien qui étoit environné de toutes parts de Turcs & de payens, lesquels lui lançoient des darts & de grands coups d'épieux pointus. Quand Olivier apperçut l'outrage que l'on faisoit à Gallien, l'amour naturel le contraignit de lui donner du secours, & dit : Ah! Roland, mon cher ami, n'entendez-vous pas les regrets que fait ce jeune chevalier, lequel se combat contre les Turcs? ne voyez-vous pas le courage qu'il a? car s'il vouloit s'enfuir tous ces payens ne seroient pas capables de le retenir; certes ce nous seroit une grande honte, si nous le laissions mourir ainsi sans lui donner secours, je vous promets que je suis délibéré de lui aller aider, je crois que vous me seconderez. Quand Roland entendit le grand courage d'Olivier, tout blessé qu'il étoit en plusieurs parties du corps, il lui dit : Hélas! mon très-cher & loyal ami, comment vous est-il possible de porter vos armes, puisque votre noble corps est si navré de toutes parts? Olivier lui dit : Je vous prie de me laisser aller, j'ai confiance en Dieu, & j'espère encore lui donner secours. Et tous les autres Pairs, à son imitation, en

dirent autant. Roland les arma le mieux qu'il put, puis leur aida à monter à cheval, & chacun prit son épée; le noble Roland monta sur Valentin son bon cheval, puis tira Durandal son épée, & se mit le premier en chemin & les autres le suivirent. Quand Gallien les apperçut, & qu'il vit les Croix rouge briller; son cœur fut joyeux: il commença par dire: Ô! Jésus-Christ, Rédempteur de tout le monde, aujourd'hui je ne compte rien sur ma vie; mais faites que je puisse voir auparavant de mourir, le Duc Roland & mon Père Olivier, de qui j'ai tant ouï parler. Enfin disant ces paroles ou semblables il frappoit toujours sur les payens. Roland donna au premier qu'il rencontra, un tel coup qu'il le fendit en deux, au second il lui abatit le bras droit, & au troisième, il lui ôta la tête de dessus les épaules. Le comte Olivier faisoit de son côté un pareil carnage. Des trente payens qui avoient attaqués Gallien, il s'en sauva très-peu, & de ceux qui restèrent il y en eut un qui assura Roland que c'étoit le traitre Ganelon qui les avoient vendus au roi Marsille, moyennant de grands trésors, puis quand le payen eut dit cela, il se sauva à toute bride pour aller annoncer au Roi Marsille, que Roland & Olivier étoient encore en vie, & que le Roi Pinard avoit été tué par un jeune chevalier nommé Gallien.

CHAPITRE XXXV.

Comme les nouvelles furent apportées au roi Marsille que Roland & Olivier étoient encore en vie, & comme le roi Marsille envoya trente mille Turcs pour les combattre.

QUand le Roi Marsille entendit les nouvelles que Roland & Olivier étoient encore existans, il fut bien étonné, & commença à dire en cette manière: Et comment! je croyois qu'ils fussent morts depuis hier; incontinent, il fit monter à cheval trente mille payens, lesquels vinrent promptement à Roncevaux où étoient les six Pairs de France, ils se mirent en champ de bataille les uns contre les autres. Le noble Roland & le comte Olivier faisoient un tel carnage, que c'étoit merveilles de les voir, & aussi le jeune Chevalier Gallien faisoit de grands exploits, les payens fuyoient tous devant lui; dans ce sanglant combat, il y resta plus de deux mille Turcs sur la place. Un maudit payen qui étoit là, voyant la bravoure que faisoient les six pairs contre les Turcs, jetta son épieu de toute sa force, dont il blessa beaucoup Olivier; quand il se sentit blessé, il courut sur lui avec Haute-Claire son épée, & en frappa rudement ce payen, mais il ne put l'endommager, car son épée rebroussoit contre la peau de ce barbare. Quand il vit que son épée n'avoit point

de puissance ; il commença à dire : O rédempteur de tout le monde, ayez pitié du reste de la noblesse chrétienne, protégez nous, s'il vous plaît, dans ce péril, contre les ennemis de votre saint nom. O Haute-Claire, mon épée, j'ai vu que quand vous aviez mille payens devant vous à combattre, que c'étoit peu de chose pour vous, & maintenant vous ne pouvez avoir victoire d'un seul. Olivier voyant qu'il étoit blessé, fut s'appuyer contre une roche qui étoit près de lui. Le payen qui l'avoit ainsi blessé, le voyant dans la défaillance, fut droit à lui, pour lui couper la tête, afin de la porter au Roi Marsille ; mais Gallien voyant l'audace de ce Turc, lui cria : demeure-là, maudit payen, laisse ce généreux chrétien, car tu le vas frapper lorsque tu vois bien qu'il n'a plus ni force ni vertu, mais viens plutôt à moi, & nous combattrons ensemble. Quand le payen l'entendit, il fut droit à lui, & s'entreprirent l'un & l'autre ; mais Gallien donna un tel coup au payen, qu'il lui fendit la tête. Quand Olivier vit que Gallien avoit vengé ce que lui avoit fait ledit payen, il en fut joyeux, & dit : O mon Dieu ! faites-moi la grace de connoître ce généreux chevalier ; car il semble que l'épée qu'il porte est celle du Roi Hugon, dont je manquai d'avoir la tête tranchée à l'occasion de la belle Jaqueline, à qui j'avois promis foi & loyauté de mariage.

En disant ces paroles, il arriva un espion payen qui venoit d'épier l'armée de Charlemagne, qui s'approchoit de Roncevaux, il cria à haute voix : Seigneurs payens, je viens de la découverte où j'ai apperçu l'armee de Charlemagne, qui vient en grande diligence ; elle n'est pas à plus d'une lieue d'ici ; il y a bien cent mille combattans : croyez-moi, fuyez promptement à l'armée de Marsille. Quand ils entendirent ces nouvelles, ils prirent aussitôt la fuite, car ils ne jugèrent pas à propos d'attendre l'arrivée de Charlemagne. Roland & Gallien leur firent la conduite à grands coups de sabre, jusqu'au camp du Roi Marsille. Etant de retour, Olivier admiroit la générosité du jeune chevalier, & il prit de-là occasion de lui dire : je vous prie, dites-moi, qui vous a donné cette bonne épée, car certes vous en faites bon usage : Gallien lui fit un récit comme le Roi Hugon lui avoit donnée, & comme il étoit fils du comte Olivier, qui l'avoit engendré à Constantinople avec la fille du Roi Hugon, nommée Jacqueline, & qu'il s'étoit mis en campagne pour le chercher ; que sa mère Jacqueline & lui avoient soufferts plusieurs mauvais traitemens de leurs parens, que peu de tems après sa naissance on lui avoit donné le nom de Gallien.

Quand Olivier eut entendu tout ce récit, il connut aisément que ledit Gallien étoit son fils, incontinent les larmes lui sortirent des yeux, & aussitôt il se jetta au cou de Gallien, lui disant : O mon cher enfant !

plein de noblesse & de courage en tous faits ; je crois fermement que je suis ton père, le comte Olivier, qui au retour de Jérusalem passai à Constantinople avec Charlemagne ; là, je fis connoissance avec Jacqueline, elle me donna son amour pour la promesse que je lui fis de l'épouser, & voilà comme je vous ai engendré ; vous pouvez être sûr de ce que je vous dis ; en disant celà, il pleuroit amèrement, en songeant au passé ; de plus, il ne pouvoit presque plus se soutenir, car il perdoit son sang de tous côtés ; Gallien le descendit de dessus son cheval le plus doucement qu'il put, & le coucha à terre, puis dit : ô mort ! épargne mon père Olivier. Hélas ! que dira ma mère, quand elle saura la mort d'une personne pour qui elle a toujours eu une grande amitié. O Charlemagne ! fleur de la chevalerie, que tu auras le cœur marri quand tu apprendras la mort d'un si vaillant chevalier ; en disant cela, il regarda Olivier à qui les larmes sortoient des yeux comme des fontaines ; il n'y eût cœur qui n'en eût été touché.

CHAPITRE XXXVI.

Comme le comte Olivier reconnut Gallien son fils, & comme il appela son cher ami Roland, pour lui dire que le jeune chevalier Gallien étoit son fils, ensuite de quoi il rendit l'ame à notre Seigneur Jésus-Christ.

VOUS pouvez croire la joie qu'eut Olivier de la connoissance de Gallien son fils, & comme Olivier étoit couché entre les bras de son fils, il appela son ami Roland, lui dit : je sens bien que ma fin est proche, mais je dois bien louer Votre-Seigneur, des bonnes nouvelles qu'il m'a envoyées. Croyez, mon cher ami, dit-il, que ce jeune chevalier que vous voyez est mon fils, & par conséquent votre neveu ; je l'ai engendré avec la belle Jacqueline, fille du Roi Hugon de Constantinople, dans le tems que nous revenions de Jérusalem avec notre bon Empereur Charlemagne, & le lendemain que nons boulversames la grande salle du du Roi Hugon, je vous le recommande, car dans peu de tems je rendrai l'esprit. Quand Roland entendit ainsi parler Olivier, le cœur lui soupira tendrement, & en pleurant, il embrassa Gallien qui avoit les larmes aux yeux, puis il prit un anneau qu'il avoit au doigt, & le donna à Roland, disant : je vous salue de la part de Bellande, qui m'a chargé de vous donner cet anneau. Quand Roland entendit des nouvelles de sa chère amie, le cœur lui tressaillit de joie, & il dit à Olivier : j'ai le bonheur d'apprendre par votre fils des nouvelles de ma chère Bellande.

Peu de tems après Olivier jetta un grand soupir, disant : Dieu tout puissant, faites-moi miséricorde, & ayez pitié de ma pauvre ame. Après que le comte Olivier eut achevé son oraison, il leva les yeux au ciel, mit ses bras en croix, puis rendit l'esprit à Notre-Seigneur; Roland qui étoit là, voyant mourir son cher ami, commença à pleurer amèrement celui qui avoit été le fléau des infidèles & le zélé protecteur de la religion catholique. Gallien étoit encore dans une plus grande tristesse; il embrassoit son père & fondoit en larmes, disant ainsi : O cruelle mort! pourquoi m'as-tu sitôt enlevé mon père? lui qui étoit le réconfort des chrétiens & l'aumônier des pauvres; hélas! que dira ma mère quand elle saura sa mort : certes, elle mourra aussi de déplaisir. Et comme le jeune Chevalier étoit dans ses cuisans regrets sur la mort d'Olivier son père, l'archevêque Turpin arriva, qui avoit la moitié de la tête emportée, il dit à Roland : mon doux ami, venez-moi aider, s'il vous plaît. Roland & Gallien le voyant dans ce triste équipage, coururent aussitôt à lui & le descendirent de dessus son cheval, puis le désarmèrent le plus doucement qu'ils purent; quand ils lui ôtèrent son casque de la tête, incontinent le sang & la cervelle tombèrent à terre, du coup qu'il avoit reçu. Ils le couchèrent auprès d'Olivier; quand il fut là, il dit : Seigneur, il nous faut prendre en patience ce fâcheux contre-tems, car je suis sûr & certain que le Seigneur nous donnera récompense. Alors connoissant qu'il étoit prêt de mourir, il fit sa prière à Notre-Seigneur, en disant : O! père éternel, qui êtes dans le ciel, ayez pitié des douze Pairs de France, lesquels ont toujours voulu exalter la sainte foi catholique. En disant ces paroles, il trépassa. Quand Roland vit le bon archevêque Turpin mort, il se mit à pleurer en disant : Ah! noble Charlemagne, que tu perds aujourd'hui un noble chevalier; certes, c'étoit le diamant sacerdotal, le miroir pastoral, le soleil ecclésiastique, & le véritable défenseur de la religion catholique.

CHAPITRE XXXVII.

Comme Roland & Gallien firent mettre plusieurs Turcs à mort.

GAllien se retira à l'écart vers une roche où il vit six payens qui les épioient, il le vint aussitôt dire à Roland. Ils montèrent à cheval dans le moment & coururent sur les payens; Gallien alloit au-devant & Roland ensuite. le premier payen qu'il rencontra il le tua; il poursuivit le second & lui en fit la même chose. Roland frappoit de Durandal son épée de telle force que tout ce qu'il atteignoit, il le mettoit à mort; de six payens il n'en échappa qu'un qui prit la fuite, & Gallien le poursuivoit si rapidement qu'il sembloit la foudre. Le payen ne se retournoit

aucunement. Quand Gallien vit qu'il fuyoit toujours, il frappa sur lui si fort que Flamberge, son épée se rompit en deux; quand il la vit ainsi rompue, il en fut si fort chagrin, & dit : un malheur ne vient jamais seul. Dans le moment il regarda par terre & y apperçut une belle lance ; il descendit de dessus Marcepin pour l'aller prendre, puis il remonta vîte à cheval, courrut après le payen, l'en frappa d'un tel coup qu'il le tua. Après avoir fait ce coup, Gallien regarda derrière lui, croyant que Roland le suivoit, mais il ne le vit point, il commença à blâmer Roland, & dit ainsi : mon oncle, ce n'est pas là la foi que vous avez promise à mon père, mais Gallien avoit tort de lui faire ce reproche, car son cheval étoit tué sous lui, & aussi voyant que des douze pairs de France, il n'y avoit plus que lui, il tomba dans une si grande foiblesse, qu'à peine il pouvoit se soutenir; Roland prit Durandal en main, & en la regardant, il pleuroit, disant : O¡ Durandal, ma bonne épée, hélas ! il faut qu'aujourd'hui vous soyez séparée de moi : O! réparatrice de la sainte foi catholique : Oh! ennemie mortelle des infidelles, je prie le rédempteur Jésus, que nul ne te puisse posséder; s'il n'a intention d'augmenter la foi.

CHAPITRE XXXVIII.

Comme Roland étant ainsi dans la défaillance, voulut rompre son épee contre une roche; mais il fendit ladite roche, & comme Gallien tua le payen.

APrès que le noble Roland eut fait plusieurs regrets à son épée, il vit une roche auprès de lui, & croyant rompre son épée, il en frappa contre ladite roche trois coups, mais au dernier coup qu'il donna, il fendit la roche en deux. Quand il vit qu'il n'avoit point endommagé son épée, & qu'il ne pouvoit la casser, il eut grand déplaisir, car il appréhendoit qu'elle ne tombât entre les mains des payens , il la jetta dans la rivière, puis fit sa prière au Seigneur. Gallien poursuivit le payen jusqu'à ce qu'il l'eût mis à mort ; il retourna au lieu où étoit Roland, & trouva que son cheval étoit mort sous lui. Quand Gallien vit que Roland étoit si mal fortuné, il en eut grand chagrin, & dit à Roland : la fortune nous est bien contraire aujourd'hui, puisque vous avez perdu le meilleur cheval qu fut sur terre, & rompu votre épée, mais il nous faut prendre patience. Et ainsi que Gallien parloit à Roland, incontinent le noble duc changea de couleur & étoit à deux doigts de la mort ; quand Gallien vit que Roland approchoit de sa fin, il le pria de lui donner Durandal son épée ; Roland lui dit : vous avez trop tardé à parler, car je l'ai jettée dans ce ruisseau qne vous voyez, & aussitôt Gallien descendit de dessus son cheval, & entra dans le ruisseau pour chercher l'éqée, mais il ne la trouva point, car ce ruisseau étoit si

rempli du sang des morts qui etoient là ; que l'aspect en étoit effrayant. Gallien sortit du ruisseau, & retourna vers Roland, lequel étoit couché à terre, priant Notre-Seigneur de lui donner une heureuse fin, & après sa mort son saint paradis ; de plus il dit : Oh ! Seigneur, je vous prie de protéger mon oncle Charlemagne & Gallien, afin qu'ils puissent venger la mort des Barons de France. Hélas ! mon Dieu, vous savez que je ne meurs que par les coups que j'ai reçus, mais que je meurs dans la foi chrétienne, où il vous a plu que je naisse ; ayez pitié, mon Dieu de tous ceux qui sont morts pour la même cause. Incontinent que le noble Roland eut achevé son oraison, il fit le signe de la croix, joignant les mains vers le ciel, & rendit l'esprit à Notre-Seigneur. Quand Gallien vit Roland mort, il fut dans une grande tristesse ; il prit le corps & le fut mettre au milieu d'Olivier & & de l'archevêque Turpin, lesquels étoient étendus sur la terre contre une roche. Quand Gallien vit qu'il étoit demeuré tout seul, & qu'il n'avoit point d'armes pour se défendre, il alla au côté de son père, prit son épee, puis dit : O bonne épée, ennemie mortelle des payens, je te prie qu'avant que je meurs, tu m'aide à venger la mort de mon père & des nobles pairs de France ; puis il la mit à son côte, ensuite il prit l'écu de son père & le mit devant lui. Quand il fut ainsi équipé, il garda les morts toute la nuit à Roncevaux, afin que les bêtes sauvages ne les prissent ; & quand il fut pour regarder, il apperçut les chevaux des trépassés qui traînoient les rênes de leurs brides, il les leur alla ôter, afin qu'ils pussent pâturer l'herbe pour leur nourriture.

CHAPITRE XXXIX.

Comme Gallien tua un payen qui venoit chercher l'épée de Roland, & comment il vainquit le Griffon.

ENviron la mi-nuit, Gallien fut accablé de sommeil à cause du travail qu'il avoit fait, il se coucha auprès de son père & s'endormit ; aussitôt qu'il fut endormi, il vint un payen au lieu où étoient couchés Roland, Olivier, l'archevêque Turpin & Gallien, cherchoient leurs épees ; il vint à Roland & le tournoit & le retournoit, croyant trouver Durandal son épée, il n'avoit garde de la trouver, car il l'avoit jettée dans un ruisseau, comme il est dit ci-devant. Quand le payen vit qu'il ne la trouvoit point, cela lui fit de la peine. Dans ce moment Gallien s'éveilla & lui dit : que fais-tu là ? Le payen lui dit : je cherche l'épée de Roland pour la porter au Roi Marsille, car il m'a promis de me donner la terre d'Oger-le-Danois si je la lui porte, & la nièce du Roi Pinanrd. Quand il

il entendit ainsi parler le Payen, il commença à rire de sa folie, & lui dit : va, Durandale est perdue; mais tu lui porteras celle d'Ollivier, qui vaut son pesant d'or ; Gallien mit promptement la main à Haute-Claire, & en donna un tel coup au Payen sur la tête, qu'il lui fendit jusqu'aux dents, puis il dit en se moquant de lui : aujourd'hui tu m'aideras à garder mes parens. Gallien jura, que toute la nuit il ne dormiroit, du grand déplaisir qu'il avoit de ce que le Payen cherchoit Durandale; il regarda de ce côté, & vit un arbre qui étoit près de lui, il s'en alla appuyer contre, il regarda de côté & d'autre, aussi-tôt il vit venir un grand griffon qui se disposoit pour emporter le corps du noble Baron à ses petits griffons; mais Gallien voyant cela, commença par l'injurier, lui disant : ô maudit animal! pourquoi n'as-tu pas pris ta réfection aux corps de ces malheureux Payens, plutôt que de la venir prendre sur les corps de ces nobles François qui sont Chrétiens? Il reprenoit le griffon comme s'il eût eu de l'entendement humain; il lui donna un tel coup qu'il lui abattit la tête; puis, il lui en porta un second dont il lui coupa une patte. Quand il eut vaincu le griffon, il passa le tems jusqu'au jour à le regarder.

CHAPITRE XI.

Comme Charlemagne arriva à Roncevaux, croyant donner secours aux douze Pairs, & comme il les trouva morts, dont il manqua mourir de chagrin, & fit à ce sujet plusieurs lamentations.

LOrsque le roi Charlemagne eût ouï les nouvelles que Godefroy de Bouillon lui apportoit, il fit mettre ses gens en marche, afin de secourir les Pairs qui étoient en danger; mais lorsqu'il arriva à Roncevaux, il fut bien étonné quand il apperçut tant de morts de côté & d'autre, il manqua de s'évanouir, & dit : hélas! qui me pourra dire des nouvelles de mon neveu Roland & des autres Pairs de France? mais je crois qu'ils sont tous morts. Incontinent les barons, gentilshommes & autres gens de la suite reconnurent de leurs parens qu'ils trouvèrent morts, dont ils pleuroient amèrement; il n'y a langue humaine qui puisse raconter leurs regrets. Ainsi que Charlemagne crioit à haute voix : Roland, où êtes-vous? Gallien qui étoit à quelques distances de là, entendit le bruit qu'il faisoit, il crut que c'étoit les Payens qui venoient, & cherchoient les Pairs de France, & qu'ils vouloient emmener les corps en leurs pays. Aussi-tôt il monta sur Marcepin, & pendit à son cou l'écu de son père, lequel étoit pesant; puis, il prit un pieu, & incontinent alla droit où il entendoit le bruit; mais quand il vit la croix flamboyer, il reconnut que

c'étoit les François, il fut droit à eux, vint au lieu où étoit Charlemagne, qui reçut avec plaisir le salut de Gallien, étant passionné de savoir des nouvelles de son neveu Roland, d'Olivier & des douze autres Pairs. A cette demande, Gallien répondit : Noble Empereur, ne vous affligez point, mais mais prenez en gré cette mauvaise aventure ; car je vous dirai que Roland est mort, ainsi que mon père Olivier, & de tous les François, il n'est demeuré que moi seul. Quand Charlemagne entendit que son neveu Roland, Olivier & tous les Pairs de France étoient morts, il commença à faire des cris & lamentations si pitoyables, qu'il n'est pas possible de les pouvoir exprimer. Il rompit son harnois, il se tiroit les cheveux, du grand deuil qu'il avoit en son cœur, personne ne le pouvoit consoler, & de la grande douleur qu'il avoit il se pâma plusieurs fois. Après que le noble Charlemagne fut revenu de sa pamoison, il fit appeler Gallien, & lui dit : Chevalier, je te supplie au nom du Sauveur & Rédempteur Jésus-Christ, que si tu sais le lieu où est le corps de mon neveu Roland, Od livier & des autres Pairs, que tu me les montre, afin que je fasse sépulturer leurs nobles corps comme il leur appartient. Gallien lui dit, qu'il le feroit très-volontiers, & qu'il savoit bien où ils étoient. Incontinent il le mena où étoit l'avant-garde auprès d'une roche, & là, étoient les nobles corps couchés les uns auprès des autres. Or, pensez quels pleurs & gémissemens furent faits, & principalement de Charlemagne, quand il vit son neveu étendu mort sur l'herbe, ayant les bras en croix ; figurez-vous quel douleur son cœur enduroit, vu & considérant qu'il voit son propre sang répandu en la personne de son neveu, & aussi qu'il connoissoit que toute la fleur de la noblesse de France étoit perdue, étant en cette douleur & tristesse, il commença par crier à haute voix, disant piteusement : Oh! fleur de la chevalerie, le plus noble des nobles, le plus beau & le plus hardi de tous les vivans! Toi, qui étoit le protecteur de la chrétienté! Toi, qui étoit l'ennemi mortel des infidelles! Enfin, toi qui étoit le refuge des pauvres. Hélas! es-tu mort! quel déplaisir t'avoit fait ce noble corps qui aimoit tant l'accroissement de la foi chrétienne? En disant ces paroles ou d'autres semblables, il fut embrasser son neveu Roland.

CHAPITRE XLI.

Après que Charlemagne eut fait plusieurs lamentations sur la mort de Roland son neveu, le traître Ganélon s'approcha & vint embrasser le noble Roland, faisant feinte d'être fâché de sa mort, afin que sa trahison ne parût point.

SI-tôt que Gallien eut montré à Charlemagne, Roland & les autres Pairs de France, le traître Ganelon se jetta sur le corps de Roland pour l'embrasser, faisant feinte d'être fâché de sa mort; mais il ne le faisoit qu'afin qu'on ne s'apperçut de sa trahison; il affecta plusieurs regrets, & lamentations en apparence, disoit: O maudits Mécreans! que vous avoit fait mon loyal ami Roland, qui étoit si bien-faisant à tout le monde, hélas! si j'eusse sû cette mauvaise fortune, je me serois fait mettre en mille pièces pour le garantir de la mort; hélas! j'ai perdu le meilleur ami que j'eusse en ce monde, & disant ces paroles, il faisoit semblant de déchirer ses habits; mais le traître disoit en son cœur: Plût à Dieu, que les Payens t'eussent écorché tout vif, puis après pendu comme un larron. Charlemagne pensoit à le voir, qu'il en étoit véritablement fâché. Tous les princes & barons étoient étonnés des regrets que faisoit le traître Ganelon. Gallien voyant sa dissimulation, commença à dire à haute voix: Sire Empereur, qu'attendez-vous tant? que ne faites-vous mourir ce traître? ne connoissez-vous pas que tout ce qu'il fait, ce n'est que par grimaces? croyez qu'il a vendu les douze Pairs au roi Marsille, & qu'il en reçu de grands trésors. Je vous conjure que si vous n'en faites justice, moi-même je lui ôterai la tête de dessus les épaules. Quand Charlemagne entendit ainsi parler Gallien, il fit prendre le traître Ganelon; mais il ne voulut pas le faire mourir sur l'heure, & dit qu'il le feroit punir selon son crime, il le fit mettre en garde, mais nonobstant il trouva moyen & façon d'échapper; car il avoit fait ferrer son cheval le devant derrière, & par cette ruse il évita la mort; mais par la suite il fit une pauvre fin, comme il en sera parlé ci-après. Charlemagne regrettoit toujours son neveu & les autres barons; & principalement Gallien, qui pleuroit amèrement la mort de son père Olivier. Charlemagne lui dit: Très-cher Chevalier, je vous prie de laisser votre deuil; car vos pleurs ni les miennes ne recouvrerons notre perte; mais s'il plaît à Dieu, je ferai faire un monastère de S. Marcel, auquel je fonderai cent moines, lesquels prieront Dieu tous les jours pour leurs ames, & les y ferai tous enterrer honorablement, ainsi qu'il convient à leur rang. Il fit prendre les corps des barons, & les fit embaumer, ensuite on fit leurs obsèques comme il est de coutume en pareil cas.

Incontient que Charlemagne eut fait enterrer les corps des douze Pairs, il se mit en chemin pour retourner en France; il appela Gallien & lui dit : Chevalier, si vous voulez venir avec moi en France, je vous donnerai des terres, & vous ferai principal gouverneur de tout mon royaume. A cette proposition Gallien répondit respectueusement, en disant : Sire, Empereur, Dieu vous rende le bien que vous me présentez. Je vous prie de m'excuser, car j'ai fait vœu à Dieu que jamais je ne cesserai de poursuivre les Payens jusqu'à ce que j'aye vengé la mort de mon père, & qu'à Belligant je n'aye tranché la tête, & mis le roi Marsille aux abois. Pour ce sujet, je vous prie, faites-moi donner tant de gens, afin que je puisse passer en Espagne. Incontinent qu'il eut prononcé ces paroles, vinrent Hernaud de Bellande, Girard de Vienne, qui lui présentèrent chacun trois mille hommes, en lui disant : nous vous faisons serment que jamais nous ne vous délaisserons : Gallien les remercia grandement. Charlemagne faisoit toujours de grands pleurs & gémissemens pour son neveu Roland & pour tous les autres Pairs. Gallien lui dit : Sire, il me semble qu'un homme sage comme vous, voyant qu'il ne peut recouvrer sa perte, ne doit pas ainsi se déconforter; mais il doit prendre courage, & remercier Dieu de la mauvaise fortune comme de la bonne; croyez, Sire, que Notre-Seigneur vous seura meilleur gré de venger la mort de ces nobles barons, que de pleurer davantage. Incontinent Charlemagne fit préparer dix mille hommes, lesquels il donna à Gallien avec une somme d'argent; puis, aussi-tôt Gallien prit congé de l'Empereur pour poursuivre les Payens.

CHAPITRE XLII.

Comme Gallien prit congé de Charlemagne, puis alla en Espagne, accompagné de deux de ses oncles Girard & Hernaud, pour trouver le roi Marsille.

Gallien prit congé de Charlemagne, & le remercia honnêtement des trésors qu'il lui avoit donné, mais avant le départ, Girard le Viennois avec ses deux fils, Beuves & Savary, & le hardi combattant Hernaud de Bellande, lui promirent sur leur foi, que tant qu'ils vivroient, ils lui donneroient du secours; ils menèrent avec eux dix mille chevaliers bons combattans, lesquels lui promirent aussi fidélité. Gallien fit préparer son bagage, puis monta dessus Marcepin son bon cheval, il pendit à son cou l'écu de son père Olivier, puis tira son épée Haute-Claire & baisa trois fois la croix, en priant Notre-Seigneur de lui faire la grace de venger la mort de son père, de Roland & des autres Pairs, puis dit : Haute-Claire, bonne épée, je suis indigne de te porter, je te prie

qu'avant que tu sois séparé de moi que tu accroisses la foi chrétienne ; comme tu fis étant entre les mains de mon pere Olivier, puis la baisa derechef, & la mit au fourreau. Girard & Hernaud voyant le zèle de Gallien, étoient surpris de sa prudence & hardiesse, ils l'embrassèrent en lui disant : Neveu, nous avons espérance en Jésus-Christ & à vous ; nous éspérons venger la mort de nos parens. Inconitnent il fit sonner les trompettes & buccines, puis marchèrent droit vers l'Espagne. Alors la cour du roi Charlemagne fut en grande tristesse pour le depart de Gallien, qui fit si grande diligence, que bientôt il arriva devant Montfuseau, une des belles villes d'Espagne, fermée de murailles qui avoient trois toises d'épaisseur, dans icelle étoit la belle Cuinarde, fille du roi Marsille, & niéce de Belligant. Elle étoit accompagnée de plusieurs Payens qui la gardoient jour & nuit. Après que Gallien fut entré en Espagne, & qu'il se vit près de Montfuseau, il haussa son heaume, & montra les forteresses à Girard de Vienne & à Hernaud de Bellande, puis leur dit : Seigneurs, que vous semble-t-il de cette ville ? Certes, dit Girard, il me paroît que c'est chose impossible de la prendre. Or, prenons courage, dit Gallien, je vous assure que si vous me voulez croire, qu'en peu de tems nous la prendrons ; mais il faut premièrement ranger nos troupes en bon ordre, car nous sommes peu de gens. Gallien ordonna cinq attaques, desquelles il commanda la première qui étoit de cinq mille hommes ; la seconde attaque fut commandée par Girard de Vienne, avec trois autres mille hommes, la troisième fut commandée par Hernaud de Bellande, & mena avec lui deux mille hommes ; la quatrième & la cinquième furent commandées par Beuves & Savary, avec chacun mille hommes. Après que Gallien eut ordonné ces attaques, & que chacun fût à cheval la lance en main, Gallien regarda à côté d'un petit bois, & y vit cinq mille Sarrasins que Belligant envoyoit au roi Marsille, pour aller attaquer Charlemagne qui s'en retournoit. Le commandant de ces Sarrasins s'appelloit Mauprin ; Gallien le montra à Girard & à Hernaud, leur disant ; mes oncles, regardez combien de gens voilà près de ce bois ; je veux savoir tout-à-l'heure qui ils sont. Aussi-tôt il monta dessus Marcepin, & courut droit à eux ; il les trouva qu'ils faisoient halte & dînoient. Gallien fit signal à ses gens & leur dit : Seigneurs, qui aura appétit mange ; il nous faut fondre sur ces Sarrasins, & ne les point épargner. Quand Gallien eut donné courage à ses gens, il se mit en bataille, & c'étoit merveille de le voir. Girard & Hernaud firent aussi tel carnage que la terre étoit couverte de corps morts des Sarrasins, il n'en échappa point, excepté Mauprin qui s'enfuyoit parmi les bois, mais Gallien le poursuivit si rapidement qu'il l'atteignit, & lui dit : Payen,

ce sera honte à toi si tu te laisses tuer en t'ensuyant. Quand Mauprin ouït ainsi parler Gallien, il lui dit : Chrétien, tu es bien hardi de me poursuivre tout seul? car je te jure mon Dieu Mahon, que je te présenterai au roi Marsille. Et après plusieurs paroles dites, ils commencèrent à piquer leurs chevaux, & mirent leurs lances à l'arrêt, puis se donnèrent de tels coups, que les deux champions chancelérent long-tems sur leurs chevaux, & d'un coup que Mauprin donna à Gallien, sa lance se brisa, & les morceaux sautèrent en l'air par pièces. Mais Gallien revint dessus & le frappa de telle façon qu'il le fit tomber de dessus son cheval, puis tira son épée Haute-Claire, & lui voulut couper la tête. Quand le Payen se vit ainsi abattu, il demanda quartier, & le pria de lui sauver la vie. Gallien dit : je le ferai volontiers, car je suis tout humain; mais ne retombe plus entre mes mains. Mauprin lui promit de lui révéler des secrets qui seroient bons. Et pendant que les deux champions se combattoient ainsi, Girard & Hernaud, Beuves & Savary, prirent leur réfection de la viande que les Sarrasins avoient apportée pour eux.

CHAPITRE XLIII.

Comme Gallien prit Mauprin qui s'enfuyoit, & comment Mauprin lui promit de lui montrer des choses dont il lui en viendroit grand profit.

PAyen, dit Gallien, si tu me révèle quelque chose d'avantageux pour moi, je ne te ferai nul mal. Alors Mauprin lui dit : regardez, voilà un château le plus fort du monde, il y a des vivres pour deux ans. Guinarde fille du roi Marsille, est dedans, je vous en ferai être le maître-gouverneur, & me ferai baptiser. Gallien lui dit, & moi je vous ferai général de mon armée. Mauprin lui promit sa foi, puis Gallien le mena parmi le bois où étoit ses gens, lesquels il trouva prenant leur refection des vivres aux Sarrasins qu'ils avoient occis.

Quand Savary vit Gallien qui amenoit Mauprin, il commença à crier à haute voix, où menez-vous ce Sarrasin? il ressemble mieux à un diable qu'à un homme. N'ayez peur, dit Gallien, il m'a promis sa foi qu'il me feroit entrer dans ce château que vous voyez, il y a des vivres pour deux ans, & la belle fille du roi Marsille est dedans. Ma foi, dit Savary, ce n'est que pour sauver sa vie qu'il vous a dit cela; bien fou qui se fieroit à lui. Savary appela Mauprin & lui dit, ne me déguise point ton nom, ni d'où tu es. Mauprin dit : je suis Turc d'origine, il y a plus de dix ans que je crois en votre Dieu, je ne suis pas baptisé, mais j'ai grande volonté de l'être. Pendant que Savary parloit à Mauprin, Gallien regarda du côté de Montfuseau, où il vit une clarté qu'à peine en pouvoit-il supporter l'éclat

CHAPITRE XLIV.

Comme Mauprin montra à Gallien le Château de Montfuseau, & lui fit un récit de la beauté de Guinarde, fille du Roi Marsille.

APrès que Gallien eût vû cette clarté, il appela Mauprin & lui demanda ce que c'étoit qui rendoit une si grande clarté dans ledit château, Mauprin lui dit, c'est une escarboucle qui est posée sur un petit pillier d'or sur le gros donjon du château, ladite escarboucle vaut plusieurs millions. Quand Gallien entendit cela il fut bien joyeux, il dit à ses oncles: Seigneurs, prenons courage, tâchons de prendre ce château, car si nous le pouvons prendre cela nous fera honneur, si nous le prenons, comme je l'espère, je vous assure que je ne le donnerois pas pour tout l'or du monde, & aussi pour la belle fille du roi Marsille, je suis résolu de ne point partir d'ici que le château ne soit conquis. A quoi ils consentirent tous, & lui promirent de se battre en braves. Mauprin dit, seigneurs ne pensez pas que vous le preniez par force; car quand toute l'armée de Charlemagne seroit devant, vous ne le prenderiez pas en deux ans. Gallien lui dit, ami, dis-nous donc comment nous le pourrons prendre. Mauprin dit, il y a un petit bois près du château, vous y laisserez vos troupes embusquées, & nous irons à la porte du château avec quarante de vos plus généreux soldats, & quand je serai près de la porte, j'appellerai le portier en grec, il entendra que c'est moi, je lui dirai aussi-tôt qu'il m'ouvre la porte, que Belligant qui m'envoie vers Guinarde lui faire un message; & quand vous verrez la porte ouverte, vous sonnerez de votre cor pour donner le signal à vos troupes d'avancer diligemment. Alors Savary étoit-là, qui écoutoit tout cela, il commença à rougir, & dit, malheureux? qui se fiera en toi. Gallien dit, je m'y fie bien moi, car il m'a promis la foi. Savary dit de rechef, je ne m'y fierois non plus qu'à un chien. Gallien dit, & moi j'ai bonne opinion de lui. Il se mit donc en marche pour aller au château, il ordonna ses gens, & les embusqua dans ledit petit bois, avec ordre de venir à lui quand il sonneroit son cor. Alors Gallien dit à Mauprin, ami, allons faire notre entreprise; volontiers, dit Mauprin. Il fut droit à la porte du château, & aussitôt il appela le portier en grec, & lui dit d'ouvrir, qu'il étoit messager de Belligant, & qu'il apportoit des lettres à la belle Guinarde sa nièce, & qu'il lui amenoit quarante des meilleurs chevaliers, que Belligant lui envoyoit poula garder des François. Le portier dit très-volontiers; mais que les quarante chevaliers n'entreroient pas jusqu'à ce qu'il eut porté les lettres à la belle Guinarde. C'est pourquoi Mauprin resta à la porte avec les François.

CHAPITRE XLV.

Comme Gallien entra dans le Château de Montfuseau avec tous ses gens, & comme il trouva la belle Guinarde dans sa chambre.

DUrgrand (c'étoit le nom du portier) annonça à Guinarde comme Belligant lui envoyoit quarante des plus forts chevaliers qu'il eût pour sa garde. Quand elle ouït ces nouvelles, elle commanda que les portes fussent ouvertes, & qu'on les fît entrer. Le portier fit diligemment ce que Guinarde lui avoit commandé. Aussi-tôt que les portes furent ouvertes, Gallien entra le premier, & ensuite son escorte de quarante hommes, puis il sonna de son cor, & tous ceux qui étoient embusqués dans le bois, accoururent à la porte du château, & entrèrent aussi dedans. L'allarme fut incontinent dans ledit château; Gallien saccageoit tous les Payens qui se présentoient à lui, il monta droit à la chambre de la belle Guinarde, où il trouva des Payens qui jouoient aux échecs, lesques étoient tous vêtus de peaux de martres. Quand Gallien les vit, il tira Haute-Claire son épée; & en frappa de toutes parts sur les Payens qui prirent aussi-tôt la fuite. Girard & Hernaud n'en faisoient pas moins. Beuves & Savary étoient aux basse-cours, pour empêcher qu'il n'échappât personne dudit château. Plusieurs des payens se jettoient des fenêtres en bas, croyant sauver leur vie; les autres se jettoient dans les fossés, & se tuoient avant qu'ils fussent au fond. La belle Guinarde voyant la défaite de ses gens, elle appela incontinent Mauprin, & lui dit, pourquoi m'avez-vous ainsi trahie? Il repondit, je n'ai pas pu faire autrement; il y a queques jours que je menois cinq mille Turcs; que votre oncle Belligant envoyoit au roi Marsille votre père; mais si-tôt que nous fûmes embusqués dans un bois, pour prendre notre réfection, le jeune chevalier Gallien vint sur nous avec ses troupes, & mit les cinq mille hommes à mort; & me croyant sauver la vie, je me mis en fuite; mais il me poursuivit si vivement, qu'il me fut forcé de me rendre à lui, car il me vouloit couper la tête. Alors je lui promis que s'il me sauvoit la vie, je le ferois entrer en ce château, & que je l'en ferois maître & gouverneur; de plus, que je me ferois baptiser, & croirois en son Dieu. C'est pourquoi, madame, j'aime beaucoup mieux que tous les Payens soient morts que moi. Quand Guinarde entendit ainsi parler Mauprin, elle ne sut plus que dire, sinon qu'elle dit à Mauprin, dites-moi donc le nom de ce chevalier. Madame, je vous dirai que je l'ai entendu plusieurs fois appeler Gallien; mais c'est l'un

des

des plus vaillans chevaliers du monde. Aussi-tôt que Guinarde entendit nommer Gallien, elle changea de couleur, & dit à Mauprin, c'est le jeune chevalier de qui j'ai tant ouï parler; c'est lui qui a coupé la tête à Malotru, & qui a jetté mon oncle Pinard dans la rivière, lesquels on tenoit les plus forts de tout le monde; mais puisqu'il est si puissant, si beau & si vaillant chevalier, je veux lui donner mon amour; & si de plus je me ferai baptiser & suivrai de bon cœur la loi crétienne, laquelle il professe; car je connois bien maintenant que la nôtre ne vaut rien. Emery qui étoit présent, ayant entendu la volenté de Guinarde, il dit, certes, madame, bien malheureux seroit l'homme qui refuseroit un si beau don d'une personne pleine de beauté & aussi admirable que vous.

CHAPITRE XLVI.

Comme la belle Guinarde s'étant mise à genoux, salua Gallien humblement implora sa clémence, & l'assura qu'elle desiroit se faire Chrétienne.

GUinarde voyant que tout le tumulte étoit appaisé, s'en vint bien courtoisement saluer les barons, en leur disant : Salut & honneur soit donné aux nobles chevaliers français. Après les avoir salué, elle commença à dire : Seigneurs, me voilà maintenant sous votre protection, c'est pourquoi je vous prie tous, qu'il ne me soit fait aucun mal. Il y a un jeune chevalier nommé Gallien, lequel je ne vois pas présentement avec vous, je lui voudrois bien parler quand il sera revenu; en disant ces paroles Gallien arriva, qui descendoit de la grosse tour du château, il salua Guinarde le plus honorablement qu'il lui fut possible, disant : je vous salue, belle Guinarde; elle se jetta à genoux devant Gallien, en lui disant : chevalier, soyez le bien-venu, quoique je ne dois pas être trop joyeuse de vous voir; car il y a long-tems que vous me coûtez cher, & que vous faites du ravage en notre pays; car c'est vous qui avez mis à mort mon propre frère Malotru, mon oncle le roi Pinard, & plusieurs autres de mes parens & amis; mais il faut oublier tout cela & vous pardonner leur mort.

Gallien la remercia humblement. Puis de rechef Guinarde dit : Chevalier, croyez fermement qu'il y a long-tems que j'ai grand desir de croire en votre Dieu, & de me faire baptiser, c'est pourquoi si vous voulez me promettre foi & loyauté de mariage, je vous donnerai mon amour & vous ferai couronner roi. Le petit Emery entendant la proposition de Guinarde, dit : certes, madame, s'il refusoit le présent que vous lui offrez, je lui conseillerois qu'il allât se rendre moine. Et pendant qu'il

devisoient, un Turc étoit caché en un lieu secret, pour écouter leur discours, & puis il partit aussi-tôt pour annoncer aux payens tout ce qui étoit arrivé. Incontinent trois mille payens vinrent au secours; mais Durgrand, le portier avoit fait abjuration, & lorsqu'il les vit venir, il cria à moi, seigneurs français, voici des payens qui viennent au secours, il nous faut défendre. Aussi-tôt que Gallien entendit cela, il mit ses gens en ordre de bataille, il laissa Girard pour garder Guinarde en la grosse tour, puis Beuves & Savary pour garder les basses-cours & le pont-levis; lui, Hernaud de Bellande sortirent du château avec la plus grosse partie de leurs troupes; Gallien se mit le premier en marche, & fut la lance en main attaquer lesdits payens, du premier coup il tua le chef appellé Truffier, l'un des plus forts Turcs qu'on put trouver dans toute la Turquie; il continua de frapper si fort sur les payens, qu'il jettoit tout par terre, hommes & chevaux. Hernaud de Bellande le suivoit de près, & n'en faisoit pas moins. De ces maudits payens qui étoient trois mille, il n'en échappa point. Après cette fameuse victoire, Gallien fit sonner la retraite, & retournèrent au château, auquel ils furent bien reçus, & particulièrement Gallien par la belle Guinarde. Ensuite on leur donna un repas splendide & toutes sortes de bons rafraîchissemens, & les chevaux furent mis aux écuries & bien pansés. Après que tous les barons furent rassasiés de bons mets que Guinarde leur avoit fait servir, on prépara ensuite de bons lits pour reposer les nobles barons français. Nous laisserons à parler de Gallien qui est dans Montfuseau, & nous parlerons de Charlemagne qui étoit à Roncevaux, lequel étoit toujours fort triste de la mort des douze Pairs de France.

CHAPITRE XLVII.

Comme le Roi Marsille mena trente mille Payens à Roncevaux, croyant battre le roi Charlemagne, & comme ils joutèrent l'un contre l'autre.

APrès que Gallien eût pris congé du roi Charlemagne, le roi Marsille ouit les nouvellles que ledit Charlemagne étoit venu au secours des douze pairs, il fit sonner ses cors & buccines pour aller à Roncevaux, & y mena avec lui trente mille combattans des meilleurs qu'il put trouver en son pays, dans l'espérance de mettre à mort les Français. Pour cet effet, il assembla ses troupes, puis se mit en chemin, & fit si grande diligence, qu'il arriva en peu de tems à Roncevaux; & sachant que Charlemagne y étoit, il commença à crier à haute voix: Où es-tu? Charlemagne, vieillard rassoté, laisse tes pleurs & lamentations & viens te battre

avec moi ; que maudit soit l'heure que j'ai connu le traître Ganelon, lequel m'a fait coûter tant d'argent pour la trahison qu'il a faite ; car j'en ai la plus grande perte de mon côté ; mais pourtant laisse-là les morts, & viens parler aux vivans, car j'ai volonté de te mettre aux abois. Le Roi Charlemagne étant en l'avant-garde des douze pairs, dit : Hélas! neveu Roland, n'entends-tu pas ce faux & déloyal traître qui me menace encore ? Charlemagne étoit si transporté, qu'il sembloit que Roland le devoit venir secourir ; mais il étoit bien loin de ce qu'il pensoit. De rechef, Marsille appela Charlemagne, disant : Vieillard plein de folies ; penses-tu que les morts te puissent aider ? viens tôt montrer ta puissance. Après ces paroles dites, Charlemagne entra dans son pavillon & se fit armer, puis vêtit un haubert, l'un des plus beaux du monde, il mit son heaume viennois, & commença à froncer sa face si merveilleusement du déplaisir qu'il avoit, qu'il n'y avoit homme devant lui qui n'eût peur en le regardant ; puis il pendit à son cou un écu bien pesant, ensuite ceignit son épée Joyeuse, & prit en sa main un épieu carré, puis monta sur le meilleur cheval qui fût en toute son armée, & le piqua si rudement des éperons, que le cheval fit un saut en l'air d'environ trente pieds de haut, de quoi les barons furent tous étonnés. Il s'en alla tout droit où étoit Marsille, à qui il donna un si grand coup de de son haubert, que son épieu se rcmpit en pièces. Quand Charlemagne vit que son épieu étoit rompu, & qu'il ne l'avoit nullement endommagé, il fut bien courroucé en son cœur ; il mit la main à Joyeuse son épée, & en frappa Marsille dessus son heaume, & lui en donna un tel coup que les pierreries & rubis volèrent par terre, & le coup descendit sur son écu qui le mit en deux pièces, & lui coupa la main gauche ; mais elle étoit de fin acier, car Roland lui avoit coupée celle de chair. Quand Charlemagne vit qu'il ne pouvoit point le blesser, il leva une seconde fois son épée, & lui en donna un si rude coup, qu'il lui coupa une partie de l'épaule. Quand le roi Marsille se sentit navré, du grand déplaisir qu'il eut, il se laissa tomber de dessus son cheval, & se pâma comme s'il eut été mort. En tombant, il fit un cri si terrible & épouvantable, qu'il se fit entendre d'une lieue loin. Aussi-tôt dix mille payens arrivèrent pour le secourir ; lorsqu'ils furent arrivés, il y eut si grande bataillle qu'ils tuèrent le cheval de Charlemagne dessous lui ; mais Charlemagne se défendoit si merveilleusement & si courageusement, qu'il n'y avoit si fort & si puissant payen qui osât approcher de lui ; mais nonobstant sa grande & merveilleuse défense, il ne seroit jamais réchappé si ce n'eût été qu'il cria à haute voix, à moi. Il étoit si épouvanté qu'il ne savoit de quel côté tourner. Le cri fut entendu de Naimes de Bavièrre, d'Oger le Danois, lesquels le vinrent secourir, & firent taut que Charle-

magne fut remonté sur un autre cheval ; puis, quand il fut remonté il fit tel carnage des payens, que nul n'osoit se trouver devant lui. De ce premier assaut, moururent bien mille payens. Quand le roi Marsille se vit ainsi battu, il sonna du cor, & aussi-tôt arrivèrent vingt mille chevaliers payens, auxquels Marsille dit : Seigneurs, vous voyez comme ce vieillard nous a battu, il faut tâcher de le mettre à mort & ses gens, autrement ce seroit honte à nous, car nous sommes deux fois plus qu'ils ne sont. Cela dit, Marsille frappa sur un Français, & le fendit jusqu'aux épaules, & tomba mort. Charlemagne voyant le coup qu'avoit fait Marsille, fut bien courroucé ; il vint droit à un payen qui tenoit un épieu, il lui arracha des mains, & vint à Marsille, & se donnèrent de rudes coups ; mais ne se blessèrent point. L'épieu de Charlemagne se cassa en deux, dont il fut fort fâché, il tira promptement Joyeuse, & en donna un tel coup à Marsille qu'il lui abattit l'oreille & une partie de la joue ; de ce coup, Marsille tomba par terre ; Charlemagne lui vouloit couper la tête, mais il fut promptement secouru & remonté. Incontinent Marsille fit sonner la retraite & se mit en fuite.

CHAPITRE XLVIII.

Comme Belligant alla à Roncevaux, accompagné de plusieurs rois Turcs, croyant vaincre Charlemagne.

BElligant étant assuré du malheur de son frère, le roi Marsille, il dit qu'il mettroit Charlemagne à mort. Alors il appela dix des plus riches & grands seigneurs du pays, & leur dit : Seigneurs, j'ai ici mon trésor, dont j'ai grande peur de le perdre, c'est pourquoi je vous prie de le mener à Montfuseau, ce fort château que vous voyez ici devant, car j'ai de grandes richesses ; & si d'aventure je le perdois, je serois ruiné à jamais. Vous direz à ma nièce Guinarde, qu'elle me le fasse mettre dans la plus forte tour, jusqu'à ce que je sois retourné vers elle, & mon retour sera après que j'aurai mis Charlemagne & ses gens à mort. Outre plus, dites à ma niece que quand je serai revenu, je lui donnerai un riche & puissant mari, & qu'elle garde bien le trésor que je lui envoie. Vous menerez avec vous dix mille hommes pour vous défendre en cas de besoin. Sire, dirent les payens, nous allons exécuter votre commandement. Ils se mirent en chemin pour conduire le trésor de Belligant ; Quand ils furent passés le bois de Bruffelle, ils s'armèrent tellement que le soleil faisoit réjaillir la lueur jusqu'au château. Gallien & Guinarde étoient ensemble à passer le tems ; Guinarde entretenoit Gallien, car elle savoit fort

bien discourir. Gallien vit briller les armes des payens, aussi-tôt il se leva & monta à la haute tour, d'où il les vit venir, il dit à Guinarde : Mamie, dans peu de tems, nous aurons des nouvelles. Les payens arrivèrent devant la porte du château, ils appelèrent Durgrand, le premier portier. Le roi Mathan parla le premier, & dit : Durgrand, ouvre vîtement les portes; car Belligant nous a ici envoyés, & il est parti avec cent mille combattans pour détruire Charlemagne. Il salue sa nièce Guinarde, & nous a dit qu'il la marieroit devant qu'il soit un an à un riche parti; nous amenons avec nous une partie de son trésor, afin qu'elle lui garde. Durgrand lui dit : vous parlez sans savoir, car vous n'entrerez point ici, que madame Guinarde ne vous le commande. Mathan lui dit : va promptement lui annoncer ces nouvelles, dis-lui que le roi Mathan & dix mille payens sont à la porte, & lui dis bien ce que je t'ai dit. Durgrand lui dit, j'y vas dans le moment volontiers, puisque vous amenez le trésor de Belligant, vous serez très-bien reçu & régalé. Je vais parler à madame, attendez un peu que je sois de retour; puis il dit tout bas que nul ne l'entendit : Dieu protège Gallien Restauré, quand ils auront passés le pont, il les mettra tous à mort. Il alla droit au palais, où il trouva Gallien qui tenoit Guinarde entre ses bras, comme font les amoureux. Durgrand les salua, puis leur dit comme les payens étoient arrivés à la porte du château; puis leur fit son rapport de ce que Mathan lui avoit dit. Quand Gallien l'entendit, il entra en colère & ceignit son épée Haute-Claire. Lorsque Guinarde vit que Gallien s'en alloit, les sangs lui frémirent du grand chagrin qu'elle en eut, & elle dit : Que le diable amène ces gens-là à cette heure; je promets à Jésus-Christ, que si je peux ils ne s'en retourneront pas. Alors elle dit à son ami Gallien, je vais parler au roi Mathan, & je les ferai entrer ici, puis vous les assommerez sans avoir pitié d'eux. C'est très-bien dit, madame, dit Gallien; mais dans peu il n'y aura payen qui ne voulut bien être dans son pays. Quand Guinarde sut tous les faits des payens, elle descendit du palais & fit ouvrir le guichet de la première porte, & regarda les payens. Quand Mathan vit Guinarde, il la salua humblement, disant : Madame, votre oncle Belligant vous salue, lequel nous a commandé que nous vinssions ici. Sachez pour vrai qu'il vous mariera au riche roi Margot, lequel est très-puissant Quand Guinarde entendit ainsi parler Mathan; elle lui dit : à Dieu ne plaise que Margot soit son mari. Certes, madame, dit Mathan, je m'étonne de cela, car je ne connois point celui que vous avez nommé. Guinarde lui dit, pensez-vous que sois chrétienne ? je ne renie jamais le Dieu Mahon, je ne suis pas délibérée de renoncer, & ne veux pas être chrétienne; mais je veux toujours servir les Dieux que mon père Marsille, & mon oncle Belligant

servent. Alors par ruses & finesses elle appela le roi Mathan, & lui dit : Grand roi, je ne veux vous rien céler, je vous dirai ma pensée; je dois bien aimer mon oncle Belligant; aussi, suis-je totalement à lui; mais je crains fort un chevalier français, nommé Gallien restauré, lequel est en l'armée des Français; certes, j'ai grande peur qu'il ne me vienne prendre; car on dit qu'il n'y a point de plus vaillant chevalier jusques à la mer rouge. Il est fils du Comte Olivier, lequel a mis à mort plusieurs Turcs. il vint l'autre jour devant cette porte, il m'épouserroit volontiers si je voulois croire en son Dieu; mais j'aimerois mieux mourir, c'est pourquoi je ne sais en qui me fier. Si vous voulez entrer céans & passer le premier pont, il vous faudra tous désarmer; car autrement vous n'y entrerez point, parce que cela embarrasseroit trop. ils étoient dix Rois; mais aussi-tôt qu'ils entendirent parler de la belle Guinarde, ils posèrent les armes à terre. Gallien les regardoit par une petite fenêtre secrète, & quand il les vit désarmés, il se prit à rire, & dit : certes, Guinarde les a enchantés. Celui qui se fie aux femmes est bien fou.

CHAPITRE XLIX.

Comme les Payens entrèrent au Château de Montfuseau, & comme les Français les tuèrent tous.

Après que Guinarde leur eut octroyé d'entrer sans armes, ils se désarmèrent tous, puis Durgrand leur ouvrit la porte, il abaissa le pont, passèrent tant qu'ils furent entre deux ponts, Quand Gallien vit les rois payens désarmés & enfermés de cette façon, il descendit du palais, en tirant sa bonne épée, & en frappa Mathan sur la tête, tellement qu'il le tua; les autres Français qui faisoient aussi leur devoir, c'est-à-savoir : Emery, Hernaud, Savary & autres s'employèrent tellement, qu'ils massacrèrent tous les payens. Quand Gallien eut fait carnage, il dit : Seigneurs, les payens sont maintenant sans Roi & sans généraux pour les commander, il nous sera fort aisé de les battre, n'ayant plus de chefs à leur têre; sortons hors du château & les allons tous tuer, sans faire quartier à un seul; car nous faut exterminer toute cette maudite race de Sasrasins. Tous les barons y consentirent de bon cœur; ils sortirent donc du château, & furent à eux, Gallien étoit en tête. les payens furent bien étonnnés quand ils ne virent point sortir leurs rois. Gallien courut à toute bride sur eux, & les mit en si grand désordre, que c'étoit une pitié de les voir; la terre étoit couverte de corps morts, & le sang couloit de toutes parts. Les autres barons se mêlèrent si avant dans la

bataille, qu'ils rompoient tous les boucliers des payens. Gallien, le plus courageux de tous, renversoit par terre tout ce qu'il rencontroit. Les payens disoient, ce ne sont pas-là des hommmes, mais des diables. Quand les payens virent que leurs Rois ne venoient point les secourir, ils se découragèrent, disant : puisque nous n'avons plus de rois à notre tête pour nous animer au combat, c'est fait de nous, notre perte est inévitable. Le peu qui en restoit prit la fuite, Girard, Hernaud, Savary & les autres les poursuivirent si rudement, qu'ils ne savoient plus en quel endroit se sauver. Gallien les escarmouchoit si fort, qu'il n'en échappoit point de ses mains; & comme il les poursuivoit, il les trouva dans un pré qu'ils reprenoient haleine : Attendez-moi, barbares, vous n'échapperez pas d'ici, je vous montrerai la puissance que Dieu m'a donnée. Les payens reprirent la fuite; mais Gallien les joignit auprès d'un rocher, & là, avec l'aide des barons français, ils achevèrent le reste; il n'en échappa qu'un seulement, qui fut avertir Belligant du malheur qui leur étoit arrivé; il lui dit : Tous les payens que vous avez envoyé à Montfuseau, sont tous morts & taillés en pièces, excepté moi seul, & si je suis blessé à mort. Il y a dans ce château je ne sais quels gens, mais ils se battent comme des lions en furies, personne ne leut peut résister, entr'autres un jeune homme, dont je n'ai jamais vu son semblable. Quand Belligant entendit ces nouvelles, il manqua de perdre l'esprit, & faisoit des cris épouventables, déplorant son infortune, il dit à ses gens : Allons, armez-vous vîtement, je vous prie, car il m'est arrivé un grand malheur; je prie Mahon qu'il nous aide tous. Belligant fit promptement armer cinquante mille Turcs qui se mirent aussi-tôt en chemin, & marchèrent droit vers Montfuseau. Girard qui faisoit le guet, les vit venir, & dit à Gallien : Mon neveu; regardez, voici l'armée des payens qui vient, & marche en bon ordre; je vous prie, mon cher neveu, retournons au château; car nous ne pouvons résister contre une si grande armée. Gallien dit, vous parlez juste, on doit croire quand on donne un bon conseil, car j'ai souvent oui dire qu'on doit tenir pour fou & insensé celui qui ne profite pas des bons conseils qu'on lui donne. Alors Emery dit à Gallien : Cousin, c'est très-mal fait de ne pas aller au-devant pour les combattre; certes, il ne semble pas que vous soyez fils d'Olivier, lequel ne fut las de détruire les payens; je vous jure ma foi, que je ne croirai pas que vous l'êtes, si la crainte vous fait retourner au château. Emery dit, ne prenez pas garde à ce que j'ai dit, car je ne disois cela que pour vous éprouver. Mon neveu, dit Girard, retirons-nous au château; ne m'en parlez plus, dit Gallien, Dieu sait ma peusée, je n'y retournerai pas, telle chose qui puisse arriver; car nous les battrons mieux ici en plein champ, qu'au

château; aussi je ne veux pas qu'il me soit reproché que j'aye fui devant les payens. Cousin, dit Emery, ne vous courroucez pas de ce que je vous ai dit; car je sais bien que nul ne peut blâmer votre courage. Gallien dit, je vous promets qu'avant qu'il soit nuit, vout ne vous moquerez pas de moi. Emery dit pour la seconde fois, cousin, je vois l'armée des payens qui avance fortement contre nous, je vous conseille aussi de retourner au château. Alors Gallien lui dit, c'est trop donner de gasconades, ce que vous m'avez dit, me tient au cœur; mais je vous ferai voir qui je suis car il faut vaincre ou mourir.

CHAPITRE L.

Comme Gallien s'en alla frapper sur les Turcs, & comme lui & Belligant se rencontrèrent en bataille, & se donnèrent de furieux coups.

GAllien courroucé en lui-même, prit une lance & s'en alla sur la rivière de Pinelle, il distingua Belligant d'entre les autres payens, il prit sa lance en main, & vint contre Belligant, & des coups qu'ils se donnèrent, ils tombèrent tous deux par terre; mais Gallien se releva dans le moment, sans que personne lui aidât. Belligant fut bien chagrin quand il se vit par terre & que son écu étoit rompu; alors Gallien lui dit, payen, je n'ai jamais trouvé homme que toi qui m'ait mis à bas de mon cheval; je te promets qu'avant que tu m'échappe, je te montrerai ce que tu n'as jamais vu. Alors Belligant tira son épée, & frappa Gallien si rudement qu'il le jetta encore à terre, sa cuirasse & son heaume ne lui servirent de rien; mais la coiffe du hauberr lui para un peu le coup, néanmoins le sang lui sortit de la bouche, dont Belligant fut joyeux, & dit à Gallien: Vassal, vous avez déja senti un coup; mais vous en aurez bien d'autres avant que d'échapper de mes mains. Quand Gallien l'entendit, tout le sang lui monta & se prit à dire: Celui qui menace a quelque fois grande peur; il approcha de belligant & lui donna un tel coup, qu'il lui coupa le cercle de son heaume, & la coiffe qui étoit de fin acier, & Belligant tomba; quand il se sentit ainsi frappé, il fit un cri terrible, Gallien le prit en même tems à la gorge & le vouloit étrangler; mais dix mille payens vinrent au secours & environnèrent Gallien de tous côtés. Quand il se vit entouré des payens, il appela Emery, & lui dit: cousin, si vous eussiez avancé comme moi, jamais Belligant ne fût échappé; il appela Maradan, Sortibran de Tyr & Malotru, puis leur dit: Seigneurs, faites sonner vos cors & buccines, ce qu'ils firent. Les payens attaquèrent Gallien de toutes parts; mais il se défendoit si vaillamment, que nul n'osoit l'approcher,

Beuves

Beuves & Savary vinrent près de Gallien, & faisoient un si grand carnage des payens, qu'ils fuyoient tous devant eux. Quand Belligant vit cela il crévoit de dépit. Quoique Gallien fût à pied, il étoit si rempli de courage, que tout ce qu'il atteignoit étoit mis à mort; il apperçut deux payens lesquels tenoient Marcepin son cheval, & se disputoient à qui l'auroit, dont il eut le cœur bien triste, en pensa perdre l'esprit; il commença à dire : Hélas ? vrai Dieu, si je pouvois approcher de ces maudits payens, certainement ils ne se disputeroient pas pour mon cheval. On fut à son secours, car Beuves, Savary, Hernaud & dix mille Français montèrent à cheval, & se mirent en chemin pour venir à la bataille; mais Hernaud vit les payens qui tenoient Marcepin, lesquels faisoient grand cri pour l'avoir; ils se disputoient l'un & l'autre; Hernaud fut à eux & leur dit: ne vous battez point l'un & l'autre pour avoir ce cheval; car vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre, puis frappa sur eux si rudement qu'il les mit à mort, & par sa vaillance il recouvra Marcepin, il vint ensuite vers Gallien & lui rendit; quand Gallien tint son cheval il monta dessus promptement, puis se mit au milieu de la bataille, frappant sur les payens si rudement, qu'à peine les pouvoit-on voir, puis il dit: Vrai Dieu; souverain Roi des Cieux; un homme monté à cheval vaut mieux que dix à pied. Hernaud mon cousin m'a fait un grand plaisir quand il m'a ramené mon bon cheval. On dit communément qu'au besoin on connoît l'ami, dont le proverbe est vrai; puis il se mit à frapper dessus eux comme un homme enragé. Beuves & Savary le suivoient toujours à ses côtés; mais ils étoient courroucés de ce qu'il se mettoit au hasard; mais Gallien n'en faisoit qu'à sa volonté. Nonobstant sa générosité il se retira un peu de la presse, & empoigna un épieu qu'il trouva sur le pré, puis de rechef se mit en bataille, & fit tant qu'il rencontra Belligant, lequel avoit aussi un épieu; ils s'en donnèrent tant de coups l'un & l'autre, qu'ils brisèrent leur écus; mais leurs hauberts étoient si forts, qu'ils ne se purent blesser, & les épieux volèrent en l'air par pièces. Ces généreux guerriers passèrent l'un l'autre; mais au retour Gallien leva Haute-Claire & en donna un tel coup sur le heaume de Belligant; que si la coiffe n'eût été forte, il l'eût fendu en deux, nonobstant cela, il fut blessé à l'épaule gauche. Quand Belligant vit qu'il étoit ainsi battu, il écumoit de rage, il tira son épée & par grande fureur vint frapper Gallien si rudement sur le heaume, qu'il coupa le cercle; mais Dieu le preserva de mal. Incontinent s'armèrent plus de mille payens, & d'autre part grande quantité de chrétiens, alors la bataille commença plus fort que devant.

Gallien retourna contre Belligant & se donnèrent de grands coups;

les François & les payens étoient si animés les uns contre les autres, que c'étoit pitié de les regarder. Beuves & Savary frappoient sur les payens avec un si grand courage, qu'ils les firent reculer; il leur vint du secours, tellement qu'ils poursuivirent nos gens si rudement, que Girard de Vienne fut si grandement blessés, & les François aussi; car ils prirent Beuves, Savary, Hernaud, Gauthier & plusieurs autres barons, jusqu'au nombre de quatre-vingt, & les lièrent étroitement, puis frappoient à coups de bâton, c'étoit une pitie de les voir. Quand les nobles barons se sentirent maltraiter ainsi, ils commencèrent à s'écrier à haute voix : Gallien le vaillant, venez nous donner du secours, ou autrement jamais vous ne nous verrez.

CHAPITRE LI.

Comme Girard, Beuves, Hernaud, Emery & Gauthier furent pris des Payens.

QUand Gallien entendit dire que les barons étoient prisonniers, il manqua de s'évanouir, il piqua son cheval Marcepin, espérant les secourir, mais tout cela fut inutile; car il vint sur lui tant de payens, que ce fût un hasard comme il échappa. Guinarde étoit en la plus haute tour du château, qui vit la supériorite des payens, elle se prit à pleurer, disant : Hélas; beau Chevalier, revenez au château; car si vous perdez Montfuseau, moi-même je suis perdue; Gallien l'entendit, & en fut si marri que les larmes lui tombèrent des yeux; car il savoit bien qu'elle disoit la vérité. Il dit : Oh Dieu ! jamais je ne me suis rrouvé en un si grand danger, il vaut mienx que je me retire, attendu que je ne peux donner secours à mes chevaliers; car je vois bien que ma force n'y peut remédier. Incontinent il s'en retourna au château, & quand Durgrand le portier le vit venir, il ouvrit la porte. Quand ils furent dedans, Guinarde vint andevant, & ôta le heaume & l'épée de Gallien son ami. Elle lui tendit les bras pour l'embrasser; mais Gallien lui dit : Madame, je n'ai pas nécessité d'être maintenant carresé, car j'ai aujourd'hui perdu la fleur de la France, & les meilleurs chevaliers qui soient sur terre. Hélas ! je vois bien avoir le cœur marri. Alors Guinarde dit : Très-cher ami, ne vous chagrinez point, car après la tristesse vient la joie, & de même après la perte vient le gain. Gallien & sés gens montèrent au château, lesquels se mirent à manger; mais Gallien jura qu'il ne boiroit ni ne mangeroit que les prisonniers ne fussent délivres; car il étoit cause de leur prise, d'autant qu'ils avoient été pour le secourir. Quand les barons l'entendirent, ils furent bien étonnés, & se dirent les uns aux autres : Cet homme-ci nous fera tous mourir, si Dieu ne nous aide.

CHAPITRE LII.

Comme Belligant envoya deux mille Payens pour aller prendre les François, & comme Gallien les sauva de la mort.

SI-tôt que Gallien sut qu'on vouloit faire mourir les François, il fit armer ses gens, puis se mirent en chemin & arrivèrent à Pinelle, puis passèrent outre, & entrèrent à Bruffelle le plus secrettement qu'ils purent, & s'embusquèrent jusqu'au matin. Quand le jour fut venu, Belligant appela le roi Matrible & le roi Malepart, puis leur dit : Seigneurs, il vous faut aller au bois de Bruffelle avec deux mille payens, pour pendre & étrangler le François. Les deux rois répondireut à Belligant, que volontiers ils iroient; Incontinent les François furent déchaînés & menés au bois de Bruffelle, les battant toujours à grands coups de bâton. Le roi Matrible se mit le premier en chemin, & tous les autres après lui, délibérés de les faire mourir. Quand Gallien, qui étoit embusqué audit bois, les vit, il eut grande joie en son cœur, & dit tout bas : ceux qui croyent faire mourir les autres mourront eux-mêmes. Les payens entrèrent au bois, maltraitant toujours les Français; mais quand Gallien vit qu'on les battoit si rigoureusement, il fut courroucé, puis prit sa course, & alla vers le roi Matribe, & le tua. Les autres Français se mirent en bataille, & délièrent les prisonniers. Alors Girard se prit à dire : Mon Dieu, je vous rends graces, car vous nous avez toujours secourus dans nos besoins. Quand Girard, Emery & les autres prisonniers se virent libres, ils se mirent en bataille comme des lions. Hernaud alla frapper un Sarrasin nommé Truffier, qui l'avoit tant battu en le menant au bois, qu'il lui fendit la tête jusqu'au menton; Beuves abattit Cornicas; Savary mit par terre Corbon; & Mauprin tua Buthor & Rubion. Quand le roi Malpart vit sa défaite, il sonna son cor de laiton, & audit son se ralièrent sept mille payens qui vinrent autour de lui, il blessa le comte Thierry, tellement qu'il le perça au travers du corps. Quand Gallien vit cela, il tira son épée Haute-Claire, & en donna un tel coup au roi Malpart, qu'il le tua. Quand les payens virent la grande coufusion, ils se mirent en fuite. Après la mort de Malpart, les Français se rallièrent ensemble, & frappèrent tant qu'ils tuèrent le reste des payens, réservé un, lequel alla dire des nouvelles à Belligant. Quand il sut le fait, il fut au désespoir, il fit incontinent sonner ses cors; & assembla un grand nombre de Sarrasins. Gallien ouït le bruit, il dit à ses gens : seigneurs, prenons garde à nous; car nous aurons tantôt des payens à combattre, j'ai ouï sonner

les cors; c'est pourquoi, je vous prie, mettons-nous sur nos gardes. J'ai su qu'hier matin, vous fûtes pris parce que nous n'étions pas serrés; j'ai encore les hommes que Charlemagne m'a donnés, je crois qu'il ne s'en faut pas cent. Des dix mille j'en commanderai trois; mon oncle trois; Hernaud en commandera deux; Beuves & Savary les deux autres mille. Enfin, que chacun soit courageux; car si j'eusse hier tué Belligant, quand je le jettai à bas de son cheval, il nous en eut mieux valu; mais qu'un chacun prenne bon courage, & fasse ce que j'ai ordonné, & ainsi faisant avec l'aide de Dieu, nous mettrons ces payens à mort.

CHAPITRE LIII.

Comme trente mille payens vinrent contre Gallien, qui n'avoit que dix mille François, & comment Gallien fut enclos au milieu de l'armée des payens, lesquels furent entièment défaits par les François,

AInsi que Gallien mettoit ses gens en ordre, les payens s'armoient aussi en grande diligence, ils étoient au nombre de trente mille, lesquels par le commandement de Belligant, vinrent contre les François. Quand Gallien les vit, il les montra à ses gens, & leur dit: Seigneurs, regardez que de payens! il nous faudra commencer la bataille. Non, dit Girard, si vous me voulez croire. Ma foi, dit Gallien, allez au château si vous voulez; car je vois bien que vous avez peur, mais pour moi, je promets à Dieu de n'y jamais retourner que je n'aye vaincu tous les payens qui sont ici. Quand Girard l'entendit, il fut très-courroucé, & dit: mon neveu, je dis ces paroles afin que nous allions voir la belle Guinarde, laquelle nous a mis hors du danger où nous étions; c'est pourquoi je vous ai dit cela, ne le prenez pas en mal. En disant, tous les payens vinrent par grande furie sur les François. Le roi Libanis vint tout le premier en bataille, & frappa un chrétien nommé Hué, lequel il fit tomber contre les pieds de Gallien.

Quand Gallien vit cet insolent payen, il le tua. incontinent toute l'armée des payens s'assembla, & vint environner Gallien de tous côtés, tellement qu'il fut enclos. Gallien voyant au tour de lui les payens, & qu'il ne pouvoit être secouru, il se recommanda à Dieu, qui est le protecteur des chrétiens, le priant de tout son cœur de le secourir dans ce péril. Les payens ne désirant rien plus que la mort de Gallien, l'attaquèrent bien vigoureusement, & un payen lui donna un tel coup, qu'il le jetta à bas de son cheval. Quand le noble Gallien se vit par terre, il ne perdit pas courage pour cela; il ne laissoit pas de se défendre vail-

lamment contre les payens, tant qu'ils reculoient de tous côtés. Les autres François vinrent encore à son secours. Girard vit Marcepin parmi les payens & point d'homme dessus, ce qui lui donna de la frayeur pour Gallien; il s'avança si fort parmi les payens, qu'il reprit Marcepin au grand hasard de sa vie, & le rendit à Gallien, qui le remercia humblement. Quand Gallien fut remonté sur Marcepin, les François firent tel carnage des payens, qu'ils en mirent à mort plus de dix mille. Girard qui avoit été deux jours saus boire ni manger, appela Gallien, & lui dit : mon neveu, les quatre-vingt chevaliers qui ont été prisonniers, n'ont point mangé depuis deux jours; je vous prie, allons au château pour nous rafraîchir; car nul homme, tant fort soit-il, ne peut résister s'il ne mange. Gallien lui dit : mon oncle, faites ce qu'il vous plaira, j'y consens. Dans le moment il ordonna de faire retraite vers le château; à leur arrivée, la porte leur fut ouverte, & la belle Guinarde s'y achemina promptement pour les saluer. Quand ils furent entrés dans le château, Guinarde ôta le heaume de son ami Gallien, & l'embrassa, en lui disant : mon cher ami, vous pouvez manger maintenant; car vous avez délivré les chevaliers françois. Oui, dit Gallien, grace au Seigneur. Quand ils furent entrés dans les appartemens, les quatre-vingt chevaliers qui avoient été fait prisonniers, remercièrent fort honorablement la belle Guinarde de leur avoir sauvé la vie. Guinarde leur dit : seigneurs, faites bonne chaire, & vous reposez à votre aise. Après souper ils rendirent tous ensemble grace à Dieu de ce qu'ils avoient été secourus. Chacun se coucha & se reposa jusqu'au lendemain matin. Belligant étoit en se tente, qui faisoit triste mine & pauvre chaire, à cause que presque tous les payens avoient été défaits. Quand ils furent assemblés pour prendre du rafraîchissement, Belligant dit à haute voix : Seigneurs, de par mon Dieu Mahomet, si ma niéce Guinarde a fait cette trahison, elle sera aussi convertie à la loi chrétienne, dont j'en ai le cœur bien dolent. Le matin Belligant vint avec son armée, assiégea le château; dans ladite armée, il y avoit un Turc nommé Truffier de Grenade, qui étoit fort expert dans l'art militaire, Belligant lui demanda conseil sur ce qu'il devoit faire, il lui dit : Sire, le château est si fort, qu'on ne le sauroit prendre que par famine, & de plus il y a des vivres pour long-tems; ainsi, si vous voulez me croire, nous quitterons cet endtoit, nous irons nous joindre au roi Marsille, qui fait grande guerre aux Francois, & puis quand nous aurons battu Charlemagne, nous ravagerons toute la France; & si nous pouvons entrer dans Paris, vous vous en ferez couronner roi, pendant ce tems Montfuseau consommera tous ses vivres. Belligant lui dit : vous parlez bien, mais cela est plus mal-aisé à faire qu'à dire;

les François sont de généreux guerriers, & ne sont pas faciles à vaincre. Ils partirent donc pour joindre Marsille, lequel avoit déjà quatre rois avec lui. Quand les deux frères se virent, ils s'embrassèernt l'un & l'autre; & leurs gens d'autre côté. Lorsque le roi Marsille vit que Belligant avoit amené avec lui encore beaucoup de troupes, il devint encore plus orgueilleux que devant; il jura qu'il vouloit exterminer Charlemagne & son armée. Belligant dit: mon frère ce seroit mal fait; mais envoyez-lui plutôt des messagers, pour lui dire qu'il vienne rendre hommage, & que vous aurez pitié de lui & de ses troupes. Incontinent le roi Marsille appela Faussard & Justamont, il leur dit: Messagers, il vous faut aller diligemment trouver Charlemagne de ma part, & vous lui direz qu'il me vienne faire hommage, & qu'il reconnoisse qu'il ne tien son royaume que de moi; de plus, qu'il renonce à Jésus-Christ, qu'il adoré mes Dieux, & aussi qu'il amène avec lui Naimes, Oger le Danois & Thierry, & que s'il le refuse, je le ferai écorcher tout vif, & rous les grands de son royaume. Les messagers partirent aussi-tôt, pour aller porter ces nouvelles au grand Charlemagne, roi de France.

CAPITRE LIV.

Comme Faussard & Justamont, messagers du roi Marsille, se mirent en chemin pour faire son commandement vers Charlemagne.

FAussard & Justamont firent diligence pour aller accomplir le commandement du roi Marsille, ils arrivèrent au camp de Charlemagne, dans lequel ils virent beaucoup de magnificence, savoir: la tente du roi, ses équipages, ensuite toutes les richesses des princes & barons françois; l'or, l'argent & les pierreries y reluisoient de toute part. Les nobles barons se réjouissoient & s'ébattoient ensemble; enfin, on ne voyoit par-tout le camp que magnificences, dont les messagers étoient émerveillés. Alors Faussard dit à Justamont, le roi Marsille n'y pense pas, quand il croit mettre Charlemagne en sa sujétion; je crois qu'il épuiseroit plutôt toute l'eau de la mer goutte à goutte, avant qu'il lui obéit. je suis d'avis que nous retournions sans faire notre message, je vois bien que nous perderons notre tems, & nous ferons moquer de nous; mais puisqu'ainsi est, que nous sommes dans son camp, nous faut parler à lui; car ce seroit grande honte à nous si nous n'accomplissions le commandement. Alors ils entrèrent en l'armée, & trouvèrent Charlemagne assis dans un fauteuil devant son pavillon; & là, étoient Salomon, le Duc Naimes, Girard & Oger le Danois. Quand ils virent les messagers, ils se doutèrent bien que le roi Marsille les avoit envoyés; c'est

pourquoi ils s'approchèrent de Charlemagne pour écouter les nouvelles. Fauſſard & Juſtamont mirent pied à terre, puis s'approchèrent de Charlemagne, & commencèrent à dire : Charles, l'amiral Belligant vous mande par nous, que vous veniez tout nud en chemiſe, un petit bâton blanc en la main pour lui faire hommage, que vous renonciez votre Dieu Jésus-Chriſt, & ſuiviez la loi de nos Dieux, & que vous lui livriez en ſes mains le duc Naimes, Oger le Danois & Thierry ; & ſi vous ne voulez pas conſentir à ſon deſir, il vous fera arracher les dents l'une après l'autre, & après vous fera écorcher tout vif ; de plus, il viendra en votre royaume, & fera poſer notre Dieu Mahon à Saint Denis en France, & mettra votre Dieu Jésus-Chriſt en exil, puis détuira ſa loi en la mettant au néant, & multipliera la nôtre par tout le pays de France, tant que chacun croira, & que ceux qui n'y voudront croire, il les fera mourir de très-cruelle mort. Quand Charlemagne entendit ainſi parler Fauſſard, il entra dans une étrange colère, & voulut ſe lever de ſon ſiége pour frapper ledit Fauſſard ; mais il ſe modéra, conſidérant en ſoi-même qu'il étoit meſſager, & qu'il ne devoit avoir aucun mal, & leur dit par grand courroux : Sortez de devant moi, & allez dire à votre roi que je ne le crains pas ni ſes Dieux ; mais j'ai eſpérance que devant qu'il ſoit peu, je lui apprendrai à ne jamais menacer perſonne ; & ſachez que ſi vous n'étiez pas meſſagers que je vous ferois pendre. Quand les meſſagers entendirent ainſi parler Charlemagne, ils furent ſi épouvantés qu'ils euſſent voulu être dans leur pays. Fauſſard changea de couleur, & la fièvre le prit de la grande peur qu'il eut du regard de Charlemagne, & Juſtamont n'en étoit pas moins, tellement qu'ils s'en fuirent à toute bride, car il leur ſembloit que Charlemagne les ſuivoit toujours ; ils avoient ſi grande peur qu'ils couroient à travers champ ſans tenir chemin ni ſentier ; car depuis qu'ils étoient au monde, ils n'avoient eu ſi peur que quand Charlemagne les regarda. Ils cheminèrent ſi fort, qu'en peu de tems ils arrivèrent à l'armée de Belligant. Pluſieurs payens vinrent au-devant des meſſagers pour ouïr les nouvelles qu'ils apportoient. Quand ils virent leſdits meſſagers ſi éffarouchés, ils furent épouvantés. Fauſſard & Juſtamont vinrent incontinent vers Belligant, & ne le ſaluèrent point de la grande peur qu'ils avoient eu du regard de Charlemagne. Quand ils furent un peu aſſurés, Fauſſard dit à Belligant : Sire amiral, ſi vous me voulez croire, demain dès l'aube du jour vous ferez changer vos tentes & pavillons, & tous vos équipages, & vous vous en retournerez en votre pays ; car Charlemagne eſt le plus merveilleux homme que j'ai jamais vu, il eſt délibéré de jouter contre vous corps à corps ; il dit auſſi qu'il vous fera ſouvenir de votre menace : ſi vous ne me croyez pas, demandez-le

à Justamont qui y étoit présent, lequel vous en pourra dire la vérité. Belligant fit appeler incontinent Justamont, & lui demanda s'il étoit vrai ce que Fauffard lui avoit dit. Il répondit ainsi : Sire amiral, il est vrai que Charlemagne est le plus merveilleux homme que jamais on puisse voir, il a le regard si épouvantable, que toutes les fois qu'il me souvient de lui, tout le corps me tremble; croyez fermement que devant qu'il soit peu de tems il a menacé de vous attaquer. Je vous prie, donnez-moi congé pour m'aller reposer, car vous voyez bien que je n'ai pas besoin ici; car j'ai toujours grande peur du regard de Charlemagne. Il a semblé être un lion en furie, quand nous lui avons fait le récit de notre message; demain je me ferai porter en ma maison, & me ferai panser. Quand Belligant entendit ainsi parler Justamont, il fut bien courroucé, & lui dit : vous ne retournerez pas en votre maison; mais vous viendrez demain avec moi, car je suis résolu d'aller attaquer Charlemagne dedans son camp, & vous serez en ma tente; afin que quaud j'aurai quelque message à faire, vous les ferez au tems à venir, alors je vous récompenserai. Justamont lui répondit : Sire, je ferai volontiers ce qui me sera possible, j'irai par-tout où il vous plaira pour faire votre commandement; mais si vous voulez m'envoyer vers Charlemagne, j'aimerois mieux que vous me fissiez mourir; desquelles paroles, Belligant fut bien courroucé en son cœur, & jura par Mahon qu'il iroit visiter Charlemagne jusques dans son pavillon, & qu'avec lui il vouloit jouter corps à corps.

Nous laisserons à vous parler de Belligant, & parlerons de Charlemagne, lequel est bien courroucé des paroles que Belligant lui avoit mandées par Fauffard & Justamont.

CHAPITRE LV.

Comme Charlemagne après les nouvelles qu'il eut de Belligant, fit appareiller ses gens pour l'aller combattre.

APrès que Charlemagne eut ouï les nouvelles que le roi Belligant lui mandoit, il fut si courroucé qu'il ne pouvoit boire ni manger, plusieurs de ses barons voyant cela, commencèrent à se dire les uns aux autres : Certainement avant qu'il soit peu de tems, nous aurons ordre de nous armer promptement; car l'empereur Charlemagne est bien courroucé du message que lui a fait Belligant, & non sans cause, voyant aussi qu'il a perdu la noblesse du royaume de France, & les plus hardis qui furent jamais. Charlemagne entendant ces paroles, il dit : Seigneurs barons,

barons, vous voyez bien l'affront que me fait Belligant, de vouloir exiger que je renonce à la foi de Jésus-Christ, pour prendre la loi de Mahon, & que je lui fasse hommage comme à mon Seigneur, tout en chemise, & un bâton blanc en main. Outre plus, que je lui rende Oger le Danois, le duc Naimes & Thierry, desquelles paroles j'ai le cœur si navré, qu'à peine puis-je parler; c'est pourquoi je vous prie, que chacun se mette en armes, car si je ne puis vaincre ces maudits mécréans, je mourrai de chagrin; puis il dit: Hélas! Roland, si tu étois ici, tu m'eusses vengé de cet outrage. Le duc Naimes voyant Charlemagne en courroux & tristesse, lui dit: Très-cher seigneur, je vous prie de ne plus parler de ceux qui sont morts; mais tâchez plutôt de donner courage à vos gens, afin que vous puissiez vous venger. Outre plus, je vous conseille de faire savoir à Gallien qu'il vienne à votre secours. Alors il fut dit que Girard le Viennois iroit faire le message; car il etoit homme prudent, sage & éloquent. Girard fut mandé par Charlemagne, lequel lui dit: Girard, nous vous avons mandé pour faire un message que nous avons à faire. Sire, dit Girard, je suis prêt de faire votre volonté, ordonnez-moi ce qu'il vous plaira.

Vous irez, dit Charlemagne, à Montfuseau, vers Gallien, & lui direz que je me recommande à lui, & qu'il vienne, & amène Girard, Beuves, Savary & Emery, pour nous secourir contre le roi Marsille & Belligant son frère, lesquels ont résolu de nous mettre à mort, & détruire la chrétienté. Incontinent Girard prit aussi-tôt congé de Charlemagne, puis se mit en chemin pour faire son message.

CHAPITRE LVI.

Comme Girard alla dire à Gallien qu'il vienne donner secours à Charlemagne, contre Belligant; & comme il fut attaqué d'un Turc, lequel se tenoit près d'un Château.

Girard fut diligemment au château, lequel étoit situé dessus une grande roche, & au pied d'icelle il y avoit une petite rivière, laquelle étoit gardée par un Turc, qui étoit le plus fort qui fût en tout le pays de Turquie; il étoit au roi de Perse; ce Turc étoit embusqué derrière une forte roche, & gardoit le pont de ladite rivière, afin que personne n'y passât. Quand Girard vit ce château, il s'y achemina droit; mais incontinent que le payen le vit venir, il connut bien que c'étoit un François, il lui dit à haute voix: Chevalier, nul ne passe sur ce pont qu'il ne paye le tribut, c'est pourquoi il te convient payer, ou autrement

de finir ta vie. Girard lui demanda quel droit il devoit; le payen lui dit qu'il falloit qu'il passât tout désarmé & à pied, un bâton en sa main, ou s'il ne le vouloit pas faire, qu'il renonçât à la foi de Jésus-Christ; & que s'il la vouloit renoncer & prendre la payenne, qu'il lui donneroit de l'or & de l'argent en grande abondance; de plns, qu'il lui donneroit sa sœur en mariage, laquelle étoit la plus belle de tout le pays. Girard entendant les paroles de ce payen, il fut courroucé & lui dit : ne te moques-tu point de moi? laisse-moi faire mon message. Et en disant cela, Girard se voulut avancer pour passer le pont; mais aussi-tôt le payen vint contre lui, ils mirent leurs lances en l'arrêt, puis coururent l'un contre l'autre avec tant de fureur, que tous deux leur convint chanceler de dessus leur cheval, & rompirent leurs lances, puis mirent l'épée à la main & s'en donnèrent d'effroyables coups sans se pouvoir blesser; quand le payen vit qu'il ne pouvoit vaincre Girard, il lui dit: Français, je ne sais pas qui tu es, mais tu peux te vanter que tu as jouté contre le plus fort payen qui soit en toute la Turquie, cependant nous ne nous pouvons nous vaincre ni l'un ni l'autre; il nous faut faire une convention ensemble, que si Belligant peut vaincre ton roi Charlemagne, tu renonceras à ton Dieu Jésus-Christ, & tu te viendras rendre à moi, & à ma discrétion. Et au contraire, que si Charlemagne a victoire sur les payens, je renoncerai à Mahon & Travagant, puis me ferai baptiser, & croirai en ton Dieu Jésus-Chtist. Laquelle convention lui accorda Girard, & lui dit : payen, je suis content de tenir ma parole comme tu as dit, non pas pour la peur que j'ai de toi; mais plutôt pour faire mon message promptement. Ils se promirent la foi réciproquement, & prirent congé l'un de l'autre. Girard demanda au payen le droit chemin pour aller à Montfuseau; étant arrivé à la première porte du château, il appela le portier, & lui dit : Ouvrez la porte; car je suis messager de Charlemagne, j'apporte des nouvelles à Gallien. Quand Durgrand le portier ouït parler Girard, il entendit bien qu'il étoit Français, dont il fut joyeux, il lui ouvrit aussi-tôt la porte. Girard monta au château, & fut en la chambre où étoit Gallien, lequel passoit le tems avec ses barons. Quand Girard fut au palais, il regarda Gallien qui étoit assis sur un marbre blanc, il fut à lui & le salua fort honnêtement. Ami, dit Gallien, soyez le bienvenu; je vous prie, dites-moi quelles nouvelles vous m'apportez. Sire, dit Girard, je vous salue de la part de Charlemagne, lequel vous prie de lui donner secours contre le roi Marsille & Belligant son frère, lesquels le veulent détruire. Quand Gallien entendit parler Girard, il fut bien courroucé; & promit qu'il iroit à son secours avec plaisir. Incontinent il fit préparer ses équipages, & donna ses ordres pour la garde du château,

Guinarde voyant le départ de son ami Gallien, vint vers lui, & lui dit : Très-cher seigneur ayez memoire de moi ; car vous m'avez promis foi & loyauté de mariage. Sachez que je crains fort que si vous êtes vainqueur de mon oncle Belligant, que vous ne mettiez votre amour à sa femme ; car elle est la plus belle qui soit en Turquie. Quand Gallien entendit ainsi parler Guinarde, il lui jura de rechef que jamais il n'auroit d'autre femme qu'elle, & qu'étant de retour il accompliroit sa promesse. Il lui laissa cent des meilleurs chevaliers de sa compagnie pour la garder, dont elle le remercia, & elle le baisa doucement, puis prirent congé l'un de l'autre.

Je vous laisserai à parler de Gallien [& retournerai à Charlemagne, qui étoit dans sa tente fort mélancolique.

CHAPITRE LVII.

Comme après que Charlemagne eut envoyé Girard vers Gallien pour avoir secours, il assembla toute son armée pour aller contre l'Amiral Belligant, & comme Gallien se mit en chemin pour venir au secours du roi Charlemagne.

QUand Charlemagne eut envoyé Girard vers Gallien, il fit préparer toute son armée, & ordonna que, le jour du départ, chacun se trouvât à la messe, une torche à la main, priant Dieu notre Créateur, qu'il leur voulut être en aide contre les payens, laquelle chose fut faite. Ils se trouvèrent à cette messe environ cent mille; car jeunes & vieux y furent, priant Dieu qu'il leur donnât victoire sur leurs ennemis. Après la messe chantée, le roi Charlemagne s'en alla asseoir dessous un arbre vert; car c'étoit au mois de mai. & autour de lui étoient ses barons avec lesquels il devisoit. Dans ce moment, Guyon de Mirabel arriva, lequel étoit blessé d'un coup d'épieu au travers du corps; il se mit à pied & salua Charlemagne, lui disant : Sire Empereur, faites armer vos gens promptement; car voici Belligant qui amène avec lui bien cent mille combattans. Quand Charlemagne entendit parler Guyon de Mirabel, il ordonna qu'on se mit en armes, incontinent, sans nul délai. Charlemagne voyant tous ses gens en état, voulut ordonner ses batailles ainsi qu'il avoit coutume de faire, & dit : Seigneurs, au nom de Jésus-Christ, je veux former cinq batailles de mes gens d'honneur. La première avec vingt mille barons, lesquels seront toujours auprès de moi. Le duc Naimes commandera la seconde de trente mille hommes. Oger, la troisième de vingt mille, pour donner du secours au besoin. Thierry, la quatrième de vingt, pour cotoyer. Geoffroy, commandera la cinquième & dernière bataille de dix mille.

Après les batailles ordonnées, Charlemagne dit : Messieurs & amis, vous connoissez qu'il ne se faut pas tant vanter en campagne comme on fait à la maison; il est tems de montrer sa valeur, vous savez que ces maudits payens nous veulent détruire & notre religion, c'est pourquoi je vous prie que chacun fasse son devoir; car j'ai espérance en Notre-Seigneur qu'aujourd'hui nous les mettrons tous à mort, ainsi nobles barons, prenons courage. Après que Charlemagne eut encouragé tous ses gens, il lui souvint de Roland, il commença à le regretter, & pareillement Olivier. Quand les barons le virent en tristesse, il lui dirent : laissez vos regrets; car s'il plaît à Dieu, aujourd'hui sera vengée la mort de ces nobles barons & pairs de France.

Quand Charlemagne eut préparé les batailles, ils se mirent en chemin & s'approchèrent de l'armée de Belligant. Les deux armées commencèrent à faire de grands cris; les Français frappèrent sur les payens d'une si grande force, que du premier assaut ils en tuèrent bien deux mille. Lors un Turc nommé Esclamard, l'un des forts Turcs qu'on put trouver, voyant la défaite des payens, prit un faussard en sa main, & se mit en la bataille, & en frappa Antoine du Plessis si rudement qu'il le tua. Oger le Danois, voyant la mort d'Antoine en fut bien irrité, il fut droit à Esclamard, à qui il donna un si rude coup, que le cercle ni la coiffe ne le purent garantir de la mort; puis Oger lui dit : Maudit payen, tu as tué le fils de Geoffroy, qui étoit si noble courtois, & à cause de cela je t'ai rendu la pareille. Après qu'Oger eut mis à mort Esclamard, Sorbrond, Malathan & le roi Archanas arrivèrent avec trente mille payens, faisant grands cris, & donnèrent sur l'armée des chrétiens, le roi de Sorbrond vint frapper Guyon de Montagu, & lui passa sa lance par le milieu du corps, dont ledit Guyon tomba mort. Le roi Malathan frappa Josian qu'il tua aussi. A cet assaut, il mourut bien cinq cents Français; les payens voyant la perte que faisoient les Français, firent un cri, disant : Seigneurs donnons dessus; car aujourd'hui il faut exterminer les chrétiens. Charlemagne entendant le cri des payens, il fut ému, aussi furent les princes & seigneurs. Tous les autres barons entrèrent en bataille avec un courage invincible, les lances faisoient feu l'une contre l'autre. Oger le Danois tua le roi Archanas, lui passant sa lance toute au travers du corps; les deux armées étoient fort acharnées, il y avoit grand nombre de morts tant de part que d'autre. Quand les payens virent que les Français reculoient, ils commencèrent tous ensemble à crier : Victoire. Les Français étoient presque tous déconcertés; mais ayant apperçu dans la plaine Gallien qui les venoit secourir, ils reprirent courage & furent joyeux de son arrivée; car il étoit tems.

CPAPITRE LVIII.

Comme Gallien arriva à Roncevaux, pour donner secours au noble roi Charlemagne, & comme il tua Mauprïvé, fils de Belligant.

GAllien arriva à Roncevaux, dans un tems où il étoit bien nécessaire; d'abord il se mit en bataille; les payens arrivoient de tous côtés pour voir la défaite des chrétiens. Charlemagne étoit fort embarrassé lorsqu'il apperçut Gallien qui venoit à son secours. Incontinent il appela ses barons, & leur dit: Seigneurs, je vois Gallien qui vient à notre secours, je vous prie que chacun prenne courage. Naimes dit: Sire, cela est vrai, je le vois aussi. Alors Charlemagne prit son épieu en sa main, puis piqua son cheval si rudement qu'il alla jusqu'au roi Allemand, & lui passa son épieu au travers du corps, dont il tomba par terte à la vue des payens, qui en furent étonnés. Le cheval qui étoit animé, porta Charlemagne si avant dans l'armée des payens, qu'il passa six rangs; mais incontinent il fut enclos de tous eôtés, & son cheval fut tué sous lui.

Etant à pied il se défendoit si fort de Joyeuse son épée, que nul ne l'osoit approcher, & voyant qu'il n'étoit secouru de personne, il se prit à dire: Vrai Dieu! je croyois que Gallien suivoit; mais tout est si mêlé présentement, que j'appréhende qu'il ne touche aussi-tôt sur les Français que sur les payens, ne les connoissant pas. Charlemagne n'osoit crier au secours; mais Oger le Danois l'apperçut, lequel vint incontinent rompant la presse, & fendant l'armée vaillamment. Le roi Frugant se trouva devant lui, qui vouloit disputer le chemin; mais Oger le tua, & prit son cheval qu'il mena à Charlemagne, en lui disant: Il ne vous falloit pas combattre à pied, ne pouviez-vous pas appeler vos barons & chevaliers à votre secours? Quand les Français virent venir Gallien, ils se retirèrent vers l'Oriflan, les payens d'autre part, lesquels avoient grande peur. Incontinent Gallien piqua son cheval, & fut sur les payens pour venger la mort des pairs de France, & aussi pour augmenter la foi chrétienne, tellement que du premier coup il tua un payen; quand Mauprivé vit que Gallien avoit mis à mort le payen; il vint contre lui par dépits, & se donnèrent de grands coups l'un sur l'autre. Gallien leva Haute-Claire, du coup qu'il en donna à Mauprivé, il abattit l'homme & le cheval par terre, duquel coup ledit Mauprivé finit sa vie, dont les payens furent bientôt fâchés. Quand Gallien vit qu'il étoit mort, il se prit à dire à haute voix devant tous: Seigneurs, voici le roi, lequel avoit juré qu'il vengeroit la mort des payens; mais il faut maintenant

que l'on venge la sienne. Quand les payens l'entendirent ainsi parler, ils en furent épouvantés, & dirent entr'eux, voici celui qui tua le roi au château de Montfuseau, & délivra au bois de Bruffelle les prisonniers Français que Belligant vouloit faire pendre dans ledit bois. A ces mots les Français se mirent en bataille, Savary rencontra Turben, & le frappa de telle force; que la lance lui traversa le corps, dont il tomba roide mort. Charlemagne cria à haute voix : Saint Denis. Girard, cria Vienne. Hernaud cria : Bellande. Salomon cria, St. Malo. Oger cria, Dannemarck. Naimes cria, Bavière. Thierry cria, Billon. Geoffroy cria, Angers. Le noble Gallien cria Montfuseau; car il avoit vaillamment conquis le château. Et quand les payens entendirent les cris des Français, ils furent tous épouvantés, & s'en fuirent vers leurs étendards; mais en fuyant plusieurs furent tués. Quand ils furent à l'étendart, ils dirent à Belligant, Sire, sachez que le chevalier qui aime votre nièce, la belle Guinarde, a mis à mort votre fils Mauprivé. Quand Belligant entendit ces nouvelles, il manqua d'en mourir de chagrin.

CHAPITRE LIX.

Comme Charlemagne tua Belligant, & comme il arrêta le Soleil.

APrès que Belligant sut la mort de son fils, il fut si courroucé qu'il manqua de mourir de désespoir; en voyant Gallien, il dit aux payens : Prenez ce chrétien. Incontinent les payens vinrent de tous côtés pour se saisir de Gallien, qui se défendoit vaillamment, il tua plusieurs payens de sa hache tranchante; il eut fort à faire pour vaincre tant de payens; mais Girard, Beuves & Savary arrivèrent, lesquels tuèrent bien dix mille payens. D'autre part vint Charlemagne & ses gens, tellement que la bataille fut toute renouvellée. Et quand Belligant vit que les Français étoient en si grand nombre, il se prit à dire :

Charlemagne, où avez-vous été que vous ne vous êtes pas montré à moi depuis long-tems ? je crois que vous n'êtes pas assez hardi; car vous êtes trop vieux. Quand Charlemagne l'entendit ainsi parler, il piqua son cheval des éperons, & s'en vint contre Belligant, qu'il le frappa si vaillamment, que d'un coup il le mit à terre, s'harcelèrent de telle façon qu'ils brisèrent leurs lances. Charlemagne tira Joyeuse son épée, mais en la tirant Belligant lui donna un coup sur le heaume qu'il lui conpa la coiffe, & vint jusqu'au test, & tomba au côté senestre sur son écu de si grande force, que quand il tira son épée Charlemagne chancela; alors Belligant

lui dit, je vous ferai finir votre vie en Espagne, vieux hibou, si-bien que jamais n'y mettrrez le pied. Quand Charlemagne l'entendit, il fut bien courroucé, & vint contre Belligant qui l'avoit tant injurié, & le frappa si rudement de Joyeuse son épée, que du coup il lui coupa son écu; puis il lui donna un autre coup sur son heaume, qu'il lui fendit la tête jusqu'au menton, tomba mort de dessus son cheval. Puis Charlemagne dit : Belligant, tu as dit vérité, quand tu te flattois que tu serois couronné roi de France; je te couronne au champ de bataille, de Joyeuse mon épée. Alors les chrétiens se moquoient des payens, en leur disant : quoique Caarlemagne ait la barbe grise, il fait bien encore un coup d'épée, il a bien montré à Belligant un tour de maître; car à l'ouvrage on connoît l'ouvrier. Quand les payens virent leur roi mort, ils furent fort tristes. Lorsque le Roi Marsille sut que son frère Belligant étoit mort, il s'en fuit secrétement, & ainsi firent Fauffard & Justamont. Gallien étoit en la bataille, en laquelle il faisoit grand carnage des Sarrasins. Charlemagne chassoit ses ennemis de telle sorte, que nul n'osoit se trouver devant lui; puis il fit oraison à Jésus-Christ, disant : Mon Dieu, je vous supplie qu'il vous plaise de me donner le tems de venger la mort de mes barons, dont l'intention n'étoit que de multiplier la foi catholique, & ont été trahis & morts comme des martyrs. Quand Charlemagne vit que le soleil étoit encore haut, il dit aux Sarrasins, je vous promets qu'il n'échappera personne de vous tous. Gallien passa contre un pré, & vint contre les tentes des payens, où il trouva plusieurs beaux pavillons que le roi Marsille avoit fait faire. Il y avoit deux mille payens qui gardoient la femme dudit Marsille; mais quand ils virent Gallien, ils prirent la fuite. Quand Marsille qui étoit de l'autre côté, vit que Charlemagne le poursuivoit de si près, il jura par Mahon, que jamais il n'entreroit en ville ni château, qu'il ne tînt Pinelle à son plaisir, & puis qu'il ne redouteroit pas Charlemagne ni sa puissance. Le roi marsille ne pensa qu'à se sauver, & Charlemagne le suivoit toujours de près, Gallien étoit demeuré près d'une rivière, où il les attendoit. Quand ils virent Gallien venir, ils entrèrent dedans ladite rivière à pied & à cheval; il y en eut tant de noyés que les vivans passoient par-dessus les morts, tous ceux qui demeurèrent furent tués. Le roi Marsille voyant le danger où il étoit, par un subtil moyen échappa, & s'en alla à Pinelle; mais comme il fuyoit le jour finit; c'est pourquoi Charlemagne & Gallien retournèrent en leur camp. Charlemagne remercia Gallien du grand secours qu'il leur avoit donné. Ils logèrent cette nuit dans les tentes des payens, lesquelles étoient bien garnies de vivres; chacun prit sa réfection des biens qu'ils y trouvèrent, puis après souper chacun se coucha

Olivier & Videlon firent le guet toute la nuit. Le matin Charlemagne se leva, & s'en alla entendre la messe d'un St. Abbé. après cette bonne action chacun se prépara pour retourner en bataille à la rencontre des chrétiens & des payens, il y eut encore un rude carnage, & la bataille fut si sanglante. qu'à grande peine pouvoit-on distinguer les chrétiens d'avec les payens, dont Charlemagne fut si touché de compassion. Gallien l'encouragea le mieux qu'il lui fut possible.

CHAPITRE LX.

Comme Charlemagne s'en alla avec Gallien à Montfuseau, & comme le noble Gallien épousa la belle Guinarde.

Gallien voyant la tristesse de Charlemagne, & que la bataillle étoit finie, il lui dit : Sire, il est vrai que j'ai promis foi & loyauté de mariage à une jeune dame d'une beauté parfaite, laquelle est fille du roi Marsille, qui est votre ennemi mortel. Je l'ai trouvée loyale; car elle m'a donné plusieurs fois secours, c'est pour quoi je vous prie qu'il vous plaise de venir aux nôces vous réjouir, & que vous la meniez par la main. Alors Charlemagne lui dit : Mon très-cher ami, je le veux bien; je dois bien reconnoître votre générosité par quelqu'endroit, je vous donnerai l'étendard que vous avez conquis. Alors Charlemagne commanda qu'on décampât, & manda aux seigneurs & barons qu'ils vinssent vers lui, & que Guidon & Hernaud demeureroient audit lieu avec deux cents chevaliers richement habilllés, lesquels avoient gardé à Roncevaux les douze pairs de France. Ils demeurèrent jusqu'à ce que Charlemagne fût revenu ; & fût le traître Ganelon bien gardé, lié & garotté pour ladite trahison. Thierry fut pris, lequel étoit à Montfuseau, accompagné de plusieurs princes & nobles chevaliers, lesquels ar.ivèrent à Montfuseau la veille d'une bonne fête. La ville étoit fermée de murailles, & le palais somptueux, dont Charlemagne fut bien étonné quand il vit l'édifice, il demanda à Gallien à qui étoit le château. Sire, il est à vous; j'en suis le seigneur. Quand Charlemagne eutendit Gallien, il dit : mon cher ami, vous avez là conquis une belle forteresse ; certes, vous êtes sage & hardi comme étoit votre père. La belle Guinarde étoit au palais où elle passoit son tems ; mais quand elle vit les Français, elle eut peur ; car elle pensoit que ce fussent les Sarrasins qui venoient de l'armée de Belligant. Gallien envoya un messager à la belle Gninarde, lequel la salua, puis lui dit : Madame Guinarde, Gallien votre ami, vous salue,

salue, lequel vous amène Charlemagne accompagné de plusieurs barons & chevaliers de France. Guinarde eut grande joie de ces nouvellles. Elle fit grand appareil par toute la ville pour recevoir les Français. Quand Charlemagne & les barons furent arrivés, Guinarde descendit du palais, & vint audevant de Charlemagne fort honorablement, & lorsqu'il la vit il descendit de dessus de son cheval, puis vint vers Guinarde & l'embrassa tendrement. Elle lui dit : bien-venu soyez, noble roi des Français, & tous les nobles chevaliers de votre suite. Charlemagne répondit, Guinarde, Jésus-Christ veuille vous garder de mal. Quand les seigneurs furent tous au château, Charlemagne fut richement servi, ainsi que les chevaliers. Après le souper, chacun fut se coucher pour se reposer. Le matin ils vinrent plus de cent chevaliers au lever de Charlemagne, entre lesquels étoient Callien & Guinarde, qui le saluèrent humblement. Guinarde dit à Gallien devant tous : Gallien, cher ami, je vous prie qu'il vous plaise d'accomplir votre promesse pendant que toute la noblesse est ici ; vous savez que vous m'avez promis foi & loyauté de mariage, c'est pourquoi je desir, si c'est votre plaisir, d'accomplir cette belle promesse.

Chère amie, dit Gallien, j'en suis bien content, s'il plaît à Charlemangne, mon seigneur. Ami, dit Charlemagne, j'y consens très-volontiers, puisque chacun en est content. Le roi fit baptiser Guinarde, après la céremonie du baptême, ils furent épousés, dont grande joie fut manifestée par toute la contrée. Charlemagne donna à Gallien & à Guinarde pour accroissement de la terre, plusieurs seigneuries, ce que Gallien accepta de lui ; mais il devint encore plus puissant, car il eut en peu de tems encore de plus grandes seigneuries. Après que Charlemagne eut resté huit jours à Montfuseau, il en partit, & y laissa Gallien & sa jeune épousée ; il mena avec lui l'Ecuyer & Turion, qui savoient toute la vérité de la trahison de Ganelon, & s'en alla à Roncevaux ; il prit congé de Gallien & de Guinarde, & laissa avec lui Girard, Hernaud, Beuves & Savary, puis s'en fut à Roncevaux.



CHAPITRE LXI.

Comme un messager apporta des nouvelles à Gallien qu'il allât secourir sa mère, qu'on accusoit d'un cas criminel.

GAllien se tint à Montfuseau jusqu'à l'été, se réjouissant avec Guinarde & ses chevaliers. Un messager vint vers lui & lui apporta des nouvelles de sa mère. Quand il fut devant Gallien, il le salua, disant : Dieu veuille vous garder de mal, fils d'Olivier. Gallien lui répondit : Jésus-Christ vous maintienne & accroisse votre bonheur. Or, dites-moi le sujet pourquoi vous venez vers moi. Le messager lui dit : Très-cher seigneur, je vous dirai qne les enfans du roi Hugon ont empoisonné leur père, pour avoir son royaume, & ils disent que c'est votre mère qui l'a fait ; mais elle n'a jamais commis cette action. Elle a donné son gage en champ de bataille contr'eux ; mais votre mère n'a trouvé personne qui veuille combattre pour elle.

Elle eût été brûlée l'autre jour, si ce n'eût été l'évêque de Naples qui lui sauva la vie, & les autres barons qui en eurent pitié. J'allois querir Olivier pour la défendre; mais on m'a dit que les payens l'avoient mis à mort ; & certes, si vous ne lui aidez elle sera brûlée. Quand Gallien entendit le méssager, il se prit à pleurer, & jetta un soupir en disant : Ah! mon Dieu, je n'ai jamais connu mon père, sinon à la mort, & si je perds ma mère je n'aurai plus personne. Girard & Hernaud le consoloient; Gallien dit : mes oncles ont fait ce mauvais traitement à leur père, & en accusant ma mère; il dit dans le moment qu'il iroit la secourir. Gallien qui avoit le cœur marri, se fit armer pour aller au secours de sa mère; il laissa à Montfuseau Girard & Hernaud pour garder sa femme, & mena avec lui Beuves, Savary, Geoffroy de Paris, Emery & dix mille chevaliers bien armés.

Il prit congé de Guinarde & des chevaliers, & chemina en si grande diligence qu'il arriva aux lices vers le soleil couchant. Le prince de Tarente, nommé Richard de Damas, & Gauthier son frère, étoient venus pour loger aux lices, mais ils allèrent à la cour de Constantinople pour justifier la dame que l'on vouloit condamner à tort. Quand Galllien fut arrivé, les nobles lui firent grande chère au souper., ensuite ils se furent reposer. Le matin ils cheminèrent par la Romanie, tant qu'ils vinrent à Constantinople. Alors Gallien dit : quand je partis de cette cité, mes deux oncles vinrent épier pour me tuer en ce bois; mais si je peux je leur en ferai bien souvenir. Tant cheminèrent qu'ils arrivèrent en la cité ,

& se logèrent devant Sainte Sophie, en laquelle église ils entendirent la messe. Gallien étant aux fenêtres du logis, ouït le peuple qui disoit : la meilleure demoiselle de ce pays sera aujourd'hui exilée à grand tort; les pauvres étoient soutenus par elle : maudit soit celui qui est la cause que nous la perdons. Quand Gallien les entendit, il se mit à pleurer ; Henry & Tibère firent tant par leurs flatteries, qu'ils attirèrent les barons du royaume dans leur parti, & les menèrent à la cour.

CHAPITRE LXII.

Comme Jacqueline fut menée à la cour pour être condamnée à mort par fausses accusations, & comme Gallien la défendit au champ de bataille contre Burgal.

GAllien & tous ses gens allèrent à la cour, aussi firent les seigneurs d'Espagne & l'évêque de Naples. Lorsqu'ils furent arrivés, ils dirent hautement, que si on vouloit juger Jaqueline par des faussetés, qu'ils prendroient ses intérêts. Gallien les remercia en leur disant : seigneurs, je vous promets la foi qu'un jour je vous rendrai le plaisir que vous faites à Jaqueline. Quand ils furent arrivés à la cour, ils virent qu'on mettoit la dame hors de prison, laquelle étoit bien désolée. Alors ses deux frères lui dirent : vous serez punie parce que vous avez fait mourir votre père. Tibère dit : Vous m'avez aussi voulu perdre, afin que je perdisse ma seigneurie. Burgaland de Rodhès dit devant tous : Jaqueline m'a proposé que je sois son ami par amour, pour faire mourir ses frères, comme elle a fait mourir son père; s'il y a un homme qui veuille dire le contraire, je suis tout pret de le combattre. Alors les barons dirent : Si nul ne la défend elle est jugée à mort. Intervint l'Evêque de Naples, lequel dit : Elle n'est pas encore jugée, il pourra se trouver quelqu'un qui la mettra hors de danger. Quand Jaqueline l'entendit, elle requit un de ses parens pour la secourir ; mais il dit : je n'entreprendrai pas de combattre contre Burgaland. Quand Gallien vit sa mère devant ses deux frères, & que nul ne la vouloit défendre, il la prit par la main & lui dit : madame, faites bonne chère ; car jusqu'à la mort je prendrai votre cause en main & vous défendrai pour justifier votre innocence. L'évêque de Naples défendit qu'on ne lui fit aucun mal. Alors Burgaland dit : S'ils étoient quatre tels que vous (en parlant de Gallien) je n'en reculerois pas un pas. Seigneur, dit Gallien, baissez votre épée & vous allez armer; car mon corps vous défie. La dame pleuroit son fils & ne le connoissoit pas.

CHAPITRE LXIII.

Comme Gallien voulut défendre sa mère en champ de bataille contre Burgaland, pour fausses accusations à elle imposées, & comme il tua Burgaland.

TIbère, Henry, & plus de cinquante seigneurs & barons qui étoient à l'encontre de Jaqueline, montèrent au palais, & jurèrent qu'elle ne leur échapperoit jusqu'à la mort. Lors Burgaland fut armé, & vêtit un haubergeon de menu treillis, lequel, comme dit l'écriture, fut fait par une fée, & tout homme qui le portoit, ne pouvoit être vaincu en armes, s'il n'étoit faux, traître & parjure. Cet haubergeon fut envoyé au roi Hugon. Burgaland ceignit une épée laquelle avoit un demi-pied de large, & l'histoire dit que cette épée tranchoit le fer. Le plombeau & la croissée étoient de fin or massif, elle étoit appelée Tranche-Fer. Les boucles du heanme étoient de fin or bruni; au cercle de dessus, il y avoit des pierreries qui répendoient grande clarté. Etant bien armé, on lui donna un bon cheval, Burgaland monta dessus, & mit l'écu à son cou; il prit son épieu, lequel étoit envenimé du sang d'un tigre. Quand Burgaland fut monté, il piqua des éperons & fut au champ de bataille. Ceux qui le virent se mirent à dire que Gallien seroit bientôt vaincu. Burgaland attendoit Gallien au champ de bataille, desirant sa venue pour le vouloir mettre à mort; mais Gallien étoit en son logis qui s'armoit des armes que Regnier lui avoit données quand il partit pour aller à Roneevaux; Beuves & Savary lui donnèrent la lance & le heaume, puis on lui mena Marcepin, & monta dessus comme noble & valeureux, puis il prit son écu & partit de son logis. il appela Savary, & lui dit: faites armer vos gens; car si Tibère & Henry nous vouloient faire quelqu'outrage, vous me donneriez plutôt du secours. Gallien vint au champ, le duc Guyon d'Athènes & & plus de cent autres l'accompagnèrent. Quand il fut arrivé au champ, Tibère & Henry tinrent conseil, disant que si Burgaland étoit vaincu, qu'ils le secoureroient. Les barons amenérent Jaqueline, liée bien étroitement, puis Burgaland dit devant tous: Cette dame a fait mourir son pére, & vouloit faire mourir ses frères afin d'avoir le royaume; elle se vint conseiller à moi, me disant que si je voulois lui aider à faire ce crime, qu'elle s'abandonneroit à moi. Quand Jaqueline l'entendit, elle se prit à pleurer, disant, que jamais elle n'avoit eu volonté de le faire. Alors Gallien dit à Burgaland: Vous mentez impunément, & vous accusez cette dame à tort; Burgaland dit: Vous mentez vous-même, en voulant la justifier; mais avant qu'il soit nuit vous serez pendu & la dame brûlée;

Gallien lui répondit : Dieu & le bon droit nous aidera ; chacun ferma son heaume, puis on fit crier que nul n'entrât au champ sur peine de la vie. Trois chevaliers gardoient Jaqueline, laquelle regrettoit son enfant, quoiqu'elle ne le connoissoit point ; si elle l'eût connu : elle eût mieux aimé être brûlée que de laisser combattre contre Burgaland.

Quand les deux champions furent prets de combattre, Gallien appela les gardes, & leur dit : qu'ils gardassent le champ, afin que personne ne les troublât ; ils dirent, que si aucun y entroit, incontinent il seroit pendu & étranglé. Gallien les remercia grandement, puis leva la main & fit le signe de la croix. l'évêque de Naples lui dit : Dieu vous garde de mal & vous fasse la grace de vaincre votre ennemi Burgaland. Gallien lui dit : certes, j'ai espérance que devant qu'il soit nuit, s'il n'a la peau plus dure que l'acier, vous la verrez trancher en plus de trente pièces. Les princes, seigneurs & barons furent tous étonnés du courage de ce jeune chevalier. A l'entour des deux chevaliers il y avoit grand nombre de gens, lesquels étoient allés pour voir combattre les deux champions ; Burgaland cria à haute voix : Vassal, je vous défie ; mais jamais je ne vous prendrai à rançon, & ne sera pas Jaqueline par vous défendue ; car devant qu'il soit nuit, je vous montrerai que vous n'êtes pas sage de vous mettre en champ de bataille contre moi. Alors Gallien réclama le nom de Jésus, en le priant qu'il lui voulut être en aide, & que la dame étoit innocente du crime que ses frères l'accusoient. Burgaland piqua Arragon son cheval, & Gallien en fit de même à Marcepin, puis se rencotrèrent de leurs lances si rudement qu'ils en firent voler les éclats en l'air ; Gallien frappa Burgaland si fort, que s'il n'eut levé son écu, il eût eu la tête fendue ; mais l'écu fut fendu en deux. D'un autre côté il lui ôta une pièce du heaume, & s'il neut paré le coup, c'étoit fait de lui ; car il trancha la coiffe du heaume & coupa jusqu'à la chair, & l'épée glissa au côté senestre & trancha le pan de son heaubergeon, & la chair fut entamée. Quand Burgaland se sentit frapper de Gallien, il se voulut venger sur-le-champ, il leva son épée & lui en porta un rude coup, mais Gallien le para avec son écu, sans cela il l'auroit tué, car il lui coupa plus de deux cents mailles de son haubergeon, & une partie de la coiffe, tellement que le sang lui sortoit par la bouche. Gallien chancela, & peu s'en fallu qu'il ne tomba par terre, dont les barons de son parti furent fort chagrins. Ils se disoient tout bas les uns aux autres, je crois qu'il sera vaincu, & par conséquent Jaqueline sera brûlée. Quand la pauvre Jaqueline vit ce coup, elle se jetta la face contre terre, & se prit à pleurer, en disant : Vrai Dieu ! vous savez que je suis accusée à tort, n'étant coupable aucunement de la mort de mon père. Protégez,

s'il vous plaît, le chevalier qui combat pour moi. Et comme Gallien se préparoit pour se remettre au combat, Burgaland lui dit : Chevalier, je vous ai déjà montré ce que je sais faire; mais du premier coup que je vous porterai, ce sera fait de votre vie. Gallien lui dit : vous en aurez menti, s'il plaît à Dieu; mais ce que vous dites pourra bien vous arriver plutôt qu'à moi. Ils recommencèrent donc à frapper l'un sur l'autre, si fort que le sang couloit de toutes parts; ils se combattirent tant, qu'il étoit midi qu'ils ne s'étoient pas donné le tems de reprendre haleine; ils étoient si las qu'ils ne pouvoient remuer ni bras ni jambes. Etant un pe reposés, ils se remirent en bataille, & Burgaland dit : Gallien, dans peu de tems je te ferai mourir, & ferai aussi brûler Jaqueline. Gallien lui répondit, je ne crains pas tes menaces. Lors Burgaland crévoit de dépit d'entendre le mépris que Gallien faisoit de lui, il lui dit encore, tu as beau faire, tu mourras de ma main; Gallien lui répondit : Jésns-Christ a toujours été le protecteur des innocens, j'ai espérance en lui; & tous tes sermens te pourront bien nuire & te porter dommage. Burgaland écumoit de rage, il sembloit qu'il fût hors du sens, & vint par grande fureur contre Gallien, & Gallien contre lui, lequel se ressouvint de son père Olivier, qui ne recula jamais devant un homme. D'autre côté il voyoit sa mère qui pleuroit, priant Dieu qu'il voulût garder Gallien de mal; cependant elle ne le connoissoit pas. Le peuple qui étoit spectateur du combat, avoit grande pitié de Gallien, & disoit les uns aux autres : Certes, ce seroit grand dommage si ce chevalier étoit mis à mort : Hélas ! il est trop jeune, si ce n'étoit son courage il seroit déjà mort; on n'a jamais vu un homme si vaillant ni si courageux. Gallien pria Dieu & la Vierge d'être à son secours, puis il prononça les hauts noms de Notre-Seigneur; car celui qui les réclamera ne périra le jour qu'il les aura prononcés, s'il n'est faux ou parjure, & qu'il n'ait tort en ce qu'il veut disputer. Quand le noble Gallien les eut nommés, il fut plus ferme & plus assuré que devant. Burgaland vint contre lui, & lui donna un si grand coup qu'il emporta une partie de la coiffe & du heaume, & l'eût tué si l'épée n'eût pas glissé; nonobstant elle lui trancha une partie du côté senestre, dont le sang couloit abondamment, & du coup le noble Gallien chancela un peu. Quand Jaqueline vit ce coup, elle fit un grand cri & tomba pâmée, croyant que le jeune chevalier fût vaincu. Tibère & Henry étoient bien joyeux du coup que Burgaland avoit fait. incontinent ledit Burgaland dit plusieurs injures à Gallien, qui ayant entendu ces paroles, tira son épée & en frappa Burgaland si fort, qu'il fendit son écu, heaume & la coiffe par le milieu, lui coupant une grande partie du test, de l'oreille & de la joue,

& l'épée lui retomba sur l'épaule, qui lui coupa le bras. Quand il sentit le coup, il fit un cri & dit : Jupiter, veuillez-moi aider, la force me manque ; j'ai en ma vie vaincu en trente champs de bataille, les plus forts de Romanie, & aujourd'hui un jeune homme m'a vaincu; je meurs de mes blessures & de désespoir. Gallien lui dit : il faut que tu périsses par mes mains, orgueilleux payen. Burgaland qui n'avoit plus qu'un bras, voulut faire tomber Gallien par terre ; mais celui-ci lui donna du plombeau de l'épée, dont il tomba par terre ; puis Gallien prit l'épé de Burgaland, & lui en donna tant de coups qu'il mourrut sur la place.

CHAPITRE LXIV.

Comme après que Gallien eut mis à mort Burgaland, Tibère & Henry le voulurent tuer ; & comme ils donnèrent Jaqueline à Antoine de Tyr, & à trois autres chevaliers pour la faire mourir, & comme ils attaquèrent les Français.

GAllien ayant mis à mort Burgaland, il monta sur Marcepin son cheval ; comme il montoit dessus, Henry vint avec plusieurs soldats pour mettre Gallien à mort ; mais il se défendit bien. Tibère fit amener par force Jaqueline, mère de Gallien, & la donna en garde à Antoine de Tyr, & à trois autres chevaliers pour la faire mourir. Ils prirent la dame & la menoient pour être brûlée, dont elle dit : Hélas ! faut-il mourir étant innocente? Olivier, mon ami, vous m'avez trahie; car vous deviez revenir, c-est pour l'amour de vous que j'ai nourri l'enfant que vous avez engendré avec moi, ce qui fait connoître assez l'estime que j'ai toujours eu pour vous, votre enfant & le mien est parti pour vous aller chercher, ainsi je n'ai plus de support de personne ; mes frères me veulent faire mourir : Souverain Dieu ! que Charlemagne n'est-il ici avec les chevaliers français ? Quand Gallien entendit les plaintes que faisoit sa mère, le cœur lui frémit, & promit à Dieu qu'il secoureroit sa mère jusqu'à la mort. Les payens frappèrent sur les Français, lesquels se trouvèrent en leur hôtellerie. Gallien alla vers ceux qui menoient sa mère, sans que personne le suivit ; quand ils le virent ils se mirent en fuite. Les Français qui étoient en la bataille retournèrent à leur logis, lequel étoit entouré de bons murs & de bonnes défenses ; ils fermèrent les portes. L'hôte dit : Seigneurs, ne craignez rien, car la maison est forte ; mais défendez-vous bien, j'ai pour vivre un an. Beuves le remercia grandement, puis lui dit : Sire, nous avons perdu un de nos parens qui étoit notre appui, dont nous sommes fort tristes. Ceux de la ville vinrent au

logis criant, mettez-nous en main celui qui a tué Burgaland, ou nous vous ferons tous mourir. L'hôte répondit : Seigneurs, modérez votre courroux, vous devriez au contraire avoir obligation au jeune chevalier qui a prit le parti de Jaqueline, vous avez tort de le chercher pour le mettre à mort; certes, je crois qu'à la fin il vous en viendra mal; allez-vous-en d'ici, traîtres, faussaires, & quoique je sois votre sujet, je ne saurois vous flatter; car vous êtes des traîtres, vous l'avez bien fait voir aujourd'hui. Quand Tibère l'entendit parler de la sorte, il entra dans une étrange colère, il commanda que l'on attaqua ladite maison. Les Grecs, habitans de la ville, joints à plusieurs autres l'attaquèrent incontinent, l'assaut fut si grand qu'il ne dura guère; ils firent tant qu'ils rompirent les murs en plusieurs endroits, & montèrent dessus. Ceux de dedans se défendoient vigoureusement ; mais quand ils virent que les murs étoient a bas, ils firent un cri. Alors Tibère dit à ses gens, ils sont maintenant pris. Quand l'évêque de Naples, Richard de la Morée, Gauthier de Damas, Guichard, prince d'Estur, & le duc d'Athènes entendirent les cris de ceux qui étoient en la maison, chacun d'eux alla en son logis, & firent armer leurs gens, ils étoient quinze mille à cheval qui avoient tous promis à Gallien qu'ils lui donneroient secours en cas de besoin. Chacun partit de son logis richement montés, & vinrent tous ensemble; les Grecs étoient tous passés les murs quand les barons leur crièrent; disant : Faux, traîtres, vous faites une injustice à ce jeune chevalier qui a gagné le champ de bataille, vous le voulez faire mourir, cela crie vengeance. Quand les traîtres les virent ils furent bien étonnés, ils laissèrent l'assaut & s'assemblèrent. L'évêque de Naples & les autres seigneurs commencèrent à frapper vigoureusement sur les Grecs, & chacun d'eux crioit au secours ; puis ils se mirent en bataille tant d'une part que d'autre. Beuves & Savary écoutoient les cris, & regardoient les valeureux chevaliers qui se combattoient, entre lesquels ils virent l'évêque de Naples qui combattoit pour eux. Ils montèrent à cheval, & sortirent du logis; Beuves vint le premier & frappa Henry dessus l'écu & lui rompit la boucle d'or dessous, & l'abbatit de dessus son cheval; Savary vint devant Tibère, & lui donna un si grand coup d'épieu qu'il le mit par terre, dont il croyoit qu'il fût mort. les Grecs vinrent, qui remontèrent Tibère & Henry. Alors Tibère dit à son frère, certes, si nous demeurons long-tems ici nous serons mis à mort. Henry répondit : il me paroît qu'oui, mon frère; car le plus jeune de tous a vaincu Burgaland, il vaut mieux nous sauver secrétement. Nous donnerons aux barons qui sont de notre parti une grande somme d'argent, afin qu'ils jugent notre sœur à être brûlée, & les tiendrons pour nos amis. Alors

Henry

Henry, dit mon frère, vous dites bien. Jaqueline fut donnée à quatre chevaliers qui la menoient mourir. Tibère & Henry avec tous leurs amis s'enfuirent, dont ceux de Constantinople furent étonnés. L'évêque de Naples, Guyon de Morée parlèrent à eux, leur disant qu'ils se rendissent, & qu'ils missent bas les armes; ce qu'ils firent volontiers, & demandèrent quartier, Beuves & Savary leur pardonnèrent. Tous les autres barons furent maris de ce qu'Henry & Tibère étoient échappés.

CHAPITRE LXV.

Comme après que Gallien eût gagné le champ de bataille, il poursuivit les quatre chevaliers qui menoient sa mère pour la faire mourir, dont il en tua trois.

GAllien s'en fut piquant des éperons pour attendre les chevaliers qui menoient sa mère à la mort Ils entrèrent dans le bois; mais les traîtres battirent tant Jaqueline que le sang lui sortoit de tous côtés, dont elle pleuroit amèrement, disant: Hélas! que j'ai eu de malheur quand je mis mon amitié à Olivier; il m'en coûta bien cher: ah! mon fils Gallien, vous me seriez maintenant d'un grand secours; car à grand tort on veut me faire mourir: Vrai Dieu! qui êtes mort pour tout le monde, faites-moi la grace de voir encore une fois mon fils Gallien avant de mourir. Hélas! chacun dit qu'il est bon chevalier, & qu'il a tué plus de dix mille payens, s'il étoit ici il me viendroit secourir. Vrai Rédempteur du monde, soyez-moi maintenant en aide, & me faites miséricorde avant que je meure. Si-tôt que Gallien entendit les tristes douleurs de sa mère, il piqua Marcepin son cheval, il trouva les quatre chevaliers qui menoient sa mère, ils étoient pour lors en une lande dessous une roche. Jaqueline étoit si fatiguée des coups qu'elle avoit reçus, qu'elle tomboit par terre, ils la frappoient encore pour la faire relever. Quand Gallien les vit, il leur dit: vous le payerez; laissez aller Jaqueline; car vous la voulez faire mourir à tort. Quand les chevaliers virent Gallien, ils se dirent l'un à l'autre: Voici le chevalier qui a mis à mort Burgaland, il faut croire qu'il cherche la sienne à lui-même, quand il entreprend de nous poursuivre. Les quatre chevaliers piquèrent leurs chevaux & vinrent vers Gallien, lequel prit son épée & poussa Marcepin aussi vers eux, dont trois chevaliers le blessèrent, & le quatrième blessa son cheva' Marcepin. Alors Gallien frappa dessus eux, & du premier coup il en tua un de son épée, en lui fendant le heaume & la tête jusques au menton, dont il tomba mort. Quand les autres le virent, ils vinrent

vers Gallien, lequel se défendoit vaillamment; mais nonobstant il étoit fort blessé. Gallien donna tant de coups aux chevaliers qui menoient sa mère, qu'ils la laissèrent aller pour se défendre. Quand Jaqueline vit qu'ils étoient si acharnés, elle se mit en fuite. Gallien fut bien marri quand il n'apperçut plus sa mère, car il avoit grande peur que les bêtes sauvages ne la dévorassent; il banda ses plaies le mieux qu'il put, puis alla chercher sa mère dans le bois; mais elle fut de buisson en buisson de peur qu'on ne la trouvât. Elle chemina tant qu'elle se trouva dessous un arbre d'où il sortoit une belle fontaine, près de laquelle s'assit la belle Jaqueline. Elle étoit fort fatiguée tant du mauvais traitement qu'on lui avoit fait, que de la peur qu'elle avoit eue, elle commença à réclamer la Sainte Vierge, qu'elle la voulût garder de mal, & qu'elle lui fasse la grace devant que de mourir, de voir son fils Gallien & le comte Olivier, car la nuit étoit venue.

CHAPITRE LXV.

Comme Henry & Tibère pendirent leur sœur Jaqueline par les cheveux à un arbre, & comme Gallien coupa la branche & lui sauva la vie; aussi comme il mena ses oncles prisonniers à Constantinople.

QUand le matin fut venu, Tibère & Henry vinrent vers le bois pour pour savoir ce que leur sœur étoit devenue, & comme ils cheminoient vers la fontaine, ils la trouvèrent dormant, dont ils furent fort joyeux, & incontinent descendirent de dessus leurs chevaux, & l'éveillèrent en la battant à grands coups de poing. Quand elle fut éveillée, elle se trouva fort étonnée de voir ses deux frères. Hélas! dit-elle, où me suis-je réfugiée? Tibère dit, vous serez pendue par les cheveux, & puis vous serez mise à mort. Dites-moi donc comment vous êtes échappée des mains des quatre chevaliers à qui je vous avois donnée pour vous mettre à mort. Hélas! dit la pauvre Jaqueline, laissez-moi vivre en ce bois, & je vous promets de ne jamais retourner en votre royaume. Tibère qui n'avoit point pitié d'elle, il faut mourir dit-il. Dans ce moment arriva le chevalier qui s'étoit échappé quand Gallien tua les trois autres. Ce chevalier étoit nommé Amaury, il raconta à Henry & à Tibère, comme ses trois compagnons avoient été mis à mort par le chevalier qui avoit vaincu Burgaland, & comme Jaqueline s'étoit sauvée par le bois de la peur qu'elle avoit de voir tel carnage. Après que ce chevalier

eut fait ce rapport à Henry & Tibère, ils lui dirent : Poltron, vous avez faussement menti ; mais vous-même avez tué vos trois compagnons. Tibère & Henry courroucés en leurs cœurs, le prirent incontinent & le pendirent à un arbre qui étoit près de-là. Après que les malheureux traîtres eurent fait mourir Amaury, Henry prit Jaqueline & la pendit par les cheveux à un arbre. Quand elle se sentit ainsi pendue, elle fit un cri si haut que Gallien l'entendit; car il la cherchoit par le bois. Aussi-tôt il piqua son cheval Marcepin, & vint au lieu où sa mère étoit pendue ; quand il la vit, il fut hors de lui-même, les larmes lui tomboient des yeux en abondance ; car il croyoit qu'elle fut morte. Il tira son épée Haute-Claire, & coupa la branche où sa mère étoit pendue, & elle tomba à terre encore pleine de vie ; elle fut bien joyeuse quand elle vit Gallien, aussi le fut-il pareillement quand il s'apperçut qu'elle n'étoit pas morte. Tibère & Henry voulurent approcher vers Jaqueline; mais Gallien leur empêcha bien & les défia. Les traîtres coururent incontinent sur Gallien l'épée à la main ; mais il se défendoit intrépidement, il étoit néanmoins bien foible ; car il avoit été blessé, & avoit perdu beaucoup de sang, & falloit combattre contre deux hommes courageux & hardis. Quand Jaqueline vit Gallien qui combattoit encore pour l'amour d'elle, se mit de rechef en fuite, & comme elle couroit parmi le bois, elle rencontra Beuves & Savary, lesquels cherchoient Gallien. Ils avoient rencontré un homme de Constantinople qui leur avoit dit avoir vu Gallien qui suivoit la dame & les quatre chevaliers, & que Tibère & Henry alloient après. Quand Beuves & Savary virent la dame, ils la prirent par la main & lui demandèrent d'où elle étoit. Elle répondit : Seigneurs, je suis celle pour qui le champ de bataille fut fait hier matin. Ils lui dirsnt : Madame, le chevalier qui vous a défendue est bien votre ami, nous sommes fort en peine de lui depuis que nous vous avons garantie de la mort. Beuves lui demanda par quelle occasion elle étoit dans ce bois; elle lui raconta comment Gallien lui avoit sauvé la vie, en tuant trois des chevaliers qui la conduisoient pour la faire mourir; depuis, j'ai tombé entre les mains de mes frères, lesquels m'avoient pendue par les cheveux, & m'eussent fait mourir, si ce n'eût été ledit chevalier qui m'a défendue, lequel arriva à tems & coupa la branche avec ssn épée, & moi craignant la fureur de mes frères, je me suis secrétement enfuie. Quand Beuves l'ouït ainsi parler, la couleur lui changea, il regardoit la dame avec compassion. Alors Savary lui dit : Madame, foi de chevalier, il sera bientôt secouru par nous. La Dame leur montra le lieu où elle les avoit laissés ; mais ils ne marchèrent pas long-tems qu'ils entendirent le bruit. La bataille fut fort animée entre les champions, Gallien fut mis par terre; mais il se

défendoit avec un courage héroïque; le cheval de Gallien vint à Tibère & se leva debout contre lui, dont il manqua de le renverser ; puis il vint vers Henry, & lui donna aussi de grands coups de pied de derrière contre le côté qu'il lui cassa une côte, & le coucha par terre; quand il fut relevé il vint à Gallien d'un côte, & Tibère de l'autre, puis frappèrent sur Gallien, & aussi Gallien sur eux. Quand Beuves & Savary les virent, ils vinrent promptement au secours de Gallien; Savary frappa Henry si rudement qu'il l'abattit par terre. Lorsque Gallien les vit, sa force lui redoubla, il frappa Tibère & lui trancha le heaume, & lui blessa la tête, dont il tomba par terre, & Beuves lui prit son épée qui étoit fort belle, avec laquelle il lui vouloit couper le cou ; mais Gallien lui donna répit jusqu'à ce qu'ils furent à Constantinople, afin qu'on en fît justice, tel qu'il convenoit pour nn pareil cas. Beuves en fut fort joyeux, ils prirent les deux traîtres; les lièrent & les menèrent à Constantinople. Gallien monta sur son cheval Marcepin avec grande peine; car il étoit fort blessé, & avoit perdu tant de sang qu'il en avoit le visage tout pâle. Quand Jaqueline les vit, elle eut grande peur; car elle les suivoit de tous côtés. Quand Gallien la vit, il en eut grande pitié, il lui dit : Madame, pour l'amour de vous j'ai souffert de grands maux. Alors la dame lui répondit : Noble chevalier, j'ai envoyé mon fils au noble roi de France, pour aller chercher son père Olivier, le plus noble du palais; je suis demeurée seule sans avoir nuls amis. On m'a accusée faussement du cas que vous savez, dont c'est à grand tort, vous & moi avons souffert & enduré grand mal ; je prie Notre-Seigneur Jésus-Christ & sa glorieuse mère, qu'il leur plaise vous récompenser de votre générosite; car vous m'avez retirée du tourment. Quand Tibère & Henry ouirent ainsi parler leur sœur, ils furent très-mortifiés. Alors Gallien prit sa mère par la main, & la mit devant lui, puis cheminèrent tant qu'ils sortirent du bois, & trouvèrent leurs gens, lesquels faisoient grand deuil. Guyon, le duc d'Athènes & toute leur suite étoient bien consternés ; mais quand ils virent Gallien & sa mère, ils furent bien joyeux, & les Français aussi, & géneralement les grands & les petits se réjouirent parce que les traîtres étoient pris. Alors le commun peuple retourna en la ville. Quand Gallien fut à Constantinople, il fit interroger Tibère & Henry devant tous les barons. Ils déclarèrent que malignement ils avoient fait mourir le roi Hugon leur père. Les chevaliers dirent, maintenant qu'on les devoit traîner. Incontinent ils furent attachés à deux chevaux & traînés par la ville, puis furent pendus au pied d'une muraille. Gallien commença à dire en présence de tous : Seigneurs, vous avez su la trahison, laquelle on disoit avoir été faite par Jaqueline; mais à présent vous voyez le contraire.

CHAPITRE LXVI.

Comme Gallien fut couronné Roi de Constantinople.

APrès que Tibère & Henry furent pendus pour la trahison qu'ils avoient commises, en faisant mourir leur père. Gallien dit à tous les assistans : Seigneurs, voilà ceux qui doivent succéder au roi Hugon qui sont morts pour leurs crimes ; c'est pourquoi la dame qui est ici présente, doit comme vraie héritière succéder à la couronne, Ainsi, je vous prie de lui donner un marquis qui soit noble & vaillant, pour maintenir le royaume en paix & le peuple en amour. Sire, lui dit Jaqueline, Je vous prie au nom de Jésus, de ne jamais parler de mariage ; car je n'épouserai jamais autre personne que le comte Olivier, attendu que nous nous sommes promis la foi & loyauté l'un à l'autre ; j'ai un beau fils de lui, lequel l'est allé chercher, quand il sera venu il m'épousera. Quand Gallien l'eut entendue, il poussa un grand soupir, & lui dit ; madame, sachez que j'ai le cœur triste quand il me souvient du comte Olivier ; les payens l'ont tué à Roncevaux, je l'ai vu & parlé à lui ; sachez aussi, Madame : que je suis Gallien, votre fils qui partit pour l'aller chercher, dans le tems que mon oncle Tibère me frappa de l'échiquier.

Quand Jaqueline l'entendit ainsi parler, elle fit un cri, puis tomba pâmée ; quand elle fut revenue elle commença à pleurer, & vint vers Gallien & l'embrassa, puis dit : Loué soit Dieu, quand il m'a fait la grace de revoir mon fils, & que je le vois en santé devant moi. De tout mal que j'ai souffert & enduré, il ne m'importe puisque j'ai recouvert mon enfant. quand les barons l'entendirent, Ils furent émus de tendresse, tant que la plupart pleuroient aussi, & disoient les uns aux autres : Je pensois bien que c'étoit lui ; mais je n'en osois rien dire de peur que ses oncles ne l'eussent tué. Tous les nobles chevaliers s'assemblèrent en conseil, & conclurent qu'ils le feroient seigneur du pays. Incontinent ils montèrent au palais, désarmèrent Gallien, Beuves & Savary ; puis on fit venir les medecins & chirurgiens pour guérir Gallien. Jaqueline pleuroit sans discontinuer la mort d'Olivier ; mais Gallien la consoloit, disant : c'est folie de tant pleurer mon père, puisqu'il est mort pour la défense de la religion ; il faut plutôt prier Dieu qu'il veuille lui faire pardon. Il est à propos que vous épousiez un noble baron pour maintenir cette terre. Elle lui dit : mon enfant, je vous prie, ne m'en parlez plus : car jamais je n'épouserai homme, telle chose qu'on me dise ; mais de présent, je

promets chasteté à Jésus-Christ, & veux être nonain, & vous aurez la terre s'il vous plaît; vous serez roi & maintiendrez le pays. Tous les seigneurs dirent qu'elle avoit bien dit, car il lui appartenoit mieux qu'à personne, puisqu'il l'avoit si vaillamment acheté au prix de son sang. Tous les barons & chevaliers du pays & de la contrée, montèrent au palais, puis couronnèrent Gallien somptueusement, & firent grande fête & solemnité.

CHAPITRE LXVII.

Comme quinze Rois Payens vinrent attaquer le château de Montfuseau, où étoit la belle Guinarde, & comme les Français gagnèrent l'étendard des Payens.

QUand les payens apprirent qu'il y avoit long-tems que Gallien étoit hors du pays, ils pensèrent qu'il étoit allé à Paris, afin d'être empereur, & qu'il ne retourneroit plus à Montfuseau. Ils résolurent d'attaquer le château. Pour lors Gallien étoit à Constantinople avec plusieurs nobles barons, qu'il régaloit d'un somptueux dîner, & ainsi comme ils faisoient bonne chère, un messager arriva, qui entra en la grande salle & salua Gallien, en disant : Noble Roi, Guinarde vous salue, & vous prie au nom de Jésus-Christ que vous la secouriez; car les Sarrasins ont assiégé le château de Montfuseau, les assiégeans sont : Lamathour des Cordes, le roi Fausseron, le roi Clarion, Albriant de Sicile, le roi Rubion, Aquilant de Lucerne, le roi Amalagères, le roi Amadon, Amible de Superne, Carbin, Airbale, le roi Conimbres, le roi Nerion, Trufier de Luzebonne & le roi Lucion; enfin, ils sont quinze rois qui ont juré la perte de Monfuseau & de ses habitans, ils feront brûler votre femme Guinarde, par laquelle les Français furent délivrés de prison, & disent aussi qu'ils vous feront pendre; Girard, Hernaud Emery, Savary & Beuves sont déjà en prison, & croyez qu'ils les feront mourir si vous ne les secourez. Gallien l'entendant, fut dans une grande tristesse, il prit un couteau & en frappa sur la table, il se leva tout en colère & se promenoit par le palais fort triste & pensif; puis il dit à ses gens, seigneurs, je vous prie qu'il vous plaise de venir avec moi; car il est de nécessité.

Alors il fit ouvrir tous les trésors du château qui appartenoient au défunt roi Hugon, il en fit don à tous, dont chacun fut content de ses libéralités; incontinent, ils dirent tous Sire, quand il vous plaira vous partirez, nous sommes tous disposés à vous suivre, & à ne vous point

quitter qu'à la mort. Gallien fut joyeux quand il entendit la bonne volonté de ses sujets, il fit aussi-tôt crier son ban pour que tous fussent prêts & armés. Les barons firent équiper les vaisseaux pour l'embarquement, les préparatifs furent faits si diligemment que le troisième jour ils entrèrent dans les vaisseaux, & mirent à la voile. Gallien fit l'hôte (dont nous avons parlé ci-devant) Castellan, pour avoir soutenu son parti & donné retraite à ses chevaliers. Ensuite il prit congé de sa mère, laquelle pleuroit tendrement.

Après qu'elle fut un peu rassurée, Gallien partit avec Beuves, Savary & tous ses gens; ils arrivèrent le soir à un port qui appartenoit aux Sarrasins, où il y avoit un puissant amiral, nommé Forbaine. Gallien se saisit d'abord de lui, & le fit mettre en prison, puis marchèrent par terre droit à Montfuseau. Le messager Mauprin qui savoit les détours, les conduisit en un poste avantageux, ils campèrent à six lieues de l'armée de Lamathour. Le matin Gallien commanda à Beuves, Savary & Emery de conduire l'avant-garde, il leur fit donner dix mille hommes de bonnes troupes, & Mauprin pour les conduire dans le chemin qu'ils devoient tenir. Dans le moment l'armée commença à marcher, les plus grands & les plus hardis à la tête; ils avoient encore devant eux trois mille archers ou arbalétiers; ils passèrent une plaine & montèrent un grand rocher, ils apperçurent deux Sarrasins qui étoient en embuscade, & plus loin deux mille Sarrasins qui menoient Girard & Hernaud en prison. lesquels ils avoient pris deux jours avant qu'ils attaquèrent le château pour avoir des vivres; il les menoient attachés avec des cordes, & avec eux trente prisonniers aussi étroitement attachés, & si fortement serrés que le sang leur sortoit par les ongles; ils prioient Jésus-Christ de tous leur cœur d'être à leur secours, & disoient tristement : Ah Gallien & Guit narde, vous ne nous verrez plus, c'est fait de nous. Beuves & Savary entendirent crier, ils prirent leurs lances en main, & piquérent leurs chevaux & furent à leur rencontre. Beuves frappa Brandimur dans l'écu & lui passa sa lance au travers du corps; Savary abattit un autre payen, & tous les autres Français combattoient généreusement. Les payens voyant cela prirent la fuite; mais les troupes de Gallien les poursuivoient rudement. Mauprin délia Girard & tous les autres prisonniers, puis leur donna à chacnn des chevaux & des armes, puis il coururent aussi comme les autres apprès les Sarrasins; passant au travers d'une rivière impétueuse; s'ils n'eussent été bien montés, ils eussent tous été noyés. Ils étoient bien trente mille Sarrasins, dont les Français en tuèrent bien dix mille en contant ceux qui furent noyés; le reste prit la fuite; c'est pourquoi Beuves & Savary furent joyeux, de ce qu'ils avoient délivrés

Girard, Hernaud & les trente autres prisonniers. Gallien vint après avec le reste des troupes, lequel fut bien joyeux quand il vit ses oncles, il leur demanda comment se portoit Guinarde, Girard répondit tout bas, elle a beaucoup de nécessité; car les vivres nous ont manqué il y a huit jours, nous sortîmes pour tâcher d'en avoir, mais les Sarrasins nous prirent & nous menèrent bien étroitement liés, Beuves & Savary nous ont sauvés de la prison & délivrés de la mort. Puisque vous voilà, secourez Guinarde qui vous aime si tendrement, elle est aussi dans une grande mélancolie au sujet de votre longue abscence. Pendant qu'ils discouroient ensemble un payen vint à l'amiral, & lui dit : Sire, nous sommes échappés des mains de Gallien, lequel amène si grand nombre de gens, qu'à peine les sauroit-on nombrer, ils nous auroient tous tués si nous n'eussions pris la fuite pour sauver notre vie; sachez que si vous les attendez, qu'ils vous tailleront tous en pièces, car ce ne sont pas des hommes, mais des diables pour le courage. Quand l'amiral entendit ces paroles, il fut étrangement surpris, il ordonna de se tenir sur ses gardes, les principaux coururent à l'étendart, chacun se prépara; ceux qui attaquoient le château furent si épouvantés, qu'ils se laissoient tomber dans les fossés. L'amiral & ses gens se rangèrent pour donner bataille, & dressèrent leur étendart. Aquiland de Colande eut la charge de les garder. Gallien fit l'approche des payens sans nul délai, puis il dit à ses gens : Seigneurs, j'ai pitié de vous; car il faudra combattre de toutes nos forces ces maudits payens. Je vous prie que chacun fasse son devoir, & prenne bon courage; car le grand Dieu qui est au ciel, vous récompensera. A cette parole, ils s'embrassèrent & prièrent tous Notre-Seigneur de les fortifier, puis ils se mirent en bon ordre, s'en allèrent avec un grand courage sur les payens. Le noble Gallien s'employoit de toutes ses forces. Girard & Emery n'en faisoient pas moins, & les Français de même. Il fut fait dans cette attaque un tel carnage des payens, qu'il en mourut bien dix mille, le reste se retira vers l'étendart. Quand l'Amiral vit cela, il étoit au désespoir, il fit rallier ses gens, & les fit venir sur les Français. Guérin de Neuf-Marge, étoit là, qui rencontra le roi Corbion, & le mit à mort. Josian du Plessis tua le roi Gracion. Les payens tuèrent le duc d'Esture. Richard de la Morée étoit en grand danger; mais Gallien le vint secourir. Quand il vit le duc d'Esture mort, il dit : Ah! malheureux payens; si mon epée ne casse en deux, c'est fait de vous. D'autre part Gallien vit le vicomte de Naples en grand danger, dont Guinarde de la Morée s'écria, disant : Ah! Sire Gallien, nous avons maintenant bien besoin de vous, & si vons ne nous secourez, jamais nous n'échapperons d'ici. Quand Gallien l'entendit, il appela Beuves, Emery, Girard, Hernaud,

Huon, & leur dit à haute voix : Barons, suivez-moi maintenant & vous tenez serrés, car les payens sont forts & ont aussi grand nombre de troupes ; nous sommes en risque, si Dieu ne nous aide : je vous prie que nul ne se répargne, & j'espère que Dieu nous protégera. Ils répondirent, nous ferons tout ce que nous pourrons. Gallien piqua son cheval, & passa au travers du détour de Compharion, & tua le roi Machabre, puis il tira son épée Haute-Claire, & vint à un autre à qui il en fit autant. Hernaud tua le roi Fausseron, & Girard vint à Saleprend, & le jetta à bas de son cheval, & le coupa par pièces & par morceaux. Emery tua le roi Corbon; & Beuves frappoit de si grande puissance, qu'il sembloit que ce fût un lion, tant il avoit un merveilleux courage, & bref plus de dix mille payens moururent. Gallien fit sonner son cor pour rallier ses gens & chassèrent les payens jusqu'à l'étendard. Il y en eut tant de tués, que la terre étoit couverte de corps morts. Gallien prit courage, & vint vers Aquiland de Corsande, & à un autre roi, Les payens se mirent en fuite, & les Français couroient après les payens, qui se disoient les uns aux autres, nous sommes bien malheureux, & il est bien fâcheux pour nous de nous laisser battre ainsi par les chrétiens. L'amiral est bien fou de penser avoir les Français. Dans ce moment Gallien donna un tel coup sur l'étendard des payens, que leurs dieux Jupiter & Tarvagant tombèrent par terre, dont les payens furent fort dolens. L'amiral écumoit de rage quand il vit que son étendard étoit perdu, & qu'il voyoit ses gens fuir de toutes parts ; il voulut les rassembler, mais il ne put, car ils fuyoient de côté & d'autre. Gallien frappa un Turc des plus forts qui fut en la Turquie, car il étoit grand & robuste, le visage si furieux que nul n'osoit le regarder ; il lui porta un si furieux coup, qu'il lui fit voler la cervelle. Beuves & Savary faisoient un massacre épouvantable. L'amiral se vouloit faire mourir de dépit quand il vit les Français victorieux ; incontinent il s'enfuit, & n'emmena avec lui que le quart de ses gens, & en s'enfuyant, il disoit qu'il feroit pendre ceux qui avoient laissé prendre son étendard.



CAPITRE LXIX.

Comme l'Amiral s'enfuit au Château de Mont-Jardin, & comme Gallien le suivit après qu'il eut donné des vivres à la belle Guinarde, & à toute la ville de Montfuseau.

L'Amiral voyant la défaite de ses gens, fut si mélancolique intérieurement, qu'il se mit en fuite. Gallien & les autres Français mettoient au tranchant de l'épée plusieurs payens qui se trouvoient sur le bord de la mer, & les autres noyés. Il y en eut tant de morts que cela étoit digne de compassion; ceux qui échappèrent avec l'amiral, furent au château de Mont-Jardin. Quand Gallien vit que les payens avoient abandonnés leur camp, il vint en leurs tentes, où il trouva de grandes richesses, lesquelles il fit porter au château de Montfuseau. Lorsque Gallien approcha dudit château, il fut bien fâché quand il vit les murs abbattus, les fossés remplis, le palais rompu, les salles gâtées, les tours démolies, la porte par terre; les chevaliers, bourgeois, bourgeoises étoient si affamés qu'ils tomboient de foiblesse.

La belle Guinarde avoit été deux jours sans manger, mais quand elle sut que Gallien étoit venu, & qu'il avoit délivré ses deux oncles, & que les Payens étoient chassés, elle eut grande joie. Elle fut au-devant de lui, l'embrassa tendrement. Quand Gallien la vit si maigre, il lui dit: Ma chère, vous avez eu disette de vivres, dont il me fâche. Elle lui répondit: Sire, je ne m'en souviens plus du moment que je vous vois; mais si vous eussiez tardé à venir, je serois morte de chagrin. Lors ils montèrent au Palais pour prendre leur refection; incontinent le souper fut prêt, puis Gallien s'assit & la belle Guinarde auprès de lui. Gallien dit: Seigneurs & Dames, faites bonne chère, car nous avons des vivres abondamment; vous avez été un peu affamés; mais Dieu nous a aidé en dissipant nos ennemis.

Gallien fit appeler tous les Habitans de la Ville pour savoir ce qu'ils avoient perdus, tant en biens-meubles, que maisons brûlées; & quand chacun eut dit sa perte, il les dédommagea. Ensuite il partagea à ses gens d'armes, tant grands que petits, tout le trésor qu'il avoit conquis, ils se disoient les uns aux autres, Dieu veuille maintenir Gallien, car il nous a donné tout ce qu'il a gagné aux Sarrasins. Chacun se coucha & reposa cette nuit. Le lendemain Gallien commanda aux Chevaliers qu'ils fussent prêts pour marcher au Château de Mont-Jardin. Mauprin, qui étoit présent, dit à Gallien: Seigneur, je vous prie d'amener promptement vos

Chevaliers, & j'irai devant faire l'espion, &, si je peux, j'entrerai au Château; car je sais bien parler leur langue. Si je parviens au-dedans, je vous y ferai entrer malgré tout leur puissance. Allez, dit Gallien, je prie Dieu le Créateur Tout-puissant qu'il vous veuille bien conduire, j'irai après vous avec mes gens & les menerai devant le Château, & s'ils sortent nous combattrons contre eux; mais tâchez de venir à bout de votre dessein. Mauprin répondit, j'y ferai mon possible. Il prit congé des Français, puis s'en alla vers les Payens monté sur un roussin, & quand il vit le Château, il descendit de dessus sa monture en la prairie; il prit un bâton qu'il trouva, & le tenoit en sa main, puis cheminoit pas à pas, & s'appuyoit sur ledit bâton feignant d'être boiteux. Quand les Payens qui étoient au Château le virent, ils dirent : Voici un Sarrasin qui vient avec bien de la peine, il paroît être beaucoup blessé; car il ne peut presque marcher, ouvrez-lui la porte & le faites boire & manger, car il en a grand besoin. Mauprin alla jusqu'au maître Donjon, contrefaisant le boiteux, & on lui ouvrit la porte. Lorsqu'il fut devant les Payens il se mit à genoux & les salua de par Mahon & Tarvagant. Les Payens lui demandèrent d'où il étoit, il leur répondit : Seigneurs, cela me fait de la peine que vous me demandiez qui je suis, ne me connoissez-vous pas bien? Non, dirent les Payens, si tu ne nous dis ton nom. Il dit : je suis le Baron Mauprin, les Français me prirent il y a long-tems, & m'ont tenu prisonnier à Montfuseau; le mari de Guinarde a été long-tems hors du pays, mais il est revenu avec grand nombre de gens, & pour la grande joie Guinarde m'a délivré de sa prison, & m'ont donné à boire & à manger, & je sais autant leurs affaires qu'homme du monde. Les Payens le menèrent au château. Quand Mauprin fut entré on ferma la porte & passa en la salle; là, on lui demanda comment les Français avoient ordonné leur armée pour avoir vaincu l'Amiral, & un Roi payen si fort qui étoit venu au secours. Cet Amiral dit à Mauprin, je te promets que les Français sont rudes en bataille, ils ont défait beaucoup de nos gens depuis trois jours, nul ne peut les vaincre au tranchant de l'épée. Sire, dit Mauprin, vous dites la vérité, ils ont mis à mort quantité de vos gens, & si feront encore dans peu, si votre armée n'est pas bien ordonnée par mon moyen; car Gallien vient qui amène plus de trente mille combattans. Alors l'Amiral dit: hélas! nous ne demeurerons guères devant eux. Mauprin lui répondit : pardonnez-moi, ne vous embarrassez point, car étant dans leur prison je leur ai entendu dire la manière comme ils prennent les Châteaux en France, & pareillement la manière de les défendre, car si j'étois en ce Château & cent hommes avec moi, je défierois à toute l'armée des Français de le prendre, & ne craindrois chose qu'ils

puissent faire, fussent-ils deux fois autant. Alors l'Amiral lui dit : si vous voulez me dire la manière, je vous donnerai de grandes richesses ; car j'ai grand desir de mettre à bas les Chrétiens. Sire Amiral, dit Mauprin, je suis en ce lieu pour vous aider, jamais vous ne les vaincrez sinon par moi, je sais leur manière de faire. L'Amiral pria de rechef Mauprin de lui dire le secret. Mauprin dit : quand vous verrez les Français devant le Château & à l'entour, vous attendrez jusqu'au soir, puis vous ferez partir le Roi Brisemur, lequel menera avec lui dix mille hommes qui iront coucher dans le bois ci-près, & ne diront mot jusqu'au matin, puis me donnerez un bon cheval & j'irai droit aux Français comme messâger, & leur dirai que vous manquez de vivres, & qu'ils viennent hardiment en ce Château, & que vous leur rendrez ; & quand ils viendront au Château, je serai sur la porte pour mieux les tromper, & en laisserai entrer dedans. Quand ils seront vers le Palais, je les ferai tous tuer. Le Roi Brisemur viendra pat derrière & tuera ceux qui seront au dehors. Quand l'Amiral l'entendit, il dit : Mauprin, cher ami, vous dites bien ; je vous prie, mettez la chose à effet. Mauprin lui accorda, mais n'avoit garde de ce faire ; car il ne desiroit que la mort des Payens : ses gens marchèrent tant qu'ils arrivèrent devant Mont-Jardin, auquel lieu ils posèrent leurs pavillons, & y logèrent jusqu'au matin. Le Roi Brisemur & dix mille Payens s'en allèrent au bois pour former l'embuscade, l'Amiral prioit souvent Mauprin de faire réussir la chose, & qu'il auroit bonne récompense.

CHAPITRE LXX.

Comme Gallien tua Brisemu , & comme il prit le Château de Mont-Jardin.

LE lendemain de grand matin, l'Amiral vint à Mauprin, & le pria d'accomplir son dessein, afin que les Chrétiens fussent tous tués. Mauprin lui répondit : S'il vous plaît de me donner congé afin que j'aille au-devant des Français pour les tromper. L'Amiral lui octroya. Mauprin prit un cheval & monta dessus. Il sortit du Château & fut jusqu'à l'armée de Gallien. Quand Gallien le vit, il lui dit : Mauprin, comment vous va, vous avez un autre cheval que vous n'aviez hier. Il est vrai, dit Mauprin, & j'ai tant fait que cette nuit vous entrerez au Château de Mont-Jardin. Gallien le remercia, lui demandant par quel moyen. Mauprin lui répondit : Sire, j'ai fait entendre à l'Amiral que je vous ferois entrer au Château pour vous faire mourir, & lui conta aussi comme Brisemur étoit embusqué dans le bois. Quand Gallien l'entendit, il fut bien joyeux, ils

se mirent en armes promptement, puis allèrent attaquer les dix mille payens qui étoient embusqués dans le bois. Mauprin s'en retourna au Château, dont l'Amiral fut très-joyeux; mais il entendit les coups que les Français donnoient sur les payens qui étoient audit bois, dont il avoit grand doute, nonobstant il avertit Mauprin, & lui dit que les Français venoient au Château.

L'Amiral dit encore : Il me semble que j'entends les épées frapper sur les heaumes. Mauprin répondit : Sire, ce sont les Français que j'ai vus qui croyent maintenant entrer dans le Château; mais nous les ferons tous mourir. Alors on abaissa le pont du Château, on ouvrit les portes. L'assaut fut si rude dans le bois que grand nombre de payens restèrent sur le champ de bataille. Mauprin alla vers l'Amiral, & lui dit; Sire, ne manquez pas qu'incontentinent qu'ils seront passés de fermer la porte, puis nous les égorgerons tous. Quand le Roi Brisemur, qui étoit embusqué au bois, vit venir Gallien, il fut avec fureur sur les Français; mais Gallien mit la lance en main & piqua son cheval vers Brisemur, & se donnèrent sur les écus de si rudes coups qu'ils les fendirent par-dessus les boucles, ils se donnèrent aussi plusieurs coups de lances, dont ils tombèrent tous deux par terre, ils se relevèrent & Brisemur tira son épée & en frappa Gallien sur le heaume si rudement, qu'il en abattit les fleurs & les pierres précieuses, mais l'épée ne le put entamer & coula sur l'épaule & lui coupa l'éperon de derrière. Quand Gallien sentit le coup, la couleur lui changea & dit : payen, tu es à priser, car tu manies bien une épée, je te prie de me dire ton nom; certes tu ne me dois pas le céler. Le payen lui dit : Français, je ne te le nierai pas, j'ai nom Brisemur, je suis frère de Trusfier, & il n'y a mur si fort au monde que je ne mette par terre; & moi, dit Gallien, j'ai nom brise tout. C'est bon, dit le payen, à tel pot telle cuiller. Lors Gallien leva son épée & frappa de si grande force sur Brisemur, qu'il lui fendit la tête & lui mit la cervelle en l'air. Les Français eurent bientôt vaincus les dix mille Payens qui étoient embusqués dans le bois, puis après ils vinrent au Château. Mauprin étoit à la porte, & l'Amiral crut qu'il falloit vîtement abaisser le Pont-levis & fermer la porte quand ils verroient entrer Gallien & trois ou quatre cents barons; mais il n'avoit garde, car il laissa entrer tous les Français dans le Château. Gallien avoit son épée en sa main & commença à frapper fortement sur tous ceux qui se rencontrèrent devant lui : aussi firent Girard, Hernaut & les autres Français, en telle façon qu'ils tuèrent tous ceux qui ne voulurent pas croire en Jesus-Christ.

Quand l'Amiral vit le massacre des payens, il crioit : Mauprin ferme la porte & lève le pont. Je n'en ferai rien, dit Mauprin, Dieu m'en

préserve. Quand l'Amiral entendit que Mauprin parloit de Dieu, il connut bien qu'il étoit trahi; il le maudit en disant : Mahon te puisse confondre de me trahir ainsi. Il se mit en la bataille des plus avant, comme un furieux, tellement qu'il rencontra Gallien devant lui; mais dansle moment ils s'entreprirent si fort que Gallien vint vers l'Amiral & lui porta un tel coup qu'il lui trancha la tête. Puis enfonça les prisons & délivra les prisonniers, & les fit monter sur de bons chevaux. Enfin, il extermina tous les payens qui ne voulurent pas croire au vrai Dieu. Il fit abattre le Château de Mont-Jardin, & fit transporter toutes les bonnes pierres à Montfuseau pour rétablir le Château & la ville. Gallien & ses gens s'en retournèrent louant Dieu joyeusement de la victoire qu'ils avoient eue. Guinarde vint au-devant de Gallien en grande joie, & les nobles Chevaliers entrèrent à Montfuseau faisant grande réjouissance. Incontinent Gallien envoya chercher des maçons de toutes parts, & fit réparer la ville & le palais à ses propres frais. Il rendit à chacun ce qu'ils avoient perdu & demeura en bonne paix avec ses gens, qui souvent remercioient notre Seigneur de la victoire qu'ils avoient emportée sur les payens. Girard & Hernaud voyant que Gallien étoit en paix & grande tranquillité; & que d'ailleurs il y avoit long-tems qu'ils étoient dehors de leur pays, ils vinrent à Gallien & lui dirent : Neveu, nous allons prendre congé de vous pour retourner dans notre pays, car vous savez très-bien qu'il y a du tems que nous sommes ici, & que depuis nous n'avons eu aucunes nouvelles de notre pays; c'est pourquoi nous vous disons aujourd'hui notre dessein, nous emmenerons aussi avec nous Beuves, Savary & mon neveu Emery. Quand Gallien entendit qu'ils vouloient s'en retourner, il fut dans une tristesse qu'il n'est pas possible d'exprimer, il se prit à pleurer, (chose qui lui arrivoit très-peu.) Girard lui recommanda avant de partir de toujours bien gouverner son peuple, de leur être doux & affable, de ne point souffrir auprès de lui de mauvais courtisans; enfin, d'honorer Dieu & l'Eglise : ce que Gallien lui promit de faire, suivant ses bonnes instructions.



CHAPITRE LXXI.

Comme Charlemagne fit venir devant lui le traître Ganelon en son Palais de Laon, où il le voulut faire mourir; mais il demanda champ de bataille contre le duc d'Anjou, lequel lui accorda, & comme le traître fit ferrer son cheval à rebours & s'enfuit.

NOus avons déjà parlé ci-devant de la trahison de Ganelon, lorsque nous avons fait mention de la mort des Pairs de France, que ce malheureux vendit aux payens. Mais à présent nous allons parler comme le traître Ganelon fut puni. Charlemagne ayant donc vaincu le Roi Marsille & Belligant, & aussi qu'il eut fait enterrer tous les morts & fait prier Dieu pour leurs ames, il retourna en France & vint à Laon. Quand il fut arrivé en son palais, il envoya quérir le traître Ganelon pour en faire le Jugement.

Quand il fut devant l'Empereur, il lui dit: malheureux traître, vous m'avez faussement trahi moi & mes gens, dont vous en serez puni rigoureusement. Ah! dit Ganelon, Sire, vous m'accusez à tort, jamais je n'ai pensé à commettre une telle action. Parbleu, dit le Duc d'Anjou, vous mentez impunément, je veux vous le prouver au tranchant de l'épée, & voilà mon gand de bataille que je jette, Ganelon le leva & le Duc demanda caution.

Alors les parens de Ganelon le cautionnèrent & promirent sur leur vie de le ramener le matin. Le champ fut choisi, & Charlemagne donna Ganelon à ses parens, suivant la condition qu'ils avoient faite, ainsi fut arrêté; mais les traîtres lui donnèrent un cheval qui couroit comme un cerf, & lui firent ferrer les quatre pieds à rebours. Et quand ce vint le lendemain ils le représentèrent au champ, mais quand il fut dedans il piqua son cheval si rudement des éperons, qu'il s'enfuit devant tous: alors Charlemagne dit: courez après & qu'il me soit ramené; celui qui me le livrera, je lui donnerai grande récompense. Dans ce moment ils coururent de tous côtés; il fut suivi, mais ce fut inutilement; car les fers du cheval venoient contre eux. Quand les Français eurent couru après l'espace de sept ou huit lieues, ils revinrent voyant qu'ils ne le trouvoient point. Charlemagne & le Duc d'Anjou eurent bien du chagrin quand ils virent qu'ils ne l'avoient point trouvé. Ledit Duc promit à Charlemagne qu'il alloit parcourir tout le pays jusqu'à ce qu'il l'eût trouvé. Quand Charlemagne l'entendit, il en fut bien joyeux, il lui promit de lui donner de grandes récompenses.

Alors on lui donna dix mille hommes pour garder toutes les frontières du pays, & leur dit que s'ils le pouvoient prendre qu'ils les feroient tous riches. Aussitôt le Duc Thierry d'Anjou prit congé de Charlemagne, & s'en alla avec les dix mille hommes, lesquels étoient tous bien armés & montés sur de bons chevaux Arragonnois; ils s'en furent traverser & chercher par toutes les terres de Laon.

Ganelon s'étoit sauvé dans le bois avec son cheval où il se cacha dans un buisson fort épais. Quand il fut nuit il descendit & lia son cheval à un arbre, puis il monta dessus un rocher pour voir s'il découvriroit quelque maison pour se loger; quand le traître fut au haut du rocher, il vit à plus de dix lieues à la ronde les gens d'armes de Charlemagne qui avoient environné tout le pays, dont il fut bien étonné. Lors il descendit croyant qu'il pourroit encore échapper, il vint à l'arbre où il avoit lié son cheval; mais il ne le trouva point, dont il fut bien surpris. Le cheval s'enfuyoit par le bois, & sentit les autres qui hennissoient dans les champs, & les cherchoit. Les Français venoient courant vers le bois, & apperçurent le cheval de Ganelon. Quand le Duc d'Anjou le vit il le fit prendre & lui fit lever les pieds. Il fut trouvé qu'il étoit ferré le devant derrière, dont il fut bien étonné, il dit à haute voix : Seigneurs, sachez que Ganelon est près d'ici, ou il est mort, ou il est pris : voici son cheval.

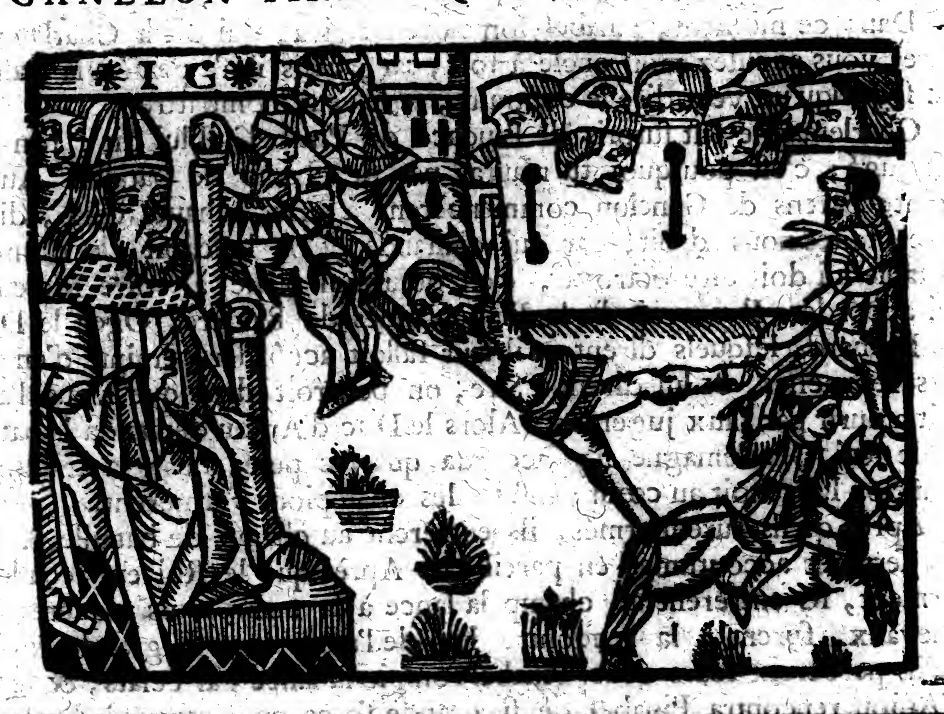
Dans le moment les Français entrèrent dans le bois, ils alloient & venoient le cherchant, mais ils ne pouvoient trouver le chemin par où le cheval avoit passé. Ganelon étoit pour lors dans le bois, où il mouroit de faim & de soif. Quand ce vint au troisième jour il sortit hors du buisson où il étoit pour se désarmer, puis déchira son habit en plus de cent endroits; il prit un bâton en sa main, & marcha toute la nuit jusqu'au point du jour, il vint à trois lieues d'un village, où il croyoit que les Chevaliers de Charlemagne ne fussent pas répandus jusques-là, & qu'ils étoient d'un autre côté.

Et ainsi qu'il venoit au village pour trouver à manger, il disoit en lui-même, que s'il pouvoit gagner quelque maison, qu'il s'habilleroit d'une telle manière que les Français ne le pourroient jamais connoître. Il approcha dudit endroit un bâton en sa main; mais Dieu permit, avant qu'il entrât en aucune maison, qu'il fut rencontré d'un noble & vaillant Chevalier, nommé Gauthier de Dijon, lequel l'apperçut comme il étoit près d'entrer dedans.

Le Chevalier courut incontinent l'épée à la main, il reconnut d'abord que c'étoit Ganelon; il lui dit : malheureux, c'est toi que nous cherchons avec tant d'empressement, je ne sais à qui tient que je ne te tranche par morceaux; mais le grand Charlemagne nous a commandé de te mener vivant

vivant devant lui. Quand ledit Chevalier eut arrêté Ganelon, il appela les autres chevaliers. Le duc d'Anjou y accourut à toute bride, étant fort réjoui de la prise de ce deloyal. Il le fit lier & garotter; & dans cet état on le mena à Laon, où étoit Charlemagne avec plusieurs Princes & Seigneurs.

GANELON TIRE A QUATRE CHEVAUX.



CHAPITRE LXXII.

Comme Pinabel, neveu de Ganelon, demanda la joûte pour son oncle, & comme il fut vaincu, & Ganelon tiré à quatre chevaux.

QUand le traître Ganelon fut pris, le Duc d'Anjou le mena en la ville de Laon Lanois, & le présenta à Charlemagne. Quand il le vit, il eut une joie sans pareille, de se voir en état de punir ce malheureux traître, qui étoit cause de la perte de la Noblesse de France.

Il manda ses Barons pour en faire le jugement, & quand ils furent la prise de Ganelon, ils vinrent tous promptement. Charlemagne leur dit: Barons, je vous ai mandés afin de faire le jugement de ce misérable.

Les Barons dirent : Il n'y a point de supplice qu'il ne mérite, que très-volontiers le feroient. Il fut jugé à être écartelé. Quand Ganelon entendit sa sentence, il soupira & dit : Sire, on m'a fait une injustice ; car jamais je n'ai pensé au crime dont vous m'accusez, & je n'ai jamais eu la volonté de trahir les Pairs de France. Vous mentez, dit Charlemagne, vous êtes traître prouvé, par vous j'ai perdu tout ce que j'avois au monde, c'est pourquoi vous mourrez d'une mort cruelle. Alors Ganelon redoubla ses larmes.

Dans ce moment, Pinabel son neveu arriva, qui dit à Charlemagne : Sire, vous accusez mon oncle à tort ; car jamais il n'a pensé à la trahison, & si quelqu'un veut dire le contraire, je le veux combattre.

Charlemagne fut surpris de l'audace de Pinabel, il lui dit : ton oncle est jugé ; c'est pourquoi tu n'auras pas de champ de bataille. Aussitôt trente parens de Ganelon commencèrenr à crier à haute voix, disant : Sire, faites-nous droit ; car qui demande selon le droit, le champ de bataille lui doit être octroyé, c'est pourquoi plaise à votre Majesté de lui accorder. Il y avoit-là le Duc Naimes de Bavière, Oger le Danois & Richard, lesquels dirent qu'il leur falloit accorder, crainte d'en avoir des reproches, & lui dirent : Sire, on pourroit dire que vous l'auriez fait mourir par faux jugement. Alors le Duc d'Anjou demanda la bataille, & le Roi Charlemagne n'y accorda qu'avec peine, car la trahison de Ganelon lui tenoit au cœur ; ensuite les champions s'armèrent.

Après qu'ils furent armés, ils entrèrent au champ de bataille & firent les sermens accoutumés en pareil cas. Après que le Roi eut reçu lesdits serment, ils entrèrent au champ la lance à la main, puis piquèrent leurs chevaux, furent à la rencontre l'un de l'aurre avec si grande roideur, qu'ils percèrent leurs écus. Pinabel rompit sa lance par éclats, & le Duc d'Anjou rencontra Pinabel de si grande force qu'il renversa homme & cheval par terre. Mais quoiqu'en bas, il tira son épée & puis il vint au cheval du Duc d'Anjou & lui trancha la tête, & le Duc tomba par terre ; mais il se releva & vint à Pinabel l'épée en main. Pinabel lui donna un si grand coup sur le heaume, qu'il coupa la coiffe & la boucle, & si l'épée n'eut glissé à côté, il lui eut tranché la tête. Quand le Duc sentit le coup il fut bien étourdi, il vint vers Pinabel & déchargea un coup sur le heaume qui lui trancha les cercles, la coiffe & un peu de la joue ; il tomba à terre. Le Duc d'Anjou courut sur lui & lui coupa la tête. Il fit un cri épouvantable quand il lui coupa ; le Duc lui dit : Dieu veut jeu, il ne laisse point la crime impuni. Aussiôt Charlemagne fit amener le traître Ganelon près de Saint-Martin, hors la vill de Laon, & dit à haute voix devant tous ses parens, qu'on lui amenât

quatre chevaux pour le démembrer. Quand Ganelon fut devant toute la Baronnie, il fut dépouillé en chemise, & puis on lui prononça encore sa sentence d'être tiré à quatre chevaux. Le bourreau vint, & puis l'attela à quatre chevaux; c'est-à-dire, aux pieds & aux mains, & sur chaque cheval il y avoit un homme pour le chasser; puis quand le traître Ganelon fut bien attaché, le bourreau & ses valets frappèrent les quatre chevaux, lesquels tirèrent si fort, qu'il fut démembré & mis en pièces. Charlemagne lui fit encore trancher la tête, & la fit mettre au bout d'une lance, laquelle fut posée au plus haut de la tour de Laon, pour la mieux voir. Les quatre membres furent pendus dans les quatre plus grandes Villes que Charlemagne eut; puis il fit brûler le corps & jeter les cendres au vent. Son neveu Pinabel fut pendu aux fourches, au lieu où la bataille fut faite. Les parens & amis de Ganelon furent bien fâchés d'une mort si tragique. Après que tout fut fait, Charlemagne manda le Duc d'Anjou & lui donna toutes les terres & seigneuries que Ganelon avoit Après cette exécution, les parens & amis dudit Ganelon retournèrent en leur pays, étant fort affligés de la fin malheureuse de leurs parens. Il ne nous reste plus, pour finir cette Histoire, qu'à parler de Gallien & de Guinarde, qui restèrent à Moutfuseau après le départ de leurs oncles.

CHAPITRE LXXIII.

Après que les oncles de Gallien furent partis, il donna son Royaume de Montfuseau à Mauprin, puis s'en alla à Constantinople, & mena avec lui Guinarde, ensuite comme il mourut à Roncevaux*, auprès de la sépulture de son Père le noble Olivier.*

Sitôt que Gallien vit que ses oncles vouloient s'en aller, il leur donna trois sommiers chargés d'or, tant pour les récompenser de leurs peines, que pour faire leur voyage. Guinarde ne fut pas moins chagrine de leur départ que Gallien. Ils les remercièrent humblement du bon secours qu'ils leur avoient donné. Ils les conduisirent fort loin, ils se firent enfin les derniers adieux avec de grandes marques d'estime & d'amitié de part & d'autre. Après s'être quitté, Gallien, Guinarde & les autres Barons retournèrent à Montfuseau, où ils firent de grandes libéralités.

Ensuite Gallien dit à Guinarde qu'il desiroit aller à Constantinople, à laquelle chose elle consentit volontiers. Pour ce sujet il établit Mauprin Viceroi de Montfuseau, distribua aussi de grandes récompenses à Dur-

galand, le portier. Puis on équippa des vaisseaux pour les transporter à Constantinople, si-tôt qu'ils furent prêts, ils entrèrent dedans & mirent à la voile : quand ils furent arrivés au port S. Georges, la Noblesse de Constantinople & aussi le menu Peuple vinrent au-devant d'eux en grande joie & magnificence. Etant entrés dans la Ville, on celébra une Messe solemnelle où Guinarde fut couronnée Reine de Constantinople, en présence de toute la Noblesse. Ensuite il y eut une Fête au palais pendant un mois entier, après quoi toute la noblesse se retira chacun chez soi, laissant Gallien & Guinarde dans une bonne santé & dans une grande union. Au bout de quelque tems, Guinarde fut attaquée d'une violente maladie, dont elle mourut sans avoir d'enfant. Gallien en fut si chagrin qu'il se revêtit de pauvres habits, & partit de Constantinople secrètement, pour mener une vie pauvre & humiliante à l'imitation de Jesus-Christ; il chemina tant qu'il arriva à Roncevaux, où Olivier son Père étoit enterré. Quand Gallien fut près de la sépulture de son père, il pleura amèrement; étant ainsi dans ses cuisans regrets, il se serra si fort au cœur qu'il tomba en foiblesse. Quand il fut un peu revenu, connoissant qu'il alloit mourir, il déclara à ceux qui étoient auprès de lui, qu'il étoit Gallien, fils d'Olivier le Marquis, & de Jacqueline, fille du Roi Hugon. Après qu'il se fut ainsi déclaré; il fit sa prière à Dieu, à la fin de laquelle il rendit les derniers soupirs. Ainsi mourut ce généreux défenseur de la Religion chrétienne.

FIN.



